

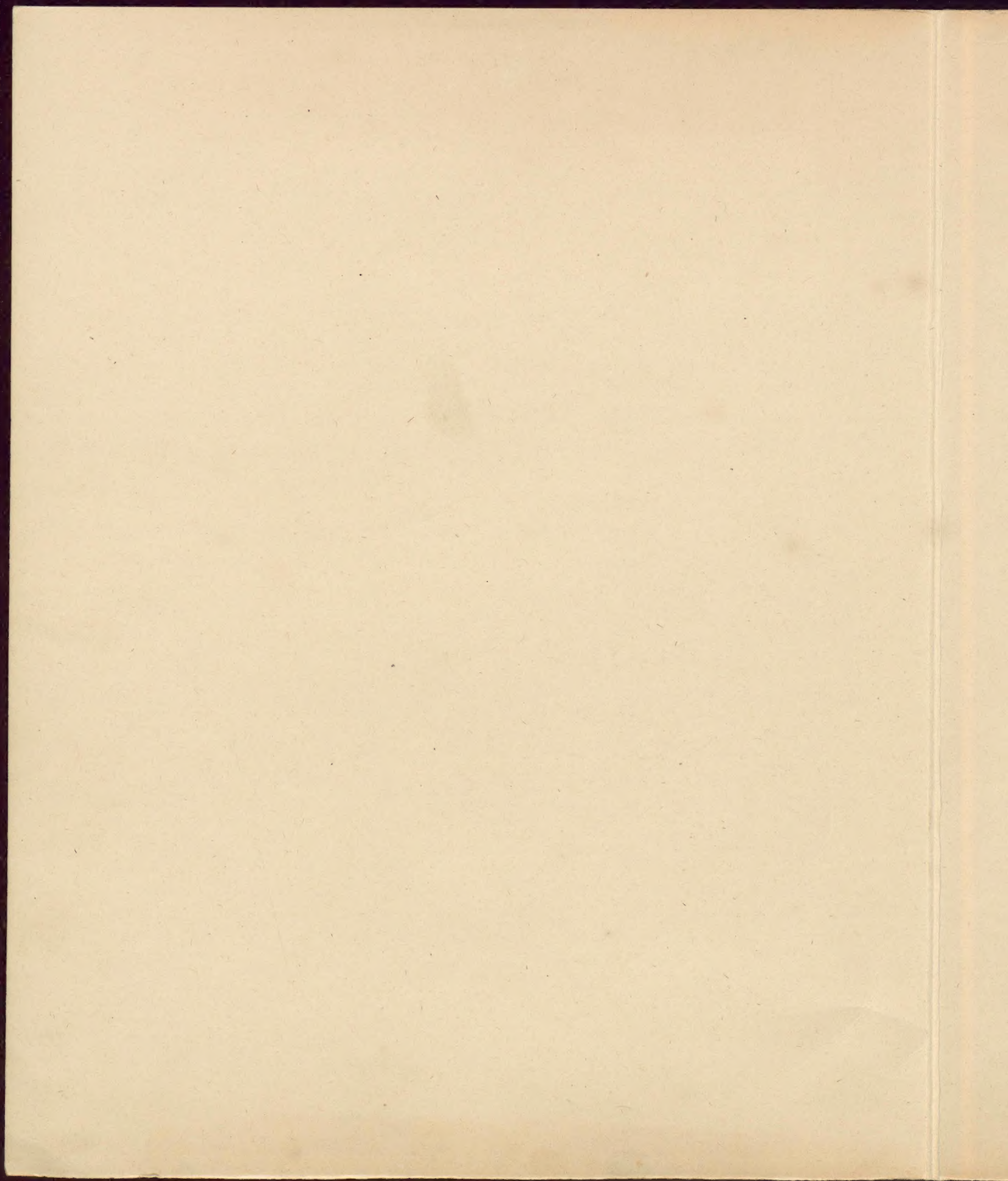
Varnhagen

Varnhagen 238

~~444 121~~

~~445 54~~

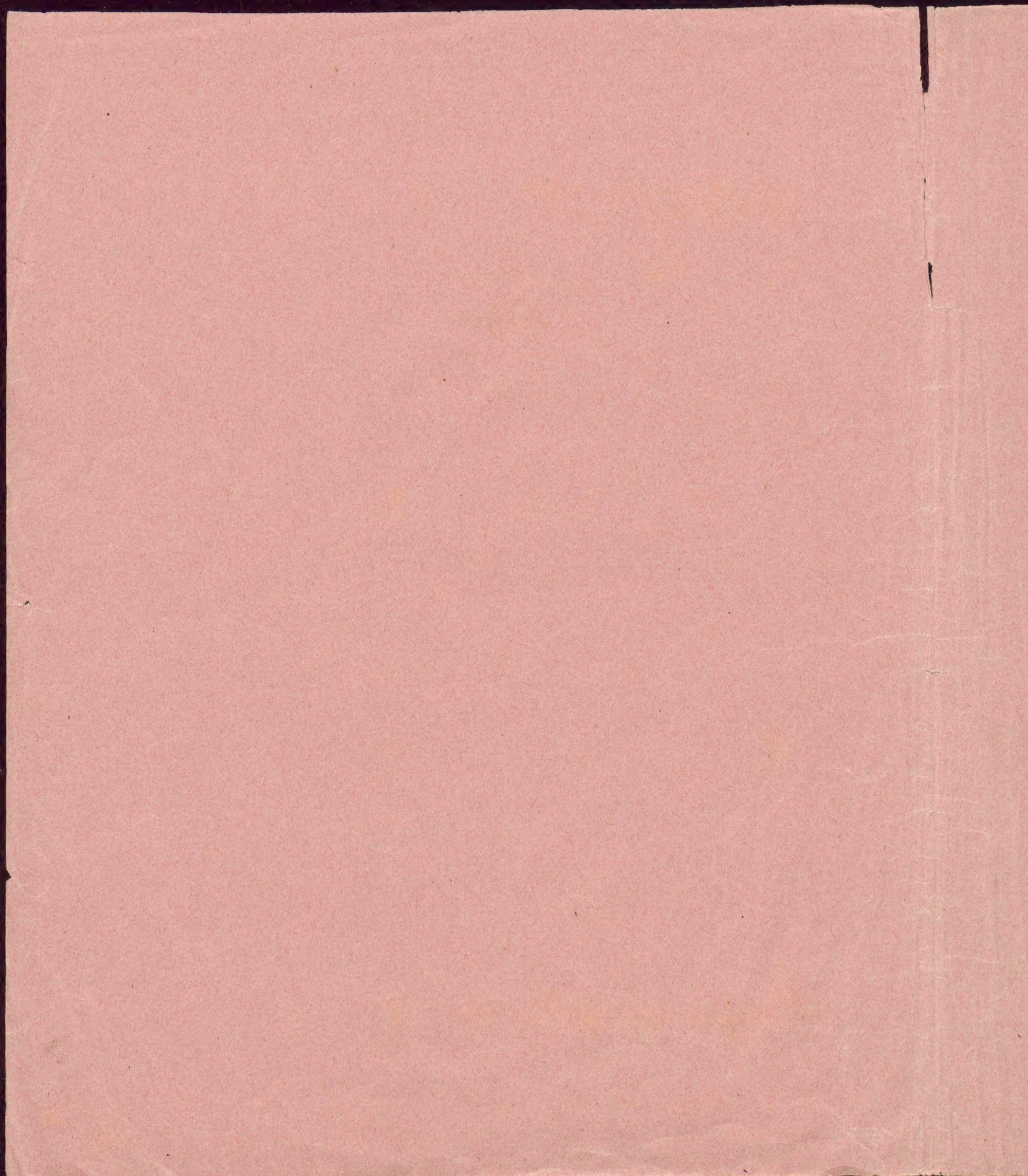
~~64 54~~ 156 54



Steffens.

V238

155-46. 4. 26.



Steffens.

Main Zugblatt vom 24. Sept. 1844.
13. Dezemb. —

10.

12. Mai 1836.

10. Nov. 1839.

2. — 1840.

16. April 1841.

1. Mai —

10. — —

1. Juni —

2. — —

7. Sept. 1841.

5. April 1842.

11. Juli —

16. Aug. —

13. Okt. —



Gauß's Nachlass.

geb. zu Brunswick in Norwegen 1773 den 31. Mai.
gest. zu Berlin 1845 den 13. Sept. im 73. J.



Steffens wollte mit aller Gewalt von der Lebensdauer
Universität an die Lebensdauer versetzt sein, dann in Leben =
ten, sagte er, könne er das Abendmahl nicht auf alle-
höchste Weise haben. Durch Kollektionen, die er in
Lebensdauer zu setzen wünschte, verlangte er seine Verpflichtung
nach Leben, nur er aber, weil sein Leben die Lebensdauer
Agenda eingeschaltet ist, erst nach dem alltäglichen
Abendmahl gehen konnte, sondern, die geistliche Lebensdauer
mit den Gründen seiner Lebensdauer, Lebensdauer,
Lebensdauer, so wie mit Lebensdauer Lebensdauer, Lebensdauer =
andere z. f. m. Lebensdauer, alljährlich nach Leben =
den gehen muß, um dort das Lebensdauer mit
der Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer zu erfüllen, der
mit Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer
sich Lebensdauer, in die Lebensdauer, Lebensdauer
an den Lebensdauer! Das Lebensdauer ist, daß Lebensdauer seine
Lebensdauer in Leben, weil kein Lebensdauer an der Lebensdauer
Lebensdauer offen war, mit dem Lebensdauer Lebensdauer =
Lebensdauer Lebensdauer, das also Lebensdauer Lebensdauer
Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer!

„Steffens warinigt in seinem Lebensdauer gegen die Lebensdauer
Lebensdauer mit der Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer
Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer, Lebensdauer Lebensdauer
mit seiner Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer Lebensdauer =
Lebensdauer Lebensdauer = Lebensdauer Lebensdauer.“

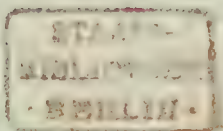


Stoffenb.

Als ich im Sommer 1806 zu Guller star.
dick und Holsen fingen bei Sissenermaier
und Stoffenb. fürte, was ich vermerkt,
dass beide die Unsterblichkeit der Seele
einzunehmen, und diese Lehre als eine feine
Angebot am das kleine Jodische fesseln
vermerken. Von den Jüngern, Gussler,
Mauritz, Adolph Müller u. d. m. wurde
ich ganzlich verurteilt und verurteilt, dass
ich an die geschehene Verurteilung nach
dem Tode noch glauben wollte. Sie nahmen
dies nicht an, als ein alte Leibesman
einen Neuling von Geist, der erst in dem
Sommer eingeweiht werden müsste.

Stoffenb. ging so weit, den Leibesman
als Gleichnis anzusehen für den Tod.
Im Leibesman, sagte er, ist die höchste
irdische Schöpfung, der sich ^{man} hingibt und
völligstlos hingibt, neben der man
keine andere will und haben kann, in
der man nur Lieb sein will mit der
Geliebten. Der Tod ist für uns schon
Potenz, der Verfliegen, unsterblich in

ein andliches Leben, in der Wand-
lung der Natur, in der Allganzheit
des Lebens. Diese Auflösung ist
die höchste Vollendung, die höchste Selig-
keit. Ein übrigbleibende Seele
wird zu uns eine Krönung, eine
Unvollendung des beseligenden
Erignisses.

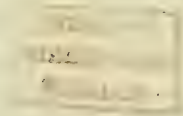


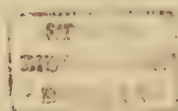
Steffen.

Der immer gemessen altidulianischen Mä-
ße wurde Steffen gleichmal zugewandt er-
griffen, daß er sich Aufregung machte. Er
selbst wurde aufgegriffen, auch diese Musik
brachte durch ihre Heiligkeit unheimlich
in ihm solche Zerkürung hervor. Er muß aber
wundern und diese Musik eine ande-
rung hervorzubringen aufgefordert, die aber
durch den Namen ihr verleihe, sie für
jane zu halten. Er machte sich gleichmal,
und nur sehr schnell, umher zu gehen,
daß es die erste nicht gemessen sei!

(Von Musikant erzählt, nun
habe. Amen.)

100



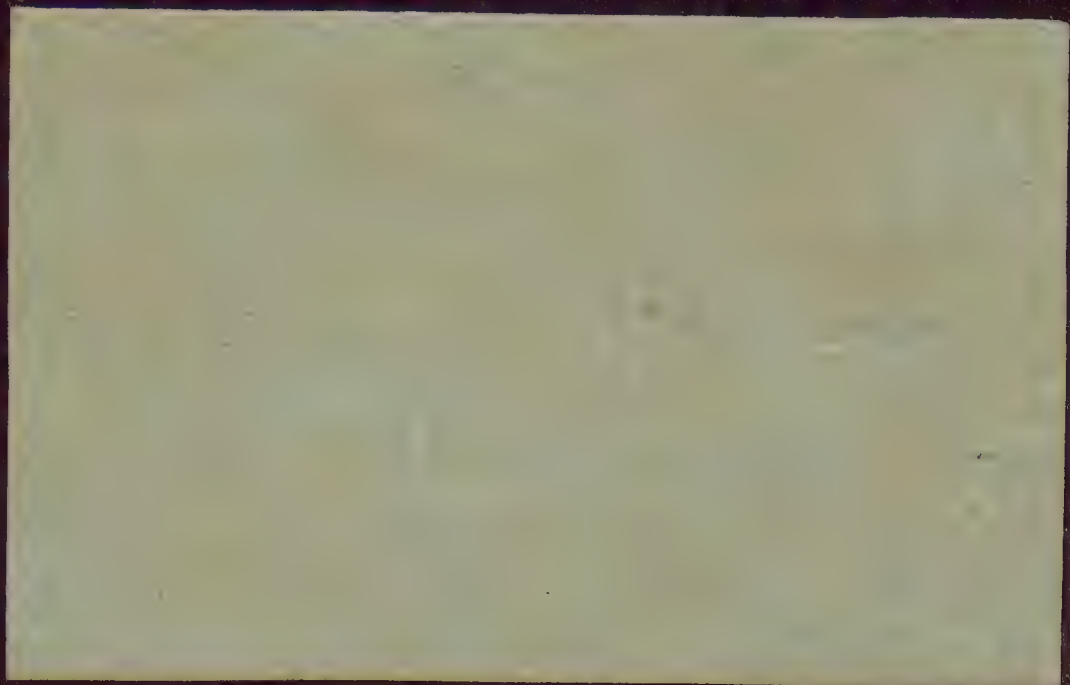


Steffens

Den am 13. d. M., Abends 6½ Uhr, im 73ten Lebensjahre, nach kurzem Krankenlager erfolgten sanften Tod unsers geliebten Vaters und Vaters, des Königl. Geh. Regierungsraths und Professors an der hiesigen Universität, Dr. Heinrich Steffens, zeigen wir tief betrübt unsern Verwandten und Freunden, um stille Theilnahme bittend, hierdurch ergebenst an.

Berlin, den 14. Februar 1845.

Johanna Steffens, geb. Reichardt,
Clara Steffens.

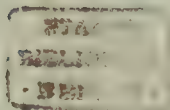


Stiffant an Clément L'abbé.

Paris.

Wär gestern - da wo ich war - ^{nicht} sich entwickeln ließe, fordert eine genauere
re Auseinandersetzung. Keiner hat mehr Recht hier zu fordern als ich -
scheiden Sie mir meine Güte, indem Sie die Wahrheit der künftigen
ihnen Gewissheit beweisen, welcher Sie so leicht fassen und abweisen
können oder zeigen Sie es. Das eigentliche Unvollständige ist nicht
inwieweit war ihnen das Schicksal ihres Leidens zu verkennen -
Eile ^{der Künste} Freiheit, fordere ich von ihnen das Sie mir genauere Anweisungen
geben, als ~~man~~ von ihnen, als ein Mann von Ehre das sich er-
warten - Sie erwarten Sie auf meiner Güte noch vor. Freitag.

Steffens.



*Adresse d'un Allemand aux Français, par
M. STEFFENS, professeur de l'université de
Breslau, et officier-volontaire de l'état-major
de M. le maréchal de Blucher.*

L'ALLEMAGNE et la France vont enfin rentrer à-peu-près dans les limites que leur tracent la justice et l'intérêt national. Ce ne sont pas les fleuves qui marquent les limites naturelles. Un fleuve est un précieux moyen de communication entre les provinces du même pays, dès qu'avec ses branches il coule tout entier sous les lois du même empire. Devient-il frontière ? aussitôt la contrainte des douanes réciproques enchaîne ses flots, et fait languir le commerce sur ses rives désolées. D'ailleurs, les fleuves marquent bien moins que les chaînes de montagnes la limite de chaque langue nationale, de cette expression sacrée d'une fraternité morale et naturelle. Ce sont les Vosges et les Ardennes qui séparent l'empire de la langue allemande de celui de la langue française. Le Rhin ne pouvoit donc rester la frontière de la France, et c'est déjà un sacrifice noble, mais douloureux pour l'Allemagne, que de confirmer cette prescription séculaire, en vertu de laquelle l'Alsace, peuplée d'Allemands, restera détachée de sa mère-patrie. Que ces réflexions, dont un Allemand ne sauroit se défendre, ne blessent point la juste fierté des Français. Sans enchaîner tout le cours du Rhin sous ses lois, la France, grâce à son enceinte de forteresses et à l'unité de son gouvernement, sera toujours, sous un roi chéri et respecté, une des premières puissances du continent européen.

situation , et à portée de connoître et de juger les ressorts animés comme les bases immuables de cette machine admirable , que *Louis XVIII* vient de passer la plus grande partie des années qu'il a vu s'écouler loin de nous , occupé dans le recueillement et la méditation de toutes ces comparaisons et de ces appréciations politiques qui pouvoient le plus éclairer son ardente volonté de faire notre bonheur.

Oui , le premier jour où la nation française , par l'organe de ses représentans , a appelé le monarque que tant d'événemens tumultueux , tant d'impressions successives avoient pu laisser moins présent à nos souvenirs , ce premier jour le pacte proposé put ne paroître et n'être , comme on l'a dit , qu'un *mariage de raison* ; il est devenu un *mariage d'inclination et d'amour* , depuis que nous avons entendu les paroles si touchantes du premier des chevaliers français , de monseigneur le lieutenant-général du royaume. Soyons donc dès aujourd'hui , après vingt-cinq ans d'agitation , ce que les Anglais ne purent être qu'après un espace de temps beaucoup plus long ; soyons *des Français en 1814* , comme les Anglais furent *Anglais en 1688*. Toutes les passions politiques sont épuisées chez nous ; le cercle des folies est parcouru , et doit être fermé. Nous n'avons plus à être des *Torys* ni des *Wighs* ; nous avons à être des Français , des frères , comme l'a dit MONSIEUR avec un accent si profond ; et ne prétendons pas être les uns *plus patriotes* que *l'empereur Alexandre* , les autres *plus Bourbonnistes* que *Louis XVIII* !

C. C. DU BOURBONNAIS.

Mais cette frontière ne doit pas seulement séparer des prétentions politiques, elle doit encore séparer deux systèmes de mœurs et d'idées, qui, respectables chacun chez soi, ne doivent plus chercher à s'opprimer mutuellement.

L'Allemagne, dont Frédéric II pouvoit méconnoître le génie affoibli par une imitation funeste des modèles étrangers; l'Allemagne, dont les princes et les nobles déplorent aujourd'hui les fatales suites de l'ancienne erreur qui leur fit copier les usages et jusqu'à la langue d'une cour étrangère, l'Allemagne s'est réveillée, et son réveil a été celui d'un géant. Ce n'est plus ce corps à mille têtes, mais dénué d'une âme, que Napoléon avoit pu fouler sous les pieds; c'est une grande nation, formée par l'éternelle alliance de vingt peuples, qui, en se tenant unis, joignent à la sécurité qu'inspire le nombre de tous, l'énergie que donne l'indépendance de chacun d'eux. Cette grande nation, dont l'enthousiasme a si puissamment contribué à la délivrance de l'Europe et de la France, compte dans son sein des poètes, des philosophes et des savans dans tous les genres; elle voit fleurir pour elle, dans le présent, ce siècle classique que la France cherche dans les souvenirs du passé. Comment pourroit-on s'attendre à voir encore une grande nation, au faite d'une gloire aussi pure, consentir à redevenir l'humble vassale des mœurs, des idées, d'une langue étrangère ?

Non, la France sent trop bien le prix de cette indépendance morale, de cette confiance en soi-même, de ce véritable et juste orgueil national, pour vouloir blâmer une autre nation d'en conserver, pure et brillante, la flamme sacrée. La France sait bien que c'est à son caractère national, à la conservation religieuse de ses

mœurs , de ses habitudes , de ses idées nationales , qu'elle doit elle-même tout ce qu'elle a montré des forces morales.

Mais l'Allemagne se distingue de presque toutes les nations européennes par un trait de caractère qui doit exciter l'émulation de tous les peuples jaloux d'une paix solide et sincère. *L'Allemagne apprécie avec équité, reconnoît avec franchise, proclame avec joie tout mérite étranger.* Inventions utiles , projets hardis , grandes pensées , observations fines , sublimes élans de l'imagination ; elle aime , accueille , vante tout ce qui peut honorer l'esprit des autres nations. Elle ne s'irrite pas d'une célébrité étrangère ; elle ne verse pas le ridicule sur les chefs-d'œuvre de ses voisins ; elle ne consacre aucun préjugé offensant pour la capacité intellectuelle de tel ou tel peuple ; elle voudroit les voir tous , en nobles émules , parcourir la carrière du talent et du génie. L'Allemagne a de l'orgueil national , et elle en désire chez les autres ; mais elle repousse , elle déteste la vanité nationale , sentiment étroit , inquiet , hostile envers tout mérite étranger.

Il me semble que toutes les nations européennes , et la France comme les autres , devraient se pénétrer de cet esprit de justice et d'équité. Les sentimens contraires ont contribué , plus qu'on ne pense , à nos malheurs communs. Le tyran de la France flattoit la vanité nationale par l'injuste , l'affreuse perspective d'une langue *universelle* ! d'une littérature *universelle* ! Paris , disoit-il souvent , est la capitale du monde civilisé. Comment cette phrase de Napoléon s'est-elle retrouvée sous la plume libre et énergique de M. de Châteaubriand ? Non , le monde civilisé n'a point de capitale ; c'est une république fédérée. Sa tranquillité , son bonheur dépendent d'une condition plus essentielle peut-être que toutes

celles que la diplomatie ordinaire insère dans les traités. Il faut que les nations s'entendent , qu'elles s'estiment, qu'elles se respectent. Ces sentimens ne sont pas même indifférens au maintien d'un nouvel équilibre des puissances.

Le traité de Westphalie, source féconde de tant de discordes, de tant de guerres, doit aujourd'hui être remplacé par un traité plus clair, plus libéral et plus durable. Un seul homme, en réunissant sur sa tête toutes les haines, a servi, comme un conducteur électrique, à absorber toutes les dissensions partielles. Mais il faut léguer ce grand résultat de nos guerres à nos derniers aïeux. Les peuples, guidés par l'enthousiasme le plus pur, ont sauvé les princes : c'est maintenant aux princes, guidés par la sagesse la plus consommée, de consolider l'ouvrage des peuples, en établissant le nouveau pacte européen sur les bases de tous les sentimens libéraux et justes. Le jugement des contemporains, les applaudissemens du siècle présent ne doivent pas être la seule règle de leur conduite ; l'austère histoire les observe, les attend, et s'apprête à honorer d'un hommage immortel ceux qui auront su garantir aux générations futures les fruits des événemens les plus importans d'une époque miraculeuse. Cette garantie n'existera que lorsque les nations auront appris à s'estimer mutuellement. La France ne sauroit ignorer quels ressentimens la longue, l'affreuse dévastation de toute l'Allemagne par Napoléon a laissés dans l'esprit public allemand. Comment effacer ces justes ressentimens ? Pour oublier des souffrances dont la France n'a pas même d'idée, que demande l'Allemagne ? Du respect pour son caractère et son génie national.

Lettre sur la formation du sénat futur.

(ARTICLE COMMUNIQUÉ.)

Le public éclairé vous sait gré, M. le Spectateur, de la modération avec laquelle vous avez traité la grande question de la véritable composition d'un *sénat*, dans la monarchie constitutionnelle (1). Vous vous êtes abstenu de toute réflexion sur les personnes, dans un moment où cent libelles anonymes dénoncent les membres du sénat existant, les vouent à l'exécration, les proscrivent non-seulement du sein de ce corps, mais presque de la société civile. Mais si cette aveugle fureur doit déplaire aux sages amis du nouvel ordre de choses, votre silence absolu sur les personnes rend vos raisonnemens incomplets et stériles. Les institutions finissent sans doute par former les hommes, mais cela n'est vrai que pour les ins-

(1) Le Rédacteur s'est fait une loi de ne pas attaquer les membres du *sénat actuel*, 1°. parce que le Roi et les Puissances alliées ont reconnu provisoirement le *sénat actuel*; 2°. parce qu'il se trouve parmi les sénateurs un nombre considérable d'hommes respectables par leurs talens ou par leur caractère. Mais l'auteur de cette lettre n'ayant rien dit qui s'applique directement aux membres du *sénat actuel*, n'ayant parlé que de la composition d'un *sénat futur*, nous avons cru devoir insérer son projet, sans en préjuger le mérite.

(N. du R.)

(2) Voyez n°. III, l'article *De l'esprit public*, etc.



Von Gutzkow.

Neumann's

Telegraph.

(Neuste Folge.)

N^o 41.

September.

1837.

Professor Steffens und die Revolution.

Zuvörderst das Sachverhältniß in aller Kürze. Herr Professor Steffens hat einen Roman in drei Bänden herausgegeben „die Revolution,“ in welchem er im Interesse der unbefchränkten Monarchie und des Pietismus alle Erscheinungen der neuern Geschichte bekämpft, welche beiden Tendenzen keinen unmittelbaren Vorschub leisten. Er faßt alles das, was ihm am Zeitgeiste zuwider ist, unter dem Namen Revolution zusammen und verfolgt dies Schreckbild vom Convent an bis auf das junge Deutschland herab. Seine Personen leben alle glücklicherweise so lange, als er ihrer bedarf, um sie diese verschiedenen Abstufungen durchmachen zu lassen. Dieser Roman ist die gehässigste Insinuation, die uns die Regermacherei der neuesten Zeit gebracht hat. Er zieht das Unschuldigsste in den Strudel eines gefährlichen Verdachtes und erfordert eine Widerlegung, der wir um so lieber einen größern Raum gestatten, als sich hier eine Gelegenheit darbietet, etwas zur Verständigung für Verständige zu sagen. Referent ist von den Anschwärmungen dieser „Revolution“ nicht übergangen worden.

Vergebens such' ich nach einer Vereinfachung des gewaltigen Stoffes, der sich unter den Händen aufhäuft, wenn man den rechten Gesichtspunkt bezeichnen will, aus welchem diese „Revolution“ zu verstehen ist. Eine Menge Gedankenfäden laufen da ineinander; Historisches, Individuelles drängt sich massenweise heran. Es ist unmöglich, man kann einem so losen Produkte, wie dieser Roman ist, nicht die Ausdehnung einer Abhandlung widmen. Lassen wir also Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft; beschränken wir uns nur auf die nächsten, an das Vorliegende unmittelbar sich anknüpfenden Gedanken.

Herr Steffens hat den Ruhm eines originellen Gelehrten, der durch eine gewandte Rede und ein sanguinisches Temperament in der Geologie, welches sein Fach ist, nicht bloß Verge

in ihrer Konstruktion schildern, sondern selber welche versehen kann. Herr Steffens hat den Vortheil voraus gehabt, daß er, über Steinbildung sprechend, auf philosophische Gegenstände abschweifen konnte; während es bei dem Philosophen nicht die gleiche angenehme Wirkung macht, wenn er von philosophischen Gegenständen auf die Gebirge und Steinarten übergehen wollte. Herr Steffens, baar aller Systematik, begabt mit einer unruhigen Beweglichkeit, nur von Gefühlen und phantastischen Anschauungen zu seinen Ueberzeugungen getrieben, wurde mit der Zeit ein Chaos von Wissen, Glauben, Ahnen, Zweifeln, Wollen, Entsagen, daß er allerdings Gott danken kann, der ihn aus diesem Getümmel durch das lutherische Christenthum erlöste. Seit längerer Zeit hat sich der geistliche Lichtstrahl als eine ewige Lampe in seinem Herzen angezündet. Dagegen kann man nichts haben; ich gönne Herrn Steffens die Seligkeit, „wieder Lutheraner geworden zu sein;“ ich gönne ihm das Glück „der kleinen stillen Gemeinde.“

Die Entwicklung des Herrn Steffens ist also keine des Gelehrten; denn als Gelehrter hat er nichts Nachhaltiges geleistet; sondern die eines Charakters. Mit einem produktiven Talente einer und einer originellen persönlichen Beweglichkeit andererseits begabt, warf er sich in die verschiedensten Fächer, in die Mineralogie, Philosophie, Politik und Novelle und leistete hier Nichts, das eine nachhaltige objektive Wirksamkeit gehabt hätte, wohl aber immer Etwas, das uns seine originelle Persönlichkeit in einer interessanten Metamorphose wieder erkennen ließ. Herr Steffens kann uns daher nicht verdenken, wenn wir es versuchen, seinen unruhigen ~~geistlichen~~ Charakter zu fesseln und aus seinen Schriften mehr das Sub- als das Objekt festzuhalten.

Herr Steffens gehört zu jenen Charakteren, welche vom Manne nur die Gestalt, das Talent haben, alles Uebrige aber, was in ihnen den Menschen bildet, vom Weibe. Alle Tugenden und alle Fehler des Weibes findet man in der Erscheinung dieses Gelehrten, der eigentlich kein Gelehrter, sondern nur ein unbeholfener Dichter ist. Sein Gemüth ist hingebend, schwärmerisch; aber auch reizbar, leidenschaftlich. Andere ohne Schonung behandelnd, ist Herr Steffens leicht verletzt, was ihn selbst betrifft. Eigenmächtig an eine Meinung haftend, wenn sie ihm ausgedrückt werden soll, wirft er sie gern selbst weg, wenn ihn seine Laune dazu treibt. Unnützig in Versicherungen seiner

Anhänglichkeit, ist er ebenso excentrisch in seiner Abneigung. Die Fluth der Versprechungen schwemmt die Proben und Leistungen hinweg. Was er an sich selbst fürchtet, dichtet er Andern an. Ein kühles Wort empört ihn, der Blick eines Auges schon kann ihm Verdacht erregen. Dies Geberden ist geschaut, originell, aber leidenschaftlich, trotz Frauenzimmernatur.

So hat sich Herr Steffens in seinen früheren Schriften bewährt; so tritt er wieder in der „Revolution“ auf. Er hat soviel Herbes, Verlegendes in diesem Buche gehäuft, er hat soviel Verdächtigung, die nur unheimliche Früchte tragen wird, darin ausgesät, daß er sich beherrschen sollte und nicht zürnen, wenn wir den Grund dafür nicht in der objectiven Wahrheit, sondern in den Irrthümern seines Gemüthes suchen. Herr Steffens muß zuletzt zugeben, daß ihm diese „Revolution“ von persönlichem Interesse in Rücksicht auf seinen Charakter ist. Wie oft verwandelt sich nicht diese Novelle in eine Confession, die erdichtete Figur in seine eigene, die Anklage in eine Apologie! Herr Steffens schrieb dieses Buch, um die Welt ihren Lauf gehen zu lassen, seine Hände aber in Unschuld zu waschen. Er schildert eine schauerhafte Welt, von der er nicht undeutlich zu verstehen gibt, daß sie für's Erste nicht gebessert und von ihrem Sturze nicht zurückgehalten werden kann.

Man muß nämlich wissen, daß Herr Steffens früher zur politischen Opposition gehörte. Wenn die literarische Jugend Deutschlands sich „in einer confusen Mischung von Philosophie und Poesie“ gefällt; so verdankt sie es zum großen Theile auch den Schriften des Herrn Steffens, verdankt sie es dem malcontenten Geiste, der in Allem, was er früher geschrieben, herrscht. Woraus hätte ich wohl und mit mir Andere dies unbehagliche Gefühl am Positiven, dies halbe Politisiren, und halbe Philosophiren, diese Protestation des Gemüthes gegen das System, dies Grübeln, Parallelsiren, Hin- und Herüberschweifen, ohne Rast und Ruhe, ohne Lust an dem Buchstaben, an der Schranke, kurz diese eigenthümliche Bildung, die wir alle bis zum Jahre 1830 auf den Universitäten entweder empfangen oder durch die Lektüre der Schriften von Görres, Steffens und Andern uns zu eigen machten? Herr Steffens fühlt dies, jede Zeile seines Romans verräth das gedrückte Gewissen; und dennoch — warum in der Protestation gegen die falsche Anwendung dessen, was man bei ihm erlernt hat, so viel Tri-

vialität? Doch ich vergesse, daß ich den ästhetischen Werth seines Buches erst später abschätzen will.

Was ist die Revolution? Herr Steffens ist gescheut genug, einzusehen, daß der Irrthum eine mißverstandene Wahrheit ist. Die Revolution ist ein Verbrechen; aber sie hat ein Prinzip, das über das Criminalgesetz hinausliegt und mit welchem die Philosophie und die Staatsweisheit sich mit Vorsicht abfinden müssen. Von dieser seiner Ueberzeugung läßt Herr Steffens nicht einen Lichtschimmer durchblicken. Er faßt die Revolution schlechthin als die Negation, als die Lust Tumulte zu erregen, zu plündern, und aus dem Letzten der Erste zu werden. Die Revolution ist ihm Demagogie und diese wieder eine rein abgeschlossene Tendenz, eine Leidenschaft, ein Laster a priori. Herr Steffens steht in ihr nur die Sünde, nicht den Irrthum. Er schildert das Verschwören, das Barricadiren, kurz die Mittel der Revolution; von ihrem Zwecke sagt er wenig, oder nicht mehr, als daß ihr Zweck schon in den Mitteln läge, daß die entfesselten Valerensklaven im Plündern und Morden grade ihren Zweck erreichten. Ist das die Revolution? Ohne Zweifel; aber nur von einer Seite betrachtet. Wo sind die Irrthümer, die sie begleiten; wo sind die Phantastereien, welche die Königs- und Mörder ohne Zittern auf das Schaffot steigen lassen; wo sind die Phänomene, die mit der Revolution in einer nicht immer verbrecherischen Wahlverwandtschaft stehen; wo sind die feinen Nuancen der politischen und moralischen Ueberzeugungen, die von der Demagogie verkehrt und von der Regierungsgewalt unter Aufsicht gestellt werden? Wo ist in dem Buche ein einziger Repräsentant der vernünftigen Freiheit, des besonnenen Fortschrittes, ein Vertreter der verfassungsmäßigen Monarchie? Wo ist die Tiefe der Auffassung? Wo die Feinheit der Charakteristik? Ja, wo ist Sinn und Verstand in diesem kindisch-leidenhaftlichen Gemälde der Revolution? (Fortsetzung folgt.) K. G.

Das neue Jahr und die neue Welt.

Zeitbild.

(Fortsetzung.)

Jetzt hielt es mich nicht länger im Saale; ich mußte hinaus in die Luft. Der Sturm segte durch die dünnen Wipfel der Bäume

Deurmann's
T e l e g r a p h.

(Neuste Folge.)

N^o 42.

September.

1837.

Professor Steffens und die Revolution.

(Fortsetzung.)

Ein Hauptgrund, warum Herr Steffens die Revolution als einen Banditenjubiläum hinstellt, ist die Furcht, auf einem Zusammenhänge mit ihr ertappt zu werden. Man braucht nur die Ansicht, deren man selber verdächtig ist, recht zu übertreiben, so schützt man sich schon. Herr Steffens gehe mit mir in ein Gefängniß, wo Revolutionäre zu zehn Jahren verurtheilt sind! Er beweiße mir, daß es solche Bluthunde sind, wie sein „wissenschaftlich gebildeter“ Adrian! Er examinire sie, wie sie ihrer Verbrechen schuldig wurden, er verfolge ihre Bildung, er sehe den Titel des Buches an, welches sie sich von der Güte des Festungscommandanten ausbaten! Es ist: „die gegenwärtige Zeit. Von Henrik Steffens.“ Diese Collision muß sich Herr Steffens möglich gedacht haben; denn um sich ihre Verlegenheit zu ersparen, schuf er in dem Romane die Figur Theodors. Dieser Theodor ist Steffens selber. Theodor mischt sich unter Revolutionäre, ist und trinkt mit ihnen und wird für einen der Ihrigen gehalten. Er spricht gegen Tyrannei und Aberglauben „im feinern, höhern Sinn;“ er hat die Phraseologie der Revolution, ihre Dialektik; kurz Theodor ist mitten in der Revolution drin und erstaunt doch über die Zumuthungen, die ihm nun diese zu machen wagt. Als er sich später bei einflussreichen Leuten über seine Unbesonnenheit anklagt, meint er, und dies mit voller Zustimmung des Herrn Steffens: die Dummen verstanden meine „zarte Ironie“ nicht! Also zarte Ironie war Alles das, was Herr Steffens früher zur Verwirrung der öffentlichen Meinung geschrieben hat; zarte Ironie war seine Schrift über Pressfreiheit; zarte Ironie war seine „gegenwärtige Zeit,“ die den herrschenden Staat in einen seiner schwierigsten Momente so feindlich zu bedienen wußte; zarte Ironie war die bedenkliche Anschließung an jene Schlesiischen Sektirer, welche

einer schönen Frucht der religiösen Zeitstimmung, der Union, sich nicht fügen wollten? Nun freilich; dann haben wir uns in den Intentionen des Herrn Steffens sehr geirrt und begreifen den Enthusiasmus, mit welchem sich der reuige Theodor auf das Fach der Polizei und der Spionage wirft.

Ich will mich nicht bei den für einen Professor sehr mangelhaften historischen Kenntnissen aufhalten, die dem Werke zum Grunde liegen. In dieser Rücksicht ist nämlich alles darin aus der Phantasie, nichts aus der Wirklichkeit gezogen. Die großen Revolutionsumtriebe, angewandt auf einen Duodezstaat von einigen Quadratmeilen, sind an und für sich eher lächerlich, als erschrecklich. Aber wie spricht Herr Steffens über Politik; wie spricht er über die französische Revolution! Er hat die Glocken läuten hören; wo sie hängen, wie sie hängen, aus welchem Guss sie sind; darüber findet man bei ihm keine Auskunft. Doch, abgesehen von diesen kindisch-mangelhaften Vorstellungen über Thatsachen und Ereignisse, die auch vielleicht in einer unten noch zu erwähnenden ästhetischen Oekonomie ihren Grund haben können; so ist vordem in der Auffassung seines Stoffes und der Durchführung desselben bei Herrn Steffens höchst bemerkenswerth: der infame Geist einer krebsartig um sich fressenden Verdächtigung. Indem Herr Steffens in seinem Buche alles, selbst die Natur, und Jeden, selbst die unbedeutendsten Persönlichkeiten, mit der Revolution in Verbindung bringt; läßt er das Maas von Schuld, welches dieser oder jener an ihr haben könnte, immer ein abscheuliches Geheimniß sein. Keine neue Person tritt auf, ohne dem Autor, dem Leser und den edlen jungen Polizeiaffessoren, welche die Helden des Romans sind, gleich den Verdacht einzusüßen, sie möchten mit der Revolution unter einer Decke spielen. Der Verfasser ist darin so unbesonnen verfahren, daß er seine Figuren deshalb sogar ohne Abrundung schließen läßt; von Herrn von Theobald z. B. ist deutlich genug gemunkelt worden, daß auch er im Trüben fische und zuletzt vergiftet dies der mißtrauische Autor wieder. Die Dichtung ist eine Macht. Sie kann in gewissem Sinn verwirklichen, was sie nur geträumt hat. Herr Steffens benützt diese Macht auf schreckhafte Weise. Möchte die Menschheit behütet werden, daß dieser unruhige, reizbare, mißtrauische Mann je in Wirklichkeit etwas zu verwalten und zu beobachten bekomme! Seine Phantasie würde die Schatten verlängern,

würde die leifesten Umriffe mit schreienden und anklagenden Farben ausmalen, würde in das Harmloseste eine böswillige Absicht legen, und überhaupt alles das an Andern sehen, was er, seinem revolutionären Ursprunge gemäß, an sich selbst zu erstappen fürchtete. Männer, wie Herr Steffens, sind zierliche Goldfische in einer Glasfugel. Sie drehen und wenden sich, sie ergötzen unser Auge durch ihr Farbenspiel; aber was nützen sie, was sollen sie im Ozean! Herr Steffens ist im Grunde nur das, wogegen er sich so sehr sträubt, nämlich geistreich. Man weiß, daß er gegen die „Aristokratie der Geistreichen“ geschrieben hat, daß er nach Wirklichkeit, nach positiver Bewährung trachtet. Allein gerade, was er nicht sein will, das ist er allein, und das, was er gern sein möchte, würde er nur zum Verderb der seiner Botmäßigkeit Untergebenen sein. Jede Organisation, die man ihm überlassen würde, trüge den Stempel seiner exklusiven gemüthlichen Reizbarkeit. Herr Steffens möchte Staatsmann sein und ist nichts, als ein geistreicher Mann. Ein Lob, das Andere beglücken würde, kränkt ihn.

Mit der Hauptfigur des Romans, Adrian, hat Herr Steffens die gesammte gelehrte Welt beleidigt. Einen Demagogen, einen Bösewicht, einen Königsmörder läßt er nicht bloß in dem Gewande, sondern in der That mit dem wissenschaftlichen Apparate eines Gelehrten auftreten. Mit ausdrücklicher Vorliebe bezeichnet er Adrian als einen Gelehrten. Es wundert mich, daß er ihn nicht einen Theologen genannt hat; denn dann würde man doch an Schletermacher, oder einen Juristen, dann würde man an süddeutsche Rechtslehrer haben denken können. Er macht Adrian zu seinem Kollegen, zu einem Professor der Naturwissenschaften, der, so wie er, nur mit andern Absichten und Mitteln in die Politik pfuscht. Wenn Adrian ein Landtags-Deputirter wäre oder er sich bei politischen Adressen an die Spitze stellte, kurz, wenn er nur ein freisinniger Mann wäre, dann läge in seinem Charakter weder etwas Unnatürliches, noch etwas Beleidigendes. Allein Adrian ist weit mehr. Er ist die Seele aller Revolutionen in Frankreich und Deutschland. Er ist zuletzt eine Art Fieschi. Minerva schaudert vor dieser Entweihung ihres Heiligthums. Ein in den Wissenschaften forschender Mann wird nicht nur Verschwörungen anzetteln, sondern sogar durch einen Mord sie beschließen wollen! Welche Empfehlung — nein, welcher Verrath an den Wissenschaften!

Welche erbärmliche Erfindung für Herrn Steffens als Mitglied einer berühmten Universität, welche schändliche Beleidigung seiner Kollegen! Hat Herr Steffens die klärende Wirkung der Wissenschaften in sich so wenig verspürt, daß er, seinen eignen Stand verhöhnend, auftreten kann und zum Mittelpunkt einer gegen die Revolution gerichteten Schrift einen Mann nimmt, der in der Wissenschaft einen Namen hat, der sein Freund, sein Colleague sein könnte? Dies ist diese käppische Indiscretion, die wir oben schon an Herrn Steffens rügen mußten, dies Verdächteln, dies Negermachen. Adrian ist eine Verhöhnung des Gelehrtenstandes und der poetischen Lizenz. Wenn im dritten Theile Adrians wissenschaftliche Vermittelungs-Stellung zwischen Frankreich und Deutschland mit den grellsten Fingern gezeichnet wird; so fragt man sich unwillkürlich: Wer muß das sein? Wen mag der Mann meinen! Und dies soll man niemals in Dichtungen, zumal, wenn man so unbesonnen ist, so deutlich Gezeichnete späterhin als Königsräuber aufzuführen!

Ich will mich bei der Bemerkung nicht aufhalten, daß auch Adrian im Uebrigen höchst verfehlt charakterisirt ist. Adrian ist ein in Sünden aufgewachsener Weltmann (und Gelehrter;) Herr Steffens gibt ihm eine Natur, wie sie etwa Mirabeau gehabt hat; allein die Reflexionen, die er ihn anstellen läßt, sind jedenfalls so sehr auf die Verachtung der Welt begründet, daß ein solcher Charakter höchstens sich, aber nicht Andre morden kann. Ein Graukopf, der sein Lebelang den Talleyrand gespielt hat, der immer andre ins Feuer schickte, um die Kastanien zu holen, der auf beiden Achseln trug und sich nur zuletzt aus Verweigerung für die Revolution entscheidet, soll ein Mörder werden! Ein Greis, ein Weichhaar; sollte man einem Professor, der über Anthropologie geschrieben hat, einen solchen Mißgriff zutrauen! Wann sind Greise als Mörder aufgetreten? Ich will mich bei dieser Einzelheit nicht aufhalten, sondern der Erfindung des Vfs. näher treten und fragen: welchen Werth hat die Historie?

Hätt' ich die voranstehenden Ausstellungen unbewiesen gelassen, so würd' ich, wenn ich diese Frage mit: Keinen be- antworte, für partiell gehalten werden; allein nur die Wahrheitsliebe ist es, die mich das Geständniß machen läßt, daß die neue Novelle von H. Steffens auch langweilig ist. Die Tendenz rächt sich immer an der Poesie. Wenn die Tendenz überwiegt, wird das poetische Interesse erdrückt. Wo nur Absichten

zum Vorschein kommen, treten die poetischen Dichter zurück. Ich glaube sogar, daß dieser Roman (warum Herr Steffens nur von einer *Novelle* spricht!) ohne Plan geschrieben ist. Seine Erfindung ist mühselig zusammengestoppelt; nirgends eine organische Einheit. Interessant sein sollende Figuren enden wie Fragezeichen. Man weiß gar nicht, was mit ihnen geschieht. Unter der Hand scheint Herrn Steffens dieser Wald erst gewachsen zu sein; da ist kein Licht, kein Weg, da läuft alles wild durcheinander. Die beiden ersten Bände regen Wunder welche Neugier auf, und nachdem sie mit einer ächt Steffensschen Verschönerung des vorhergegangenen Unsinn mit den Worten geschlossen haben: „Die wunderbare Märchenwelt ist wieder lebendig geworden“*), soll der dritte Band endlich Aufklärung geben. Man hat gesehen, daß Adrian und der milchhaarige Edward, der Liebling des Vfs., in entsetzlich feindseligem Rapport stehen. Todtschlag ist der stete Gedanke, mit welchem Edward von dem demagogischen Naturforscher Adrian verfolgt wird; wie wird sich dies aufklären? Woher der Haß? Jetzt spinnt uns nun Herr Steffens eine Geschichte aus, die mit seltner Trivialität und Menschenunkennniß entworfen ist. Statt von den Ursachen des räthselhaften Hasses zu hören, hören wir immer nur vom Haß. Adrian und Louvet hassen sich. Warum denn? Ja, sie hassen sich *a priori*. Da macht sich's der Dichter freilich sehr leicht. Adrian und Louvet hassen sich schon, da sich beide noch gar nicht gesehen haben! Herr Steffens fühlt diesen Mangel an Psychologie und sucht ihn durch Uebertreibungen zu verhüllen. Er häuft Kraft- auf Kraftworte, um diesen Haß, der sogar der Angelpunkt der ganzen „*Revolution*“ wird, zu motiviren. Aber Ausdrücke, wie: „gleich einem Tiger lauerte er auf seine Beute;“ sind keine Motive. Herr Steffens suchte durch einen mechanischen Druck seinen Gedichten die Geschlossenheit zu geben, welche nur die Folge einer organisch tiefen Anlage ist.

(Fortsetzung folgt.)

*) Mit dieser faselhaften Formel glauben die Romantiker Tieck und Steffens alle krummen Phantasien vor dem Verstande grade machen zu können.

Das neue Jahr und die neue Welt.

Zeitbild.

(Schluß.)

„Arbeitshäuser, Beschränkungen der Heirathen, Armenkolonien vermögen aber viel zu lindern“, entgegnete ich.

„Arbeitshäuser mögen gut sein, aber sie helfen wenig; Beschränkungen der Heirathen ist ein Unrecht an der Menschheit, auch laden sie uns die größere Last unehelicher Kinder auf; Armenkolonien müssen in Europa zu Grunde gehen, da ihre Aufgabe nicht ist, eine gegebene Zahl von Armen zu ernähren, sondern eine beständig sich ernährende Menge.“

„So hoffen Sie denn allein von Auswanderungen Hülfe?“ sagte ich.

„Auswanderungen helfen nur dann, wenn den Auswandernden noch eine gewisse Kraft des Vermögens zur Seite steht.“

„Und Ihr Plan.“

„Mein Vermögen reicht hin, eine bedeutende Besitzung in Nord-Amerika zu kaufen, mein Wille und meine Kraft werden hinreichen, sie urbar zu machen und tauglich zur Ernährung und zum Wohnsitz mehrerer Hunderte von armen, verwahrlosten Kindern. Schon haben mir mehrere brave und tüchtige junge Männer ihre Hülfe zu einer rein vernünftigen Erziehung dieser Kinder zugesagt. Helfen auch Sie an diesem großen Werke! Durch wenige Stunden einer zweckmäßigen Arbeit werden sich die Kinder in wenigen Jahren nicht nur selbst ernähren können, und ihre Lehrer und Erzieher erhalten, sondern ich hoffe, daß jedem Kinde, wenn es die Jahre seiner Selbstständigkeit erreicht hat, noch ein Ueberschuß seiner Arbeit sein wird, ein Capital das hinreicht, ein gesondertes freies Leben zu beginnen.“

„Aber die Kosten der Ueberfahrt?“ unterbrach ich den Redenden ungläubig.

„Da muß freilich demnächst, und wenn eine größere Ausföhrung dieses Planes möglich sein wird, die Milbthätigkeit guter Menschen, der Staat, oder die Gemeinden, welche so großer Last entlediget werden, das Beste thun, und ich hoffe zu Gott, daran wird es nicht fehlen. Ist nur erst ein kleiner Anfang gemacht und der erste Erfolg nicht ungünstig.“

„Welche Erleichterung kann aber ein solches Institut selbst

Bandyks oder Murillos die Wände des Gemäldesaals, indem das alte Tafelwerk des Speisezimmers mit Blumen und Fruchtstücken al Fresco prangte. Am meisten Interesse hatte jedoch in dem Schlosse für mich die große, mit Einsicht und Geschmack gewählte Bibliothek, in deren Zimmern einige bequeme Armessel standen und auf dem Boden reiche Teppiche lagen. „Dieses Zimmer, sagte Herr Lefevre, habe ich englisch eingerichtet; und bringe darin einen großen Theil des Winters mit so viel Behagen zu, wie es nur immer einem Ihrer Landsleute möglich ist.“ Doch das staunendste Entzücken stand mir noch bevor; nach Oeffnung des prachtvollen Fensters der Bibliothek befanden wir uns auf einer Art Terrasse, von welcher sich ein über alle Beschreibung schöner Anblick bot. Ein breiter, beschatteter Weg, der sich die ganze Länge der adlichen Besitzung und noch einige hundert Schritte weiter hin erstreckte, war zu beiden Seiten von einer steinernen Brustwehr umgeben, auf welcher Orangebäume und andere exotische Gewächse in herrlichen Vasen standen. Von dieser Brustwehr zog sich ein jäähabgehender dicht bewaldeter Hügel bis zu dem Ufer der Seine, deren ruhige Wasserfläche kleine, reizende Inseln, gleich schwimmenden Gärten, schmückten; die reiche, üppige Vegetation der Umgebungen vereinigte sich, das Interessante, Liebliche des Bildes zu erhöhen, in welches noch die mit Holz und Waaren beladenen Fahrzeuge, rasch durch die Fluth schwebend, eine lebendige reiche Staffage brachten.

Es ist jedoch Zeit, von meiner Abschweifung zurückzukommen. Nachdem ich dem Wirth für die freundliche Aufnahme meinen innigsten Dank gesagt, trennte ich mich mit Schmerz von dem reizenden Aufenthalte und ritt an die Ueberfahrt La Mailleterie, wo ich ein Boot bestieg, in welchem ich die Seine durchkreuzte und unter den Mauern des ehrwürdigen Schlosses landete. Dieses ausgedehnte und geschmacklose Gebäude ist gegenwärtig Eigenthum der Familie Montemart; der letzte Herzog dieses Namens zeichnete sich während der Julirevolution in Paris rühmlich aus; der Sohn desselben, ein leidenschaftlicher Jäger erkor sich dieses Schloß, wegen seiner walbigen Umgebungen zu seinem Lieblingsaufenthalt. Er war zum Unglück wirklich anwesend, als ich dem Schloß meinen Besuch abtun wollte, so daß ich das alte Gebäude nicht so genau kennen lernen konnte, als ich es gewünscht hätte. Die Zeit seiner Er-

bauung kann wohl unter die Regierung Wilhelms des Eroberers gesetzt werden; das Gebäude bildet, wie manche alte Häuser Englands, drei Seiten eines Vierecks, dessen vierte der Fluß begrenzt.

(Fortsetzung folgt.)

Professor Steffens und die Revolution.

(Fortsetzung.)

Eine höchst unbedeutende Familienmisère zieht sich durch die revolutionären Bestrebungen des Romans hindurch. Es ist sogar der Fall, daß diese kleinliche Familienintrigue, mit deren Wiedererzählung ich die Geduld der Leser ermüden würde, in der That die Mühlräder der Revolution in Bewegung setzt. Die ganze jacobinische Maschine des Buches treibt eine dumme Geschichte um, die sich zur Revolution grade so verhält, wie eine Mause Falle zur Guillotine. Die Revolution und Riefchen — ein großartiger Gegensatz! Schon deshalb, weil die Fabel ohne Werth ist, kann ihre Moral nur mißglücken. Man bekommt unter diesen kleinen Pächters- und Förstersbegegnungen keine Einsicht in die Irrthümer und Verbrechen der Revolution. Wenn Herr Steffens von der Revolution spricht, so ist es grade, als wenn er bei Frankreich nur von Pascal, bei der Republik nur vom Pastor Oberlin etwas zu erzählen weiß.

Ja in diesem Mangel an positiver Erkenntniß der Geschichte überhaupt und seines Stoffes insbesondre mag es auch liegen, wenn das Meiste in diesem Romane sich wie allegorisches Schattenspiel gebehrt. Die Figuren, die das Ganze tragen sollen, treten durchaus nicht kräftig aus dem Hintergrunde heraus. Ihre Handlungen werden alle reflektirt; sie geschehen nicht vor unsern Augen. Das poetische Unvermögen verband sich hier mit der krankhaften Phantasie, welche die Revolution nach einem Hörensagen schildern will, wie wir ehrlichen Leute uns etwa das Räuberleben ausmalen. Herr Steffens gibt von den Untrieben der Revolution, ihren Anzettelnungen, Spionagen, von ihrem Hin- und Hermandövriren eine Schilderung, die, wenn sie als Faktum genommen werden soll, lächerlich ist, wenn sie als Poesie gelten soll, ermüdend wird. Wie Adrian eine leere und gehässige Abstraktion ist, so wird auch sein Thum und Treiben wie ein Schattenspiel an der Wand gegaulelt. Da heißt es: Er hielt die Fäden des Ganzen, — spann sie hier, löste sie dort,

Boten kommen, Briefe gehen, die Parteien werden in Schach gehalten, Zeitungsblätter verwirren das Publikum, die Ständekammer wird durch ausgesprengte Gerüchte in ihrem Schooß uneins u. s. w. Das ist alles so leer, so windig, so abgezogen! Wozu drei Bände für einen Roman, wenn diese Machinationen nicht körperlich auftreten können und uns in handgreiflicher Wirklichkeit, in dem einzigen Gewande der Poesie, entgegentreten! Ich muß sagen, daß ich bei diesem geheimnißvollen Kennen und Laufen, Manövriren und Gestikulieren das Buch öfters fortgeworfen habe, weil es den untersten Grad poetischer Befähigung verrätht, auf eine so abstrakte Art nur die Themata der Handlung anzugeben und sie nicht selber zu lösen. Wenn Herr Steffens seine Loyalität durch irgend etwas bewiesen hat, so ist es dies, daß er die Revolution aus Unkenntniß darstellte wie ein Puppenspiel.

Fast alle Stimmen, die über diesen Roman verlauteten, kamen darin überein, daß er eine bedeutende Abnahme der poetischen Kräfte des Herrn Steffens verrathe und daß die Revolution unter andern auch seinen Ruhm als Erzähler vom Throne stoße. Dies ist in jeder Beziehung wahr. Sogar im Detail, ganz abgesehen von dem verfehlten Kunstwerke, sogar in den charakteristischen Zügen, die sonst die Romane des Herrn Steffens auszeichneten, tritt uns nichts Ueberraschendes mehr entgegen. Das Verhältniß zwischen Luise und Roder ist ein Plagiat aus Zimmermanns unvergleichlich schönern Epigonen. Die Atmosphäre, welche Herr Steffens sonst um kleine pietistische Kreise zu verbreiten wußte, hat sich verbißt. Was daran noch Werth hat, fand sich schon in früheren Produktionen des Verfassers vor. Es ist eine Litanei, die in jedem seiner Romane wiederkehrt. Kleine Exkurse über die Naturwissenschaften, über die Wasserpolypen und dergl. müssen dem sentimentalen Naturforscher wohl gelingen. Was hilft aber die Poesie der Steine und Kräuter, wo die höhere Poesie des Menschen und der Geschichte verfehlt ist! Der Styl zuletzt ist weniger präcis, als sonst. S. 89. des ersten Theils ist sogar eine einzige neugierige Frage anderthalb Seiten lang ausgesponnen! Das gewaltjame Rudern des Herrn Steffens, um in gewisse ihm liebe Phrasen zu kommen, verräth eine Armuth an Ideen, die Niemanden auffallen kann, der den Kreis kennt, in welchem Herr Steffens seit seiner Breslauer Abdankung sich einzig und allein zu bewegen pflegt.

Ich könnte hier aufhören, da ich genug gesagt habe, um diese mit so vielem Lärm ausposaunte und seit mehreren Jahren schon immer als der Tröster, der da kommen soll, prophezeite „Revolution“ zu charakterisiren. Allein selbst auf Gefahr hin, daß Jemand, der das Buch nicht gelesen hat, mein strenges Urtheil nun erst recht für partheiisch halten könnte, fühl' ich mich gedrungen, diese Anzeige mit einer Betrachtung zu schließen, die persönlicher Art ist. Es konnte nämlich nicht fehlen, daß Herr Steffens in seiner leidenschaftlichen Verdächtigung alles dessen, was sich nur irgend als Zeitgeist in unsern Tagen zu erkennen gibt, auch auf die deutsche Literatur und diejenigen Schriftsteller kommen würde, welche aller Wahrscheinlichkeit nach, wenn auch keine neue Literatur, doch die Geschichte der alten schreiben werden. Herr Steffens bezeichnet das junge Deutschland an mehreren Stellen seines Buches als eine Genossenschaft, die, politisch genommen, eben so gefährlich wie literarisch geschmacklos wäre. Den letztern Vorwurf wollen wir kürzer, den ersten ausführlicher beleuchten.

Daß der jüngere literarische Nachwuchs Talent hat, gibt Herr Steffens zu. Er meint aber, die Milch wäre hier sauer und zu Käse geworden. Herr Steffens fügt noch den Knoblauch hinzu, um die von ihm verachtete Tendenz in den Geruch zu bringen, den sie für seine Nase hat. Ich will gegen die Bilder des Herrn Steffens keine Gegenbilder auspielen. Ich will mich einfach an die Sache halten. Die Sache ist aber die, daß Herr Steffens in einen Fehler verfällt, den Viele seiner Stellung mit ihm gemein haben. Er hat Recht, wenn er seine Vergangenheit für bedeutend hält, wenn er mit Stolz daran denkt, daß er Göthe gekannt hat, daß er mit Schleiermacher 1806 in Halle Professor war, daß er seine Bildung anders gewonnen hat, als sie jetzt gewonnen wird. Man sagt wohl, daß wir, ehe wir sterben, unser Taufwasser ausschützen. Herr Steffens verfällt mit Tieck in dieselbe Melancholie, daß sie ausrufen: Wir waren die Genossen großer Männer, wir sind die nächsten Erben ihres Ruhmes, wir sollen nun einen Nachwuchs haben, der nicht so an uns anknüpfen will, wie wir an Göthe und die Alten angeknüpft haben! Aus diesem unbehaglichen Gefühl entnimmt Tieck seine Almanache, Steffens seine „Revolutionen!“ Wurden wir in Tieck und Steffens etwas Befruchtendes vorzufinden uns überreden und ihnen irgend einen Ton entneh-

men können, dessen Echo nicht schon in ihnen selbst verhallt wäre, würden wir sie zu Mustern unsrer Schreibweise wählen und so unbedingt uns ihnen hingeben, wie Johann Winckwig dem Grafen Platen; so würden wir nicht nur Talent haben; sondern unsre Milch würde auch nicht Käse geworden sein und die Poesieen eines Heine würden nicht nach Knoblauch riechen. Daß sich die jüngere Literatur nicht zutraut, auf eignen Füßen etwas zu improvisiren, beweist ihre Hingebung an Göthe, beweist ihr Versuch, der Hegelschen Philosophie Methode und Consequenz zu entlehnen, beweist ihre Opposition gegen die abscheulichen Versuche des Wolfgang Menzel, eine Wilsäule im Walhalla unseres Ruhms nach der andern zu zertrümmern. Nur an Tieck und Steffens knüpft sich nichts an. Das kann somit nur beweisen, daß beide selbst nur in sich und für sich Werth haben, daß sie Personen und Dilettanten sind, keine Thatfachen und keine Meister.

Daß die jüngere Literatur noch nichts Tüchtiges geschaffen hat, glaub' ich herzlich gern; denn Niemand kann unzufriedner mit seinen Produktionen sein, als ich, der ich auch nie geneigt war, Corps zu machen und an Freunden zu loben, was mir nicht gefiel. Aber daß erstens diese fragliche Literatur den Beruf hat, künftige schöne Entwicklungen vorzubereiten, daß sie die unumgänglichen, durch Preßbeschränkungen und dergleichen gar nicht mehr zu schleifenden Uebergangsdardanellen aus dem schwarzen in das Marmorneer sind; zweitens, daß sie weit Gediegeneres schon geleistet haben, als die Schriftsteller der Restaurationsperiode, daß sie wenigstens mehr, als die Tromlig, Müllner, Houwald, ja selbst mehr als die Michael Beer, Schenk, L. Robert u. s. w. ahnen ließen, was eine sich wieder mit dem Gedanken vermählende und durch persönlichen Reiz erfrischte Literatur ist — wer wollte so unverbesserlich stabil sein, daß er dies längnete! Wenn einmal nicht anzunehmen ist, daß sich die deutsche Literatur nur noch als Lyrik aussprechen solle, daß also die Namen, welche wir in unserm Musenalmanach jährlich finden, die Rückert, Uhland, Pflüger, Lenau u. s. w. allein die Tradition fortplanzen; wenn Roman, Kritik und die Mischgattungen noch einen höhern Beruf haben, als das lyrische Gedicht; daran wird man die Fraktion, welche wie oben bezeichneten, nicht für ephemere halten. Das thaten auch weder Staatsmänner, wie z. B. Cenz, noch Gelehrte, wie erst kürzlich Herr

Hase, noch seine Geschmacksrichter, die mehr dem Publikum, als der Schriftstellerwelt angehören, wie Herr Varnhagen von Ense. Nur die H. Lief und Steffens glauben versichern zu können, wem die Pfortnerinnen des Parnasses das Thor öffnen werden.

(Fortsetzung folgt.)

Kleine Chronik.

— Ein Bürger Hamburgs heißt Fridr. August Mensch. Er ist zum Consul ernannt worden; sein Name paßt zu der Humanität, welche diese Behörde auszeichnen soll.

— Der geistvolle Israelit, Dr. Steinheim sagt in seiner neuen Ausgabe der Klagen Obadja's von den J. Jacoby'schen Klagen eines Juden:

„Traurig, oder vielmehr kläglich, sind die Klagen eines Juden“ wie sie sich nennen. Sie sind der Ausdruck des Schreckens und der Zerrissenheit, die an ähnliche Gemüthszustände einer geistigen Nachbarschaft erinnern, und dem Gefühl des Juden durchaus fremd. Sie haben deshalb bei Allen, die sich noch im organischen Lebenskreise unseres Volkes rüstig bewegen, einen abstoßenden, widerwärtigen Eindruck hinterlassen, der zum feierlichen Protest gegen sie auffordert. Der Seelenzustand ihres Verfassers darf daher nur als ein individueller, ihm eigener, angesehen werden, als die geistige Verfassung eines Gemüthes, dem es zwischen den beiden Religionsheubündeln noch am zulänglichen Grunde, sich zu bestimmen und einzubeißen, fehlt. Allein auch dieser — ohne große Prophegengabe läßt sich das voraussehen — wird nicht lange fehlen; und es ist zu vermuthen, daß es der Bündel sein wird, der — die wenigsten Disteln enthält, der dem kläglichsten Juden am lieblichsten zulächeln dürfte. Wir aber sagen uns los von jeder Gemeinschaft mit dieser Kläglichkeit, und betheuern freierlich, daß unsern Freunden und uns selbst solche widerwärtige Empfindungen durchaus fremd sind und abgeschmackt erscheinen.“

— Wienbarg hat sich mit einem Dr. A. Knauth jun. auf 15 Schritt Distanz geschossen. Streitigkeiten wegen der Redaktion der Neuen Zeitung in Hamburg gaben die Veranlassung dazu. Das Duell lief glücklich ab.

Neumann's

Telegraph.

(Neuste Folge.)

N^o 44.

September.

1837.

Professor Steffens und die Revolution.

(Fortsetzung.)

Inzwischen mag der ästhetische Widerwille des Herrn Steffens auf sich beruhen! Ein Andres ist es mit dem Vorwurf der Demagogie, welchen er mir und meinen Freunden macht, mit dieser erbärmlichen Rolle, die er den „sich später zum jungen Deutschland wendenden“ Journalisten Wolf spielen und mit den unsinnigen Theorien, die er von diesem Narren in extenso vortragen läßt. Wußte Herr Steffens die schwierigen Verhältnisse, welche uns hindern, seine Anklagen aufzunehmen und sie ausführlich zu widerlegen, so würde er sie hoffentlich nicht gemacht haben. Oder vielleicht verächtlicht er nicht einmal die Personen, sondern nur die Dinge, die ihm so gefährlich erscheinen, die Theorien, zu deren Apostel er seinen Journalisten Wolf macht. Denn die demagogische Rolle, die dieser Narr spielt, wird ihm doch, da er sie erfunden hat, nicht so wichtig erscheinen, daß er darauf eine Anklage stützt? Daß wir Demagogen gewesen sein sollen, Mitglieder geheimer Gesellschaften, Verbundene der Flüchtlinge in der Schweiz, welche den Tyrannenmord an ihren eigenen unglücklichen Genossen einstudierten; dieser Verbrechen konnte Herr Steffens seiner Erfindung wegen nicht entzathen. Wär' ich ein freier Mann, so würd' ich über diese boshaften und dummen Verläumdungen lachen; da ich aber alle Ursache habe, mich von dem Verdacht der Mloyalität zu befreien, so nenn' ich Herrn Steffens Verfahren nicht nur einen schlechten Streich, sondern bezeichne es auch als einen nichtsnutzigen unwürdigen Mißbrauch der dichterischen Freiheit. Der Däne Hamlet mochte guten Grund haben, durch ein Schauspiel seinen Stiefvater zu entlarven. Der Däne Steffens jedoch spielt mit seinem Puppenspiel die umgekehrte Rolle. Er ist es, der dem Schlafe naht und ihm Gift in's Ohr träufelt.

Den politischen Ursprung der jungen Literatur läugn' ich nicht; aber, so wenig wir in Deutschland ein solches Treiben erlebt haben, als Herr Steffens es in seiner „Revolution“ schildert, so wenig hat sich auch jene Literatur faktische Excesse zu Schulden kommen lassen. Kein besonnener Staatsmann (und an Staatsmänner denk' ich hier stark, da die Schriften des Herrn Steffens in ihrer Sphäre verbreitet sind) kein Staatsmann, der sich erinnert, wie ihn die Periode von 1806 — 13 aufregte, wird sich darüber wundern, daß das Jahr 1830 die gleiche Wirkung auf die jungen Köpfe hatte. Die Zahl der politischen Verbrecher aus jener Periode ist so außerordentlich groß, daß man sie nur noch in Masse strafen kann, und (allerdings auf dem Gnadenwege) das Strafmaas für sie fast auf ein Viertel herabgesetzt hat. Denn es springt in die Augen, daß die Ereignisse des Jahres 1830 den courfirenden Ideen über Politik und Staatsverfassung einen neuen Impuls geben mußten, der so heftig war, daß man wohl sagen kann, er wirkte allgemein. Die Staatsweisheit sieht hier auch weit weniger eine Veranlassung, nur und immer nur zu strafen, als eine zu belehren, zu erziehen, auszugleichen. Aus jenem Tumulte der im Jahre 1830 aufgeregten Leidenschaften die Gemüther wieder zurückzuführen, sie zu besonnenen Ueberzeugungen zu bringen, und, wenn sie im Widerspruche verharren, ihnen mit Nachdruck die Aebdntung zu geben, daß die unlenkbaren, für Politik und Geschichte gewonnenen Resultate jenes Jahres sich nur in Uebereinstimmung mit den öffentlichen Thatfachen, für welche die Regierungen einzustehen haben, entwickeln dürfen: dies ist unter heutigen Verhältnissen Staatsweisheit. Und in Betreff der Literatur, wird die Nachsicht noch gerechter sein müssen. Wer könnte sie so wenig kennen, daß er nicht zugäbe, überall, auf allen ihren Wegen lagen Gruben, in welche man bei der Nacht stürzen mußte. Die Literatur war durch die ausgebreitete Wirkksamkeit des Volksgang Renzel von der Achtung vor der Vergangenheit entbunden; der junge Nachwuchs ging hier in die schlechteste Schule, indem er sich ein arrogantes Urtheil über die frühere Literaturperiode angewöhnte und dies durch Kategorien zu beweisen suchte, die alle einer versteckten, ehemals burschenschaftlichen Richtung entnommen waren. Zu dieser gefährlichen Unterweisung kam der Mangel an bedeutenden Vorbildern. Die Vergangenheit war theils zertrümmert, theils zu weit entrückt; die

Gegenwart bot keinen Ersatz. Herr Steffens war ein literarischer Dilettant, Lief hatte sich aller Anknüpfungen, die man an ihn machen konnte, ausgenommen in Shakespearesachen, entledigt. Die Verwirrung auf dem religiösen Gebiete war durch den theologischen Parteienkampf hoch genug gestiegen. Der Journalismus war einestheils durch Müllner zu einer Treueheit in Persönlichkeiten gelangt, die, da die Nachahmer nur überbieten konnten, gar keine Rücksicht mehr nahm und andertheils war er so heruntergekommen, daß er sich nur in den gewöhnlichsten Sphären umtrieb und, wenn junge Kräfte sich ihm anschlossen, Niemanden den Gedanken einflößte, daß diese Zeitschriften von oben her berücksichtigt würden. Aus allen diesen Elementen mischte sich ein Stoff zusammen, den die Ereignisse des Jahres 1830 entzünden mußten. Es gibt kein Publikum — von dieser Voraussetzung aus schrieben die jungen Dichter und Kritiker, ohne an ihre Leser zu denken. Das, was hieraus und aus dem Früheren folgte, ist bekannt genug. Herr Steffens hat den Erfolg gut schildern. Den Anfang, an dem er selbst nicht wenig Schuld trägt, hat er verschwiegen.

Es ist aber jedem Einsichtsvollen zunächst deutlich, daß „die junge Literatur“ das Gebiet der Politik verlassen wollte. Herr Steffens meint, sie hält es aus Besorgniß gethan, das Ding möchte gefährlich werden. Mag sie Gründe gehabt haben, welche sie will; sie ist einmal aus einem Gebiet heraus, in welchem sie sich niemals so genommen hat, wie es die entzündliche Phantasie des Herrn Steffens sich einredet. Herr Steffens sagt, sie hätte die Politik aufgegeben. Und was sollte sie auch ferner mit der Politik? Wer ein politisches Atlantis im Kopfe trägt, muß so vernünftig sein, einzusehen, daß es aus Nichts nicht geschaffen werden kann. Wer ein Freund constitutioneller Staatsformen ist und sie als Mittel zu andern Plänen benutzen will, sieht an Süddeutschland, wie wenig sie fruchten. Wer sie da einführen möchte, wo sie noch fehlen, sieht an Hannover, wie lang es währt, bis Formen Wurzeln schlagen, und muß sich daher überzeugen, daß dergleichen Einrichtungen nur die Folge eines wechselseitigen Verständnisses und eines sich in der Regierung selbst erzeugenden Entschlusses sein können. Frankreich faßt unter dem Namen Louis Philippe allmählig all die Ostentation zusammen, die ihm früher Napoleon repräsentiren mußte. Englands Parteienkampf ist so alt, wie das Haus

Hannover, das es beherrscht, und von Spanien's Kämpfen kann man wohl sagen: *peccatur intra et extra*. Also wie sollte die einzige deutsche Literatur, im Widerspruche mit der französischen und englischen Literatur, welcher nachzuahmen man sie ja grade beschuldigt, sich mit dem Brüten über politische Theorien die Lust des Daseins verkümmern und sich durch eine ganz unzweckmäßige Opposition gegen die öffentliche Ordnung um die Möglichkeit bringen wollen, im Tempel der Literatur ihr friedliches Freimaurerwerk zu treiben und sich durch poetische Erfindungen, mögen sie auch noch so schwankend und fehlerhaft sein, mögen sie selbst Gemüther, die nach Trost und Beruhigung ringen, und Unklarheit verrathen, in Verbindung mit dem Publikum zu erhalten! Was die jüngere Literatur in rein ästhetischer Hinsicht bezweckt hat, übersieht Herr Steffens; für ihre Verbindung mit Göthe und Hegel, wenigstens bei Einigen, hat er kein Auge. Genug, er hat dies zugegeben, daß die gefährliche Tendenz ihr Politisiren aufgegeben hat, und sagt dies mit so vielem Rechte, daß mir selbst das Beginnen eines jungen Schriftstellers, des Dr. J. Jacoby, der sich von dem Jacobinismus plötzlich auf die Theorien des Herrn von Haller geworfen hat, darum so mißlich erscheint, weil auch hier wieder die politische Ansicht nicht die Folge einer wissenschaftlichen Ueberzeugung, sondern einer Gemüthsstimmung ist. Hat man für die Politik nur Gefühle, so ist man weder vor Irrthümern noch vor den Extremen sicher. Man thut weit besser, diesem Gebiete zu entsagen und sich mit einer Unkenntniß, die auch Herr Jacoby im höchsten Grade besitzt, zu bescheiden. (Schluß folgt.)

Ein Ausflug in die Normandie.

(Fortsetzung.)

Ein tiefer Sumpf umgiebt das Ganze, indem man auf der hinteren Seite des Schlosses durch einen schön gewölbten Thorbogen in dasselbe gelangt. Obgleich die Verhältnisse des Gebäudes einen imposanten Eindruck machen, so bleibt doch die Lage jedenfalls ungünstig, da es an dem einen Ende des Dorfes La Maillerie einen Winkel einnimmt, statt daß es vortheilhafter an einer Stelle in dem großen und schönen Garten

Deurmann's

Telegraph.

(Neuste Folge.)

N^o 45.

September.

1837.

Professor Steffens und die Revolution.

(Schluß.)

Es wundert mich, daß Herr Steffens, der doch ein so frommer Lutheraner (kein Evangelischer) geworden ist, nicht das Christenthum erwähnt, um welches sich die bezeichnete Literatur bisher nur das Verdienst erworben haben soll, daß man es gegen sie vertheidigen mußte, ja bei einigen sogar offenbar mit Gewalt in Schutz nehmen. Warum denn bei Herrn Steffens der Jammer um Tied und die nicht anerkannten frühern Heroen; warum kein ernstes, heiliges Wort über das Christenthum! Herr Steffens hat überhaupt nicht gewußt, wie er das Christenthum mit der Revolution in Verbindung bringen sollte, was mich deshalb Wunder nimmt, da hier der Auflagen und Verfeinerungen doch genug erzielt werden konnten. Der Grund ist vielleicht dieser: Herr Steffens weiß vom Christenthum nichts andres zu schätzen, als daß es die Menschen zum Separatismus treibe. Wenn sich ihm die Gelegenheit darbietet, von den beseligenden Folgen des christlichen Glaubens zu sprechen, von der Heiligung und Versöhnung der Gemüther, von der trostreichen Hinweisung auf ein Jenseits, wo alle Widersprüche gelöst sein werden, so benutzt er diese niemals, sondern setzt sein ganzes Christenthum in die Formalität, in „die kleine stille Gemeinde,“ setzt es lediglich nur in die Absonderung, in jenen Protestantismus, der in der That nie zufrieden ist, sondern immer protestirt, immer etwas Apartes für sich sein will. Herr Steffens verräth damit einen seltsamen Zug seines literarischen Charakters. Er ist zum Stablen nicht geboren. Er erschrickt vor jeder Zumuthung, die man ihm macht. Er will immer den Rücken frei haben und etwas Andres sein, als wofür man das Recht hat, nach frühern Aeußerungen ihn zu halten. Sind solche Charaktere geeignet, so schwere und bedeutungsvolle Anschuldigungen auszusprechen, wie sie in dem Buche vorliegen?

Daß derjenige, welcher selbst auf keinen festen Füßen steht, keinen Beruf hat, Andern ihr Wanken vorzuwerfen, drückt er genugsam in seinem Stillschweigen über das Christenthum aus. Wahrlich, wenn man mir und den Andern vorwirft, wir tasteten das Allerheiligste an; dann mücht' ich doch fragen, worin nun wohl die Religiosität eines Steffens besteht? Er hat sich bekanntlich eine Theorie von der Persönlichkeit ausgebildet, auf die er die christlichen Dogmen, d. h. nicht alle, sondern die ihm grade gefallen, anzwingt. Er hat sich zum Partisanen der Schlesiſchen Sektirer gemacht, weil seiner Poetasterei dies Conventikelwesen, seiner angeborenen revolutionären Unstätigkeit diese oppositive Stellung, mit der zufällig diesmal keine Gefahr verbunden ist, zusagt. Da läßt sich durch Neußerliches, rein Formelles bald der Geruch der Heiligkeit ausdünken! Wer weiß, ob Herr Steffens über die Frage antworten kann, die wenigstens mich aus tiefstem Herzensbedürfniß beschäftigt: Wie ist es möglich, die Religion des Heilands mit seiner Geschichte, unsern Verstand, unsre Wissenschaft mit seinem eine Welt erlösenden Leiden und Sterben, mit dem dogmatischen Inhalt dieses Glaubens zu verbinden? Wie geben wir dem Christenthume noch jenen neuen Glanz, daß es sich auch auf dem Standpunkte unsrer heutigen Bildung und Bedürfnisse nicht nur immer noch als jene ewige Wahrheit, die allen Zweifeln Muth, allen Schmerzen Linderung bietet, sondern auch als Inhalt und lebendige Anregung aller spekulativen Forschung bewährt? Wie gleich' ich meine christliche Erziehung, meine rührende Empfindung, wenn ich in der Sonntagsfrühe eine Kirche innerlich durch Gesang lebendig werden sehe, mit den dem Christenthume so abgewandten Traditionen der Bücherwelt und der Geschichte des vorigen Jahrhunderts aus? Endlich mit einem Worte: Wie kommt es, daß ich den Ruf eines antichristlichen Autors habe, ihn auch in dem Sinne, daß ich gegen das theologische Parteienwesen mit naturalistischer Rücksichtslosigkeit schrieb, verdiene, und doch gegen Jedermann das Christenthum zu vertheidigen mich gedrungen fühle, wo ich den Beruf, über eine so tief sinnig ausgebildete Lehre abzuurtheilen, nicht voraussetzen kann? Ich kenne einen Juden, der den Muth hat, seinen bloß von Emanzipationsgedanken und heidnischen Abstraktionen befehlten Glaubensgenossen gegenüber Christus und sogar die Dreieinigkeit zu vertheidigen, ohne daß er wagt, sich taufen zu lassen.

Er ist durch Hegel zu dieser wunderlichen Stellung gekommen, und ich frage Herrn Steffens, ob er im Stande ist, diese interessante Erscheinung unsrer Zeit zu erklären? Nein, er ist es nicht. Denn wär' er es, so würd' er in seiner Revolution nicht das plumpest und schändlichste Demagogenthum geschildert haben, sondern diese tiefbegründeten Uebergänge aus der negativen Richtung des Zeitgeistes in die positiven, diesen geheimnißvollen Zusammenhang, den ich nur als merkwürdiges Symptom, nicht als ein dauerndes Resultat anführen will; denn Abgeschlossenes soll damit nicht bezeichnet sein, sondern nur ein Werkmal, ein Zeichen, das sich zum Guten nur und zum Preise aller der Entfindungen, welche durch heftiges Regieren früher verletzt sein konnten, erfüllen wird.

Herr Steffens erwähnt die Religion nicht, wohl aber die Sitte. Er stellt ein confuses System von St. Simonismus auf, um dem „jungen Deutschland“ einen fettigen Spiegel vorzuhalten. Das Unfinnigste, was über Emanzipation u. dgl. vom Water Infantin nur debüirt ist, wird den vermeintlichen Jüngern desselben zugerechnet. Ich will hier an Göthe erinnern. Faust erzählt von ihm, daß er einen Sack im Zimmer hatte, in welchen er alles hineinwarf, was ihm an satanischen Gedanken je zuweilen in die Quere kam. Diesen Sack wollte er nicht früher öffnen, bis er an den zweiten Theil des Faust ging. Die darin aufgehäuften Materialien sollten ihm zur Charakteristik des Mephistopheles dienen. Jeder geistig starke Denker hat einen solchen satanischen Sack, in welchen er tolle Ideen, die ihm wohl zuweilen aufstoßen, hineinwirft. Nun hab' ich bisher immer gefunden, daß alle die, welche gegen die sogenannte junge Literatur etwas Handgreifliches sagen wollten, nichts thaten, als ihren Satansbeutel umkehren und dessen Inhalt frischweg über uns ausschütteten. Dadurch mußte man selbst für jeden dummen Einfall der Herren verantwortlich werden; wir mußten das gedacht haben, was Jene zu denken sich schämten. So weiß auch Herr Steffens viel von der Emanzipation des Fleisches zu erzählen und kümmert sich wenig darum, daß die vermeintlichen Apostel derselben sich längst die schändlichen Ideen, die derselben zu Grunde liegen sollen, verboten haben. Ueber den Unsinn der Frauenemanzipation verweist ich

2. B. auf meinen Versuch Zur Philosophie der Geschichte S. 148.

Ich will nicht in Abrede stellen, daß Mundt, Laube und ich mehr, als sie, Schuld tragen, wenn man uns eine Zeitlang daran erinnerte, wir vergäßen die Schranken des Herkommens, die „ungeschmiedeten Fesseln“ der Sitte, wie Euripides sagt. Ich namentlich kann mich darüber am wenigsten beklagen, weil man mir meine Vorrede zu den Schleiermacher'schen Briefen und eine Romanenscene vorwerfen kann. Von der letzteren hab' ich längst gesagt, daß es mir nun schon gleichgültig geworden ist, ob man sie für poetisch oder für abgeschmackt hält; von der ersteren bedenke man, daß sie aus dem Uebermuthе gestoffen ist, ein Buch, welches der Vergangenheit entrissen werden sollte, wieder mitten in die ganz veränderte Debatte unsrer Tage zu werfen. Ich wollte gleichsam sagen: Was tobt ihr über die Haltlosigkeit, Unzuverlässigkeit und das unreelle Idealisiren unsrerer Tage? Hier blickt auf die Zeiten zurück, wo ein Beamter am Bundestage, Herr von Schlegel, die Lucinde und ein Mann wie Schleiermacher einen Commentar darüber schrieb! Meine übrigens rechtlich vermittelte Herausgabe des letzteren war Schadenfreude; ich gestehe es. Aus dieser Schadenfreude ist aber auch alles herzuleiten, was sonst an dem Buche ein Aergerniß war. Ich wollte ärgern, habe dafür genug gelitten, leide noch; aber durch nichts heftiger, als wenn nun den wilden Hypothesen jener Vorrede ein Glauben untergeschoben wird, den ich niemals daran gehabt habe, oder gar, wie bei Herrn Steffens, ein solches System, für das sich auch die übrigen Betheiligten ergebenst bedanken werden.

Um endlich zum Schluß und zu einem Resultate zu kommen, so mag es in Folgendem ausgesprochen sein:

Die Revolution des Herrn Steffens ist ein Zerrbild, das weder ästhetische noch historische Wahrheit hat. Die Revolution ist da, sie ist als ein Verbrechen da; aber sie konnte tiefer, erschöpfender und warnender entwickelt werden. Für diejenigen, welche nicht an der Revolution des Herrn Steffens theilhaftig sind, ist sie kein Trauerspiel, sondern eine belustigende Komödie, für die, welche sie angehen soll, ist sie eine Verläumdung und ein schlechter Streich. Ich will Herrn Steffens mein aufrichtiges Geständniß machen: Wir waren für politische Träume eingenommen; wir sahen aber ein, daß mit Schmetter-

lingsflügeln, ja selbst mit Adlerfittigen die Maschine des Bestehenden nicht fortzubringen ist. Wir gaben diese Grillen um so mehr auf, als der bloß rationelle Liberalismus weder unsrer Phantasie, noch unsrer spekulativen Bildung zusagt. Wir beschränken uns auf die ausschließlich literarischen Interessen. Wir opponiren gegen solche planlose und höchst wahrscheinlich interessirte Verfechter des Zeitgeistes, wie die H. Tied und Steffens sind. Wir sind aber über die Nichtigkeit dieser Präntensionen schon so im Reinen, daß wir überall der Kritik entsagen und nach Produktionen bei uns und Andern trachten. Wir erwarten sehnlichst von den Regierungen, daß sie unsre Bücher wieder nur einer Censur unterwerfen, die wie früher an allen Orten gehandhabt werde, wo der Verleger wohnt oder sie gedruckt werden. Wir wünschten, die Theater stünden den jungen Kräften frei, um sich auf ihnen in objektiven Gebilden zu üben. Wir wünschten, die Einigung zu Zeitschriften, die Herr Steffens, als Herausgeber eines zwanglosen Journals, ja auch für wichtig hält, würde eher befördert als gehindert. Ja, und wenn wir nichts weiter wollen, als Freiheit für uns, nicht einmal Gunst, nicht einmal Fürsten, die wie Karl August von Weimar denken; so bleibt nur noch Eines übrig, was allerdings noch hindern könnte, uns so für desinfigirt anzusehen, wie es Theodor Hell, Kriegsbrath Mächler, Hofrath Raupach sind. Dies ist allerdings eine gewisse doktrinaire Richtung, die aus der Poesie gern in die Geschichte, aus dieser in die Religion, aus der Religion in die Philosophie springt; aber dies ist gerade jenes Gebrechen, an welchem Herr Steffens einzig und allein die Schuld trägt. Ihm verdanken wir es, daß wir über Mineralogie sprechen und in die Mystik gerathen, daß wir die Flözgebirge ersteigen und auf jedem Ruhepunkt uns von Politik, von Nirenmärchen und Allem durcheinander unterhalten. Ihm verdanken wir die Unbehaglichkeit an dem Positiven, die Entfremdung gegen die Staatsräson, ihm diese Trennung unsrer Ideen von dem in der Wirklichkeit gegebenen Stoffe. Er bracht die Polemik gegen das Zeitalter als solches auf, er schrie, ich sage nicht, gegen die Censur; nein! gegen die stehenden Heere, gegen die administrative Verwaltungsform der Zeit, gegen die Grundlagen, auf welche der moderne Staat gebaut ist. Er hat uns gelehrt, über die Gegenwart zu grübeln, nicht mehr ideell in ihr zu leben und von dem Faktischen zu abstrahiren. Er hat

dies praktische Ungeschieh der neuern Literatur am meisten verschuldet. Er hat uns gelehrt, über die Religion zu sprechen, ohne Theolog zu sein, über das Recht, ohne Advokat, über die Politik, ohne Staatsmann, über den Krieg, ohne General, über die Medizin zu sprechen, ohne Arzt zu sein. Wenn es einen Encyclopädisten gibt, der sich für Alles vorgebildet genug hält, um in Allem mitzumachen; so gab Herr Steffens dafür den Ton an, und das Gewissen ist es, das ihn bestimmt, die zu verdammen, die, wenn sie verstorben sind, es durch ihn wurden. Wenn wir uns von etwas zu befreien haben, so ist es von ihm. Wenn wir etwas auf die Haut werfen müssen, so ist es seine Ansteckung.

Ich schrieb diesen Artikel zur Aufklärung und zur Selbstvertheidigung. Ich wünsche, daß ihn die namentlich prüfen mögen, welche die Macht haben, einem Verdachte, den sie aus den Insinuationen des Herrn Steffens schöpfen, auch weitere Gemüthung zu geben. Möchte, wenn ich auch Vorurtheile nicht gänzlich sollte verjöhnt haben, doch mein heiliger Ernst nicht verkannt werden, *und ganz richtig, und nicht R. G.*

Ein Ausflug in die Normandie.

(Fortsetzung.)

Da ich fest entschlossen war, den folgenden Tag meine Reise wenigstens bis Tancarville fortzusetzen, machte ich in möglichster Geschwindigkeit meine Toilette und eilte in den Garten, als mir auf den Stufen, welche hinabführten, mein Wirth begegnete, der schon mit der Morgenfrühe aufgestanden. Nachdem er mit der ihm eigenen Herzlichkeit und Artigkeit gegrüßt, lud er mich ein, sein Quartier zu besuchen, wie er sein Lieblingszimmer zu nennen beliebte. Wir traten nun in ein kleines Zimmer, dessen Einrichtung und Ausschmückung mich auf den ersten Blick von der Richtigkeit meiner früheren Vermuthung über den Beruf des Bewohners überzeugten. An der einen Wand des Zimmers erblickte man nichts als geräumige und reich mit Büchern besetzte Fächer; ich begegnete darunter manchen Werken militärischer Natur, nebst vielen andern so wohl in englischer, als in fremden Sprachen, deren Gegenstand interessante, wissenschaftliche Gegenstände bildeten. Beträchtlich waren die Militärlisten mancher früheren Jahre; auf dem Tische mehrere neuere Zahlenverzeichnisse aus dem: „United Service Journal.“ Ueber

127. Nun wir fragen was ist die Zinsfunktion für einen Zeit von der Größe der Währungsgröße her, so ist die Antwort: In Naturwissenschaft, ein Unterschied zwischen der alten und neuen Zeit und unsere ist so groß als die in einer Zinsfunktion. Was wir Naturwissenschaftler nennen, das ist die alte Zeit, so ist unsere neue.

Man kann aber sehen, wie nicht zu läugnen, daß jeder einzelnen Stufe
auch durch das Mannigfaltige der Aufeinanderfolge nicht das Andere in
allen seinen Richtungen influirt; daß jeder Stufe, auch da wo die Er-
scheinungen der Natur, nur noch als kalte bloße Erscheinung, und allen
Angelegenheiten, wie Naturgesetzen, wie religiösen sogar; da aufeinanderstrebend
ausbreiten, wie überhaupt bei jeder Ausbildung ein so freies Verlaufs hat. Was
man aber, wie man! auf immer von der Erscheinung der unvollkommenen Wesen
abstrahirt, wie sehr auf demselben unbekannt, unbekannt, sogar bis in das Innere
des menschlichen Geistes hinein haben davon influirt.

Wie ist notwendig der Fall sein muß, regiert sich am deutlichsten
 wenn wir uns fragen was ist die Natur? wie, Inwiefern wir zu ist? was
 sind wir ist gegenwärtig? was nicht ist? was oben ist?

[illegible]

Dieser Kampf gegen die Natur, den wir hier ausgemacht, mag natürlich im
unser müßiger, unserer Kraft, doch nicht immer in übermüthiger
mit der Gewalt der Natur. Was wir auszubilden Naturwissenschaft
unbegreiflich, ja nicht das, was früher nicht nur als Natur
gründe der Wissenschaften, die sich natürlich in der Natur und
der Natur der Wissenschaften, um die Natur zu entdecken zu ver-
suchen gegeben wird. Der Materialismus, der Dualismus, der
unigen Aufstehen der Naturwissenschaften; der unbegreiflichen Natur
Naturwissenschaften. Wie groß die Gefahr also der menschlichen
Vernunft ist. Wissen in dieser Beziehung dieser Natur, un-
genügend Einwirkung, doch. Ich bin mir nicht und lange und
meiner Lebensweise. Ich weiß nicht die menschlichen Lebensweisen der
unigen Naturwissenschaften ausgemacht, und nicht Wissenschaft der
nicht durch die Vernunft, nicht gefallt, welches Haupt, in der
Natur, die Wissenschaft, und also nicht mit allen ^{geht}.

Ich bin mir nicht und gefallt nicht, und gefallt nicht, da, wenn
ni mit der Natur einen. Stellung gibt; gegen sie, in der Natur
jenseits der Natur. Ich bin mir nicht und gefallt nicht, da, wenn
Stellung nicht zu verstehen, die Natur zu zeigen nicht ist, zu
die Lösung nicht zu finden nicht ist, das ist die Aufgabe der Natur-
wissenschaften, nicht nur, in der Natur gefallt, nicht nur, in der Natur
nicht nur, nicht nur, nicht nur. Weil sie die Natur nicht gibt, und
nicht nur, nicht nur, nicht nur, nicht nur, nicht nur, nicht nur, nicht nur.
Ich bin mir nicht und gefallt nicht, und gefallt nicht, da, wenn

Ist es nicht nicht über nötig mit der Natur
Wissen

[illegible]

1800

und nicht auf größern Raum - in so kleinem Raume nun oben
so große Welt, und nun mit Kindern; man sieht wohl früher die-
nen zum Bewußtsein kommen, auf der ersten günstigen Einwir-
kung; auf die im Bewußtsein zu setzen, das Bewußtsein nach
Forderungen kaum fähig zu setzen - das Kind lernt als Kind, auf die
ersten Entdeckung; und, so oft man es selbst zum Gegenstande
der Entdeckung machen will, es fähig zu machen um einen Beweis
Kindes zu setzen, und, um es nur mehr den Grund der Entdeck-
ung zu bilden.

Hier nun, so mühen wir uns, die Macht gegenwärtig, in der
 im Gegenwärtigen unser gemeinsames zu verstehen, nicht zu lassen, daß wir
 in in unserm Tugend auszusprechen können, und die Ausdrucksformen
 nicht, die größer sind als die Ausdrucksformen, ja wir werden
 bald bemerken, daß die Macht nicht nur aus sich selbst, nicht
 nur die Kraft ist, die, in sich selbst, diesen Maß und Maßstab ist, ganz
 das Denken kein anderes ist als das, das für sich selbst, in sich selbst
 in unserem Leben, für die Befreiung, diesen Geist zu bilden und
 zu verstehen; in den Abgrenzen des unendlichen Geistes ist ein neues
 Leben zu verstehen, nicht zu verstehen, nicht zu verstehen, nicht zu
 verstehen.

nehmen. Liest in meinem Briefchen Lesern, merkt es sich, für's nächste
mal ein Weilchen in der ich welche fünfzehn Bögen zu einem Buche
in lag. Du betrachtest es ein Paar, und so wie ich in der Unent-
lastheit!

liefert ihr Können, ihr Wissen nur davon aus das Tiefste ergriffen.
Es lautet auf ihr Bild glöcklich sanfter, es ist in der Welt mit ihm
dunkeln zu unheimlich tiefen, in der Welt, in einem Lichte, ein ein-
sam, stiller Licht. Es regt sich so tief im Inneren, ein Licht, das
auf dem tiefen unheimlich klaren Punkt in stiller Vorborgenheit
tiefen unheimlichen Gemüths unserer Bewegung — das in einem Lichte
allen, einem und allen einem dieser Welt, küßt und trägt, es ist
auf notwendig ein so ist allen Tieren der ganzen Gegenwart von
der ganzen Vergangenheit abzuhängen, das für allen Zukünftigen
notwendigen Bewegung ist ein geistigen Empfinden ist — in welchem
das Alles ein unheimliches zum Empfinden kommt. Es ist
ist, was Empfinden so das Bild der in der Unendlichkeit Lichte auf, um
in Unendlichkeit zu fließen, für in diesem unheimlich klaren Punkt
da liegt ein, da liegt die Gesetze ein in Natur zusammengebrängt auf
einen Punkt. Von diesem Punkt aus, aus diesem geistigen Mittelpunkt
alles Empfinden, das allen seinen Tieren in, ist unheimlich, auf dem allen
Lichte — von so allen verfallt und gedreht wird, von da aus, ein
Alles klar werden. In der Tiefe des unheimlichen Gemüths da liegt das
unheimlichen Licht mit seiner Bewegung — ein Geist ist der Geist
der Bewegung — ein Licht ist Licht — ein Licht von der Bewegung ist
unheimlichen Gemüths das die ganze Gesetze was unheimlich muß
unheimlichen, ein Licht, so, in Natur — No Alles Lichte von da aus
auf

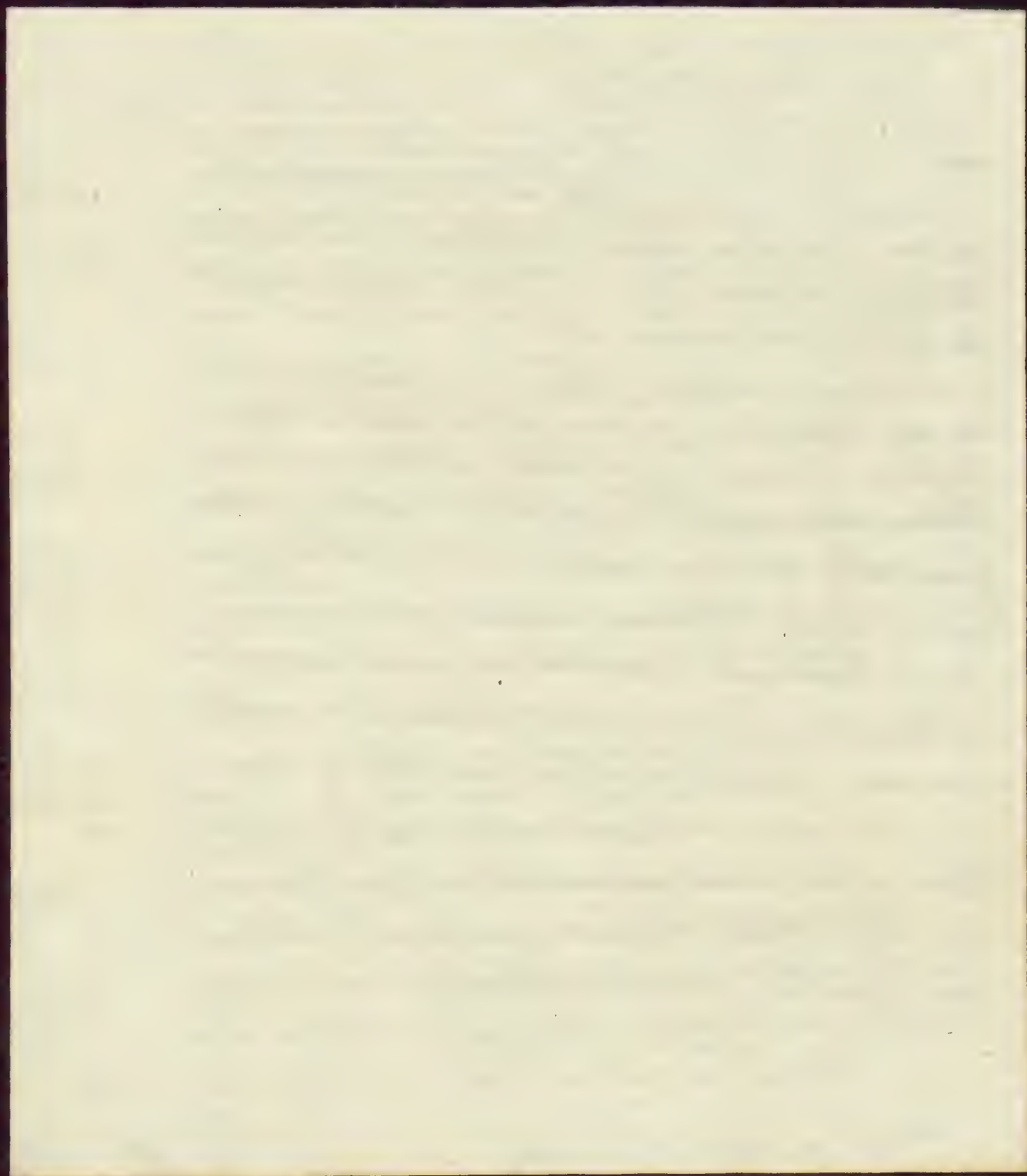


Erweit. Vermessung d. 8^{ten} Februar 95.

STAN
BRI
MAY

[illegible]

[illegible]



Donnerstag, d. 10. Febr. 25. Stockholm 3^{te} Vorlesung.

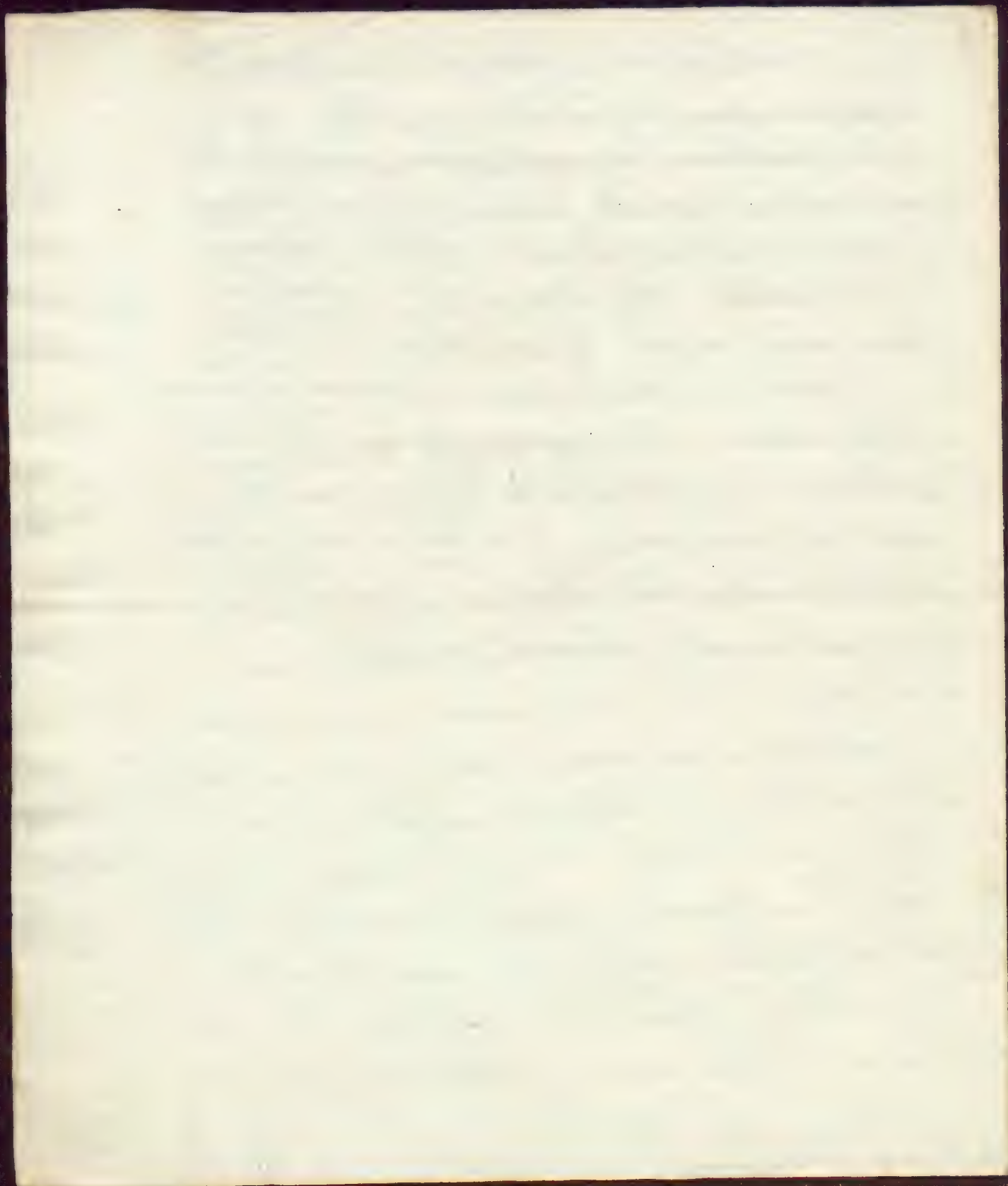
Inhalt:


Aus dem System folg! in allmähligem Übergange Angeln,
(aus Kosten abgeleitet) sind bedingt alles aus dem Lebenswage;
dieser: Ergebnisse ergiebt sich im gemeinen Umsatzverhältnisse.

Im Markt näher zu entwerfen einen Plan in dem
System! In ihm sind alle unvermeidlich und zweckmäßig, allein ni-
et hindert sich im ihm Abwischen gleichwohl nicht etwa, im aus Angeln
finden ist. Ein Angeln gibt vor allen Waren. Ein System
unvergleichlicher Lebens) Aus dem in Umsatzverhältnisse dieser Angeln
von Waren so aus dem Ergebnisse folgt von allen
im jüngsten Anteil einig aus dem Ergebnisse mit
den von ihm und dem gemeinen ist er erhalten sein ist
der Ergebnisse. Nun beschreibt er den. Er hat 3 erhalten sein,
1 Quarz, 2 Salzsäure, 3 Glimmer. Der Quarz entfällt in-
dem System. Salzsäure ist der Kosten unvermeidlich; wo Salz-
zu unvergleichlicher unvermeidlich, beschreibt in Salz; Salz bleibt ü-
brig ein Verhältnis von Ergebnisse. Das Ergebnisse zeigt
sich im Glimmer; er hat nicht Angeln, ist in Plättchen zu
finden, aus ihm findet sich das Anteil zuerst sein in
Ergebnisse, den ersten Anteil der Kosten, dann der Ergebnisse
ist.

Hochstamm (im Innern schwarze, gelbbraunlichgelbe Rinde ist), wach-
st im Hochgebirge kräftig im Stängelholz hervor, in welcher ni-
ch in untergeordneten Vegetation ist (Farnkrautwälder, Holm-
wälder), wächst im Brunnholz, schon ungelöst, zuweilen ein-
leiten das Holz stamm, zuweilen im Holz, völlig ungelöst (im
Innere stamm nachstehend nach jährl. wachen Holzstücken); im
Holz aber ist in der Vegetation das Holzstamm, wo wir also Holz
gucken, können wir sehen einen Hindernis aus Vegetation.
Nun ist man in Vegetation wächst, Insekten zuweilen das
Ganz das Holzstamm, ein lebendiger Holz stützt sich die ganze
Anschleichen; das Holz ist zuweilen, aber nicht stamm, son-
dern man zu einem erfüllung des Lebens. So kommt dann
in ganze Vegetation aus dem inneren Holzstamm hervor,
man aus einem stamm, das Innere stamm in jährige Pflanzen-
welt ist, welche auf wachsen werden kann man ein Länglicher
stamm, das Innere Wurzeln an dem Holz stamm (Moos und stamm),
das Innere stamm in der Innere stamm wächst stamm Vegetation,
das Innere stamm in der Vegetation wächst stamm, das Innere stamm
wächst in der Vegetation (Jahres, stamm, Holz). Die Vegeta-
tion ist im stamm gegeben alles Leben zu ordnen. So bil-
det sich in der Vegetation das warme Holz das stamm der
stamm,

Körn, der Muskeln. Diese selbst sind von der Regierheit der
Regulation abhängig. Da wo Blätter und Blüthen hängen,
sind die Muskeln in verschiedenen Formen gewinkelt, um eben
den Normirung zu unterwerfen. In einigen Theilen der Muskeln
die Regulation bildet, ist aber auch die Stelle der Anheftung, der
Anheftung des Muskels; durch diese im inneren muskulösen
Lücken, wo der Muskeln sich der muskulösen Anheftung
macht, wo die Muskeln sich glücken, im muskulösen (auch immer
angefüllten Boden) jedoch gegenwärtig. In Europa ab-
hin ist ab, wo die Muskeln, die Bildung der muskulösen
gegen Normirung, nur die Bildung, die nicht nur links
in glücken Carven alle die Lücken, die gegenwärtig (Nor-
mann sein gegenwärtig Normirung, nicht links).





mmmmz

inman nur im nun mit allen Substanzen, nur in den jüngsten Jah-
rigen allein vorfinden; in was gewiß). In dem holländischen
Gebirge, eben so als das Hirschenau; nur in ist schon auf die
einmaligen der nimmermehr, wie in glanzvoller Liederungen,
nur in der ungelassenen Gebirgsform. Vergleichung bündel; das kann
Darstellung der Altersfolgen, für gleichsam in das Innere der
Zirkulation; nur in fühlbaren Formen des Kalkgebirges in der von-
gelassenen Rasse geben vornehmlich immer eine ein Myz, für
Ueberbleiben in jener. In dem einen was älteren Kalkgebir-
gen finden sich nur allein die untersten Gesteine, um gesammelt aus
den untersten Stufen, Korallen, Schichten; was keine eisen.
Nur alle Jahre werden voran, als die untere jährige Welt;
bei allem zeigt, daß nicht unwürdigen Abweisung der Bildung
zugleich mit neuen Erscheinungen empfinden, daher durchgängig
Menschheit der Geschichte. In der heutigen Welt nachweis, ja-
um gellendertigten menschlichen Tieren und reinste der Ein-
faches, man hält sie in Entwicklung von eisernen Eisen, ein
fachestens Gewissens von Eigenschaften. In dem Kalkgebirgen der-
halb erscheinen in verschiedenen Stufen von Eisen, aber
aus von Eisen auch Aussehen aber ebenfalls Mensch.
Gefühls in den jüngsten Jahren, in der ersten Folge, allen
Bewegungen

20
in der Natur der vorigen Götter und Göttergötter, wo-
gel mir ist; aber wieder alle von menschlicher Art, aber
schon von der irdigen; so bildet sich das Göttergötter in der jüng-
sten Zeit der vorangegangenen Götterwelt. Götter in der Götterwelt;
Kalligastros in der Götterwelt, Götter in der Götterwelt, Warm-
muth; Kalligastros, Götter in der Götterwelt, Götter in der Götterwelt;
Lugis in der Götterwelt. Kalligastros, Götter in der Götterwelt, ein
Götter und Götter in der Götterwelt, ein Götter in der Götterwelt
Götterwelt, von wo sich das Vorkommen dieser Göttergötter
innerhalb einer bestimmten Zeit nur nur in der Götterwelt
Götterwelt über die Erde Götterwelt, besonders gegen Norden
sich Götterwelt Götterwelt, gegen Süden weniger.

Die Göttergötter der Götterwelt sind ab, in der Götterwelt
sich die Götterwelt nur Götterwelt. Götterwelt Götterwelt der Götterwelt
als die Götterwelt Maß all dieser Götterwelt. Es sind sich selbst
Götterwelt, er ist jünger und, Götterwelt als alle in der Götterwelt.

Die Götterwelt ist eine große Götterwelt. Nicht bloß
nur die Götterwelt, nicht bloß Götterwelt Götterwelt, son-
dern wirklich Götterwelt, gibt uns einen Götterwelt in einer
Zeit, die nur vor der Götterwelt, als vor allem menschlichen Maß
in der Zeit, Götterwelt, in der uns nicht mehr ist, Götterwelt.
Ein Götterwelt von Zeit vor der Götterwelt menschlichen Maß ist Götterwelt

in unserer anhängigen Vertheilung, in allem unter allem Recht
in Hinsicht der Summe nach dem 4ten Tag der Vertheilung nachsehen
zu lassen und weist damit klar aus, daß 3 nicht der Summe
auf die ersten 3 der Vertheilung der 4ten, sein kann.

vierten Vorlesung. am 17^{ten} Octbr.

Die in mancherlei Formationen der Natur so weit auf den
Hintergrund bis in unsern Tag fortgesetzt, durch die Verallgemeinerung
in zu gewissem Grade fortwährend zuverfügen. Hierfür
Entwicklung der Metalle; in den nördlichen Gegenden finden
sich auch Metalle, in den Metallen, aber nicht in den
nicht letzten Perioden; in unsern Zeit weißt ihr, daß, zuverfü-
gen in der Natur, aus dem Boden des Meeres hervor.

Alle abweichenden Bildungen immer Zeit, da die Natur von
Nunmehr noch nicht hervorbringen konnte, so auch gewissem Grade un-
zweifelhaft ist. Und wenn die die Erden sammelten sich die
gewissen, in ihr stand die Bildung der einen Natur, nicht als in der
ersten Darstellung, und der Natur in die Mitte der Schöpfung.
Die Natur zu sein war in der ganzen Schöpfung immer
in, die Natur ging von der untersten Stufe der Erde
aufwärts, und aufwärts, und so fort, und die Natur
die Entwicklung der Natur. Als ordnendes Prinzip aller dieser
Vorstellungen erkennen wir den Natur, als die, die
Nur ein Natur, die Natur, in der die Natur der Natur,
die gewissem Grade Maß der Natur, und der Natur. In
ist die Natur der Natur, und der Natur, und der Natur.
allein

[illegible]

22222

mit mirsforlief brist. m. m. m.

Hier, jeztling! ist die Entzweiung der ersten Aisch von Götter-
gott an, der gegenwärtigen zu erkennen. Es giebt nämlich ein Es-
sigsalt, Salzsteine genannt, welche in der kristallinischen Form
mit jeztling! in der jeztling! in der jeztling! in der jeztling!
genommen und abgeseigt, dann vorzüglich zu einer übrigen Es-
sigsalt. Eine Esst, zu ganzem Mehl gemacht, in der Verbindung
mit dem jeztling! jeztling!. Alle vollen Esst, das
von der Esst verfertigt jeztling!, ist, in der Verbindung von
jeztling! an; jeztling! aber warum! ist jeztling!. Alles
leben will von dem jeztling! zu jeztling! vor dem jeztling!, einen
zu jeztling! zu jeztling! zu jeztling!, das ist ein jeztling! zu jeztling!
jeztling! über den andern jeztling! jeztling!. Jeztling! jeztling!
arbeiten in der jeztling! des jeztling!.

In unsern Tagen giebt es auf von jeder dritten Erbsitz-
domation, der zehntertheil, eine Erbsitzung, in dem Mutter-
thum. Ein, ein zehntertheil, mit dem, Nicht nur der
auch unmannt mit dem Erbsitz. Ein Mutter, ein Erbsitz
nicht Erbsitz, obgleich die Mutter Erbsitz nicht Erbsitz
ist, ein Mutter von 20. 20. Mutter in Erbsitz x. Auf
ein Erbsitz genug, ja nicht Erbsitz Mutter, ein
nicht Erbsitz, wenn man, in in Erbsitz Mutter, ein Erbsitz

[illegible]

(Klamm

7

m

L

if

"

"

"

"

3-



Einzelnen eckförmig, auch in der That, in dem älteren Alter
eiförmig von der mit unregelmäßigen Massen der unvollkommenen
den Harn der Molücken u. s. w. (aber alle abweichend
von dem jetzt aus der Erde lebenden Leben) Ein jüngeres In-
dizium mündlich in der That auch Massen von vollkommenen
Horn bis zu den eiförmigen hinaus (aber immer abweichend)

Häufig monstrosen Bildung der vorstehenden Hirschen
in England und Mannabach in Sibirien, in wilden
Europa ein Hirsch der Hirsche in der trostlosen Län-
den eiförmig — Mitten im letzten Jahre ein Mass der
mündlich. Mordus von Sibirien Hirsch aus dem Hirsch
und die beständig.

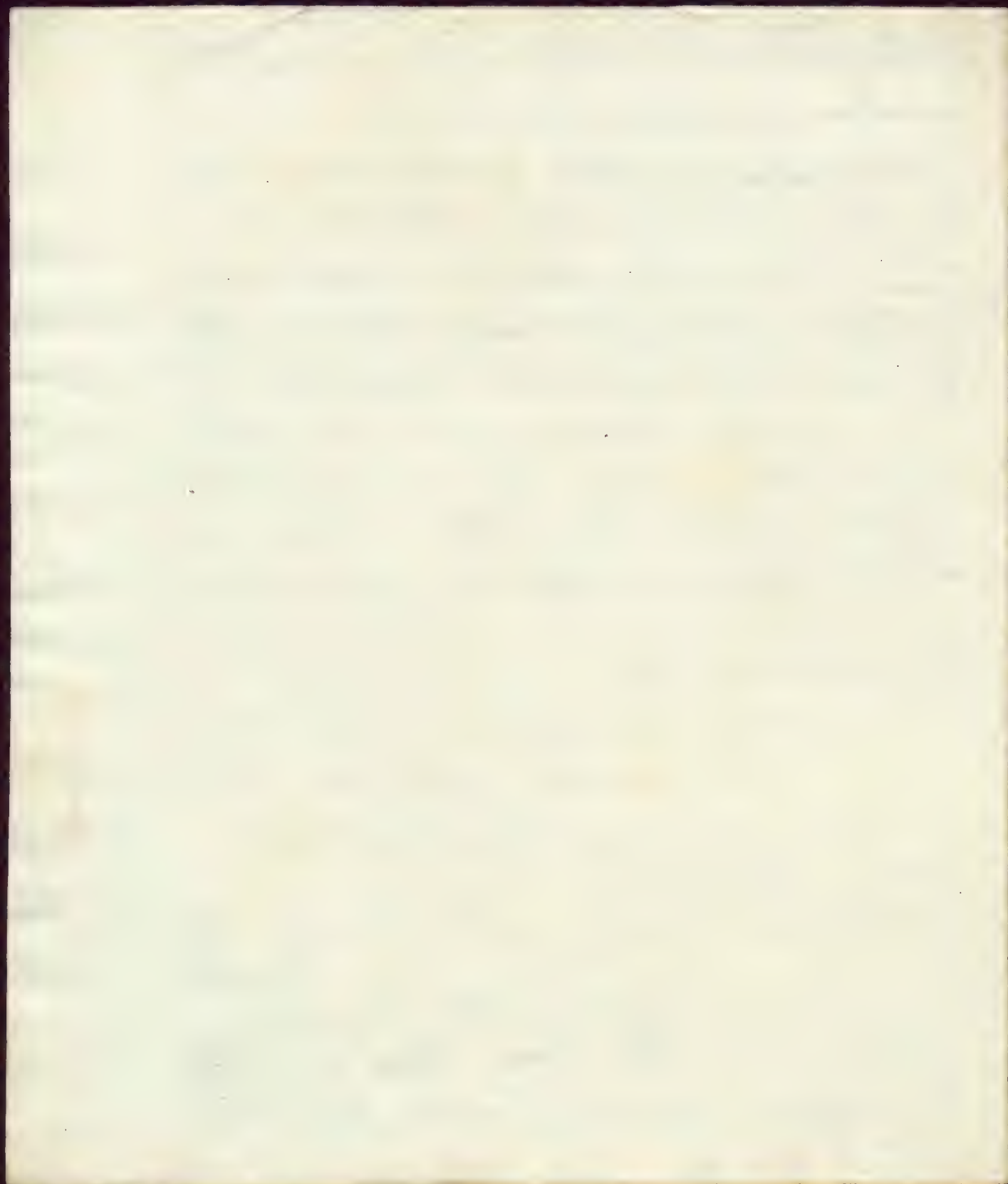
Merkwürdige Zoon vom nördlichen Sibirien über Kup-
lan, Sibirien, Sibirien aus dem Hirsch.
Nur in einer Zoon ein Hirschmündlich.

Erstbildung der gallertartigen Hirschen, Ammoniten,
Der Hirschmündlich, monstrosen
Hirsch, als kommt nur mit einem Ammoniten von Größe nicht
Mammuth.

Ein monstrosen Bildung, im vorstehenden, Bildung und
Hirsch ist in der Natur unregelmäßig, in Hirschmündlich. Hirsch geht und
zu dem jetzigen Hirsch mit der Hirschmündlich in Mammuth. Al-

Im Anfang ^{immer} der Betrachtung auf einen Ort, in welchen die Hand-
lung. Dessen die Natur noch immer Mangel hat,

Verweisung von allem Mythologien führt uns in christliche
Abstraktion, die nur aus 4ten Tagen soll die conum aus
vermehren! Ich bin nicht die Zeit, die der Mensch gab - ich
sollte soll schon vorher angesetzt sein und nicht Lust, es muß also
einstweilen ein wenig Lust in der Gegenwart sein als das ewigste.



5te Vorlesung.

Allen die ungenügende Gebirgslandschaft bis in unsern Tag verdankt
wird, so muß die unvollständige Kunst durch die Fortschreibung der zu
ganzen Ländern fortwährend hinzuzufügen. In der nördlichen Gegend
der Hallenbürgen die aus der alten Bergbau aber aus neuen altem
Friede; in unsern Zeit wüßte ich den Fortschritt in der neuen
aus dem Glauben des Mannes zu sehen.

Allen aberwünschten Bedingungen meine Zeit da die Natur der Menschen
nach uns fortzubringen kann. In jedem gleichwohl einen Beginnung aus
sich. Und zwar der drei Gegebenheiten, die die Natur, in der
Natur die Bildung der einen Natur, mehr als die Natur selbst und die
Natur der Natur in der Natur der Natur.

Die Natur zu sich nur in der ganzen Natur der Natur
der, die Natur ging, die die Natur und die Natur.

Und die Natur eine Natur und die Natur so sehr, die Natur
eine Natur.

Die Natur ordnet, die Natur der Natur. Die Natur der Natur
die? Es ist die Natur. Die Natur ist die vollkommenste Natur
Natur, die vollkommenste Natur der Natur der Natur. Die
Natur der Natur Natur der Natur, die Natur der Natur, die Natur
die, die Natur der Natur. Die Natur der Natur der Natur der Natur
die, die Natur der Natur der Natur der Natur der Natur

Nine

Nicht mit Robert H.

für Melanophthalma von 20,000 Eukaryoten in Arkanika!!

Ein chrysanthemum, ein auriculatus mein dortwärtigen pro-
duktion der Malvenstein, ein aber an ihrer völligen feldwirthschaft an-
genauert werden durch die Macht der Organisation die ihnen mitgetheilt
wird und die möglichst. — Aber noch immer schweben die dichten
Kräfte über unsern Gärten.

Entscheidung. Sind, ob wir persönlich oder nicht? Sind wir
Angelegenheit persönlich genug das persönliche minister vor-
zubehalten, oder ist es von unverschiedener Rücksicht und Regel
zu unterscheiden? Antwortung. Die Antwortung ist zu groß, das
es schwer zu wissen den Experten zu sein. Die letzten Überweisungen
und wir in der ganzen Theorie auszuführen ist nicht in den Men-
schen. Entwerfen wir das sogenannte Glück, einverleibt, das Glück
n. s. w. ist nicht der Mensch am glücklichsten wenn allen convenienz
sind, wenn sie den allen Glück den Experten ganz ungeschickten war;
ungeschicklich? Sagen nicht ein Regel aus den Experten, mit den Experten?
n. s. w. Antwortung. Die Antwortung ist zu groß, das
es schwer zu wissen den Experten zu sein. Die letzten Überweisungen
und wir in der ganzen Theorie auszuführen ist nicht in den Men-
schen. Entwerfen wir das sogenannte Glück, einverleibt, das Glück
n. s. w. ist nicht der Mensch am glücklichsten wenn allen convenienz
sind, wenn sie den allen Glück den Experten ganz ungeschickten war;
ungeschicklich? Sagen nicht ein Regel aus den Experten, mit den Experten?
n. s. w.

Erniedrigung und Abwertung ist hiesig!

Und wir wissen alle, daß wir auf unsern Erden von der Zerstörung ergriffen, zerstört werden als nur unser Erden nur ein wenig. Dumm? Und wir wissen die Wesen, die uns die Zerstörung dieser Zerstörung von ihr selbst, wir die wir zerstören, können wir sie zerstören. Dumm werden wir? —



3te Stunde.

In mir sind auch das Feuer der flammenden Masse niederkommen,
 wollen wir das aus ihr hervorgehenden Gesteine. Wir sehen
 all älteste Urogenen an. Im Granit, (Gneiss, Schiefer, Quarz,
 Feldspat, Glimmer). Von diesem an sind in einer gewissen Li-
 nie auch die Gesteine bis zur Entstehung der Urogen-
 eiten. Der Quarz zeigt schon da wo er als Körner im Granit
~~vorhanden~~ ^{vorhanden} in der Umarmung zum Krystall der Quarze. Der
 Glimmer zeigt die Umarmung zusammen zu fassen, für
 die bildet er sich, festsitzend, und festsitzend, bis überwie-
 gend, bis er in den Urogenen als Glimmer er-
 scheint, in ungenügenden Massen und im Urogenen ist,
 knistert an der äußeren Formation erkennbar werden. In
 den Urogenen bilden sich die Gesteine der Evolution
 und Zerstörung der, die Kraft, ist in, ist, selbst zu zerstören
 und zu zerstören. In den Urogenen müssen und lassen
 Kosten den Übergang zur Urogenen, das Öl der Kosten
 flammenden Kosten, Kalkstein in Kalkstein in den Urogen-
 Kosten liegen. — Vorwiegend ist das Kalkstein mit der
 Kalkstein. Hervorgehenden aus der flammenden Kraft der

Gymnasium

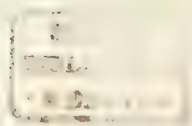
[illegible]

Küß dich wohl dem Morgenstau. (Was mir vielas Dunkel)
Ist er nicht der Gewalt der Natur, daß, unerschrocken, ist
er mit seiner mir im Traum, so gesalben mir Dämmers nur
so fin mir in dem von der Natur nicht ganz gesalben Dämmern,
in welchem ist er zur Anbahnung des Tages, oft das allern-
nächstes, so gesalben. Der Vorzug, der Lenz, der ist.

Auf den Linn, vom 1. Januar. Verzeihen. Der Brief ist schon
 längst brüht. Er ist in unsern unregelmäßigen Lächeln, wo der
 jugendliche Geist der unregelmäßigen Unzufriedenheit weilt, wo die
 Gedanken, die glühenden die (nicht mehr ganz fasslichen Worte)
 Schrift

gestraft gegen einander, leben. (Geben ist nicht empfangen)
Die Natur fordert die Erlösung durch den Menschen zu und
umt ihn erlöset, wo der vernünftige Mensch eintritt und
in der That dem Leben Platz machen. Einmal in der Natur,
wo nicht nur links in gleicher Höhe vordrängender Sonnen
Lichtstrahl ununterbrochen ruft. Der Mensch in einem
Ningstromen ein Leben führt das kann ein Leben
ist, hat sich doch in Frieden geloben: =





Wenn wir uns der Natur betrautend gegen über stellen so
kriegt uns am stärksten das Ungeschehen der Mayen, in der unendlichen
Erregung und ungeschehen Mayen die den Fortschritt bildet. Ein Lär
und in zersetzenden Wesen ungeschehen zu Nichts. — Wenden
wir uns wieder zu dem Innern des Gemüths, so finden wir eine
einzelne unbegriffene, dem Bewusstsein unterworfen Tinge, nicht vorber-
gen Mayen in der ungeschehen sein in der geschehen Welt. Überhaupt
finden wir die ganze Natur in ihrer Unvollständigkeit, in ihrem Un-
heimlich, in ihrer aus Lust hervorgehende Tätigkeit im Zingel der
Gemüths, wir finden das ganze Gemüth in allem seinen Erscheinun-
gen im Zingel der Natur. Ein Geschehen des Menschlichen ist zu-
gleich ein Geschehen der Natur, sein Dasein hängt zusammen — Es
müssen es zeigen.

In ähnlicher ein Entwicklung, liegt das Einzelne, in uns
ist es nur mit der Mayen ungeschehen — Der Fortschritt im Mensch-
lichen entspricht in seiner Entwicklung und nimmt seine Form
an als allgemeines Bild, die Norm aller Entwicklung, in der
geschehen sein in der geistigen Welt — Alles Lebendige, so wie
es sich von der Mayen los löst, seine Tätigkeit wird in unheim-
lichen

Salten. Ergunnen, ist immer unser Streben nach und verbunden zu
nigunne Gestalt, so geht es uns allmählig über zum Kunst mit
der ungenannten Welt und ringt uns immer strenger nach
höherer Bildung. So das Talent, es muß unläugbar gegen alle
Unkennlichkeit u. s. w.

Es sei mir die Geschichte der Kunst. In der Angewandten
ist Anlehen an die Natur, das Formlose, Unvollene. In der rein-
gelehrten zwar schon Zielvorgabe aber nicht. Die Kunst beginnt
mit dem kalten Gemüthslosigkeits Spiel. Mit der Kunst so die Natur-
verwirklichung der Gesetze. Vollendung der Form als ein Ganzes
entstand, aber die schon sein Unvollendung des Einzelnen ist.
Alles gehört dem Ganzen und ruft in dem Ganzen. Unvoll-
kommenheit ist es unvollkommenheit die schon blüht der Fortentwicklung
in der Begrenzung der persönlichkeit darzustellen. — All Kunst
ist nur unsern Tugenden zugehörig die der persönlichen Tugenden.

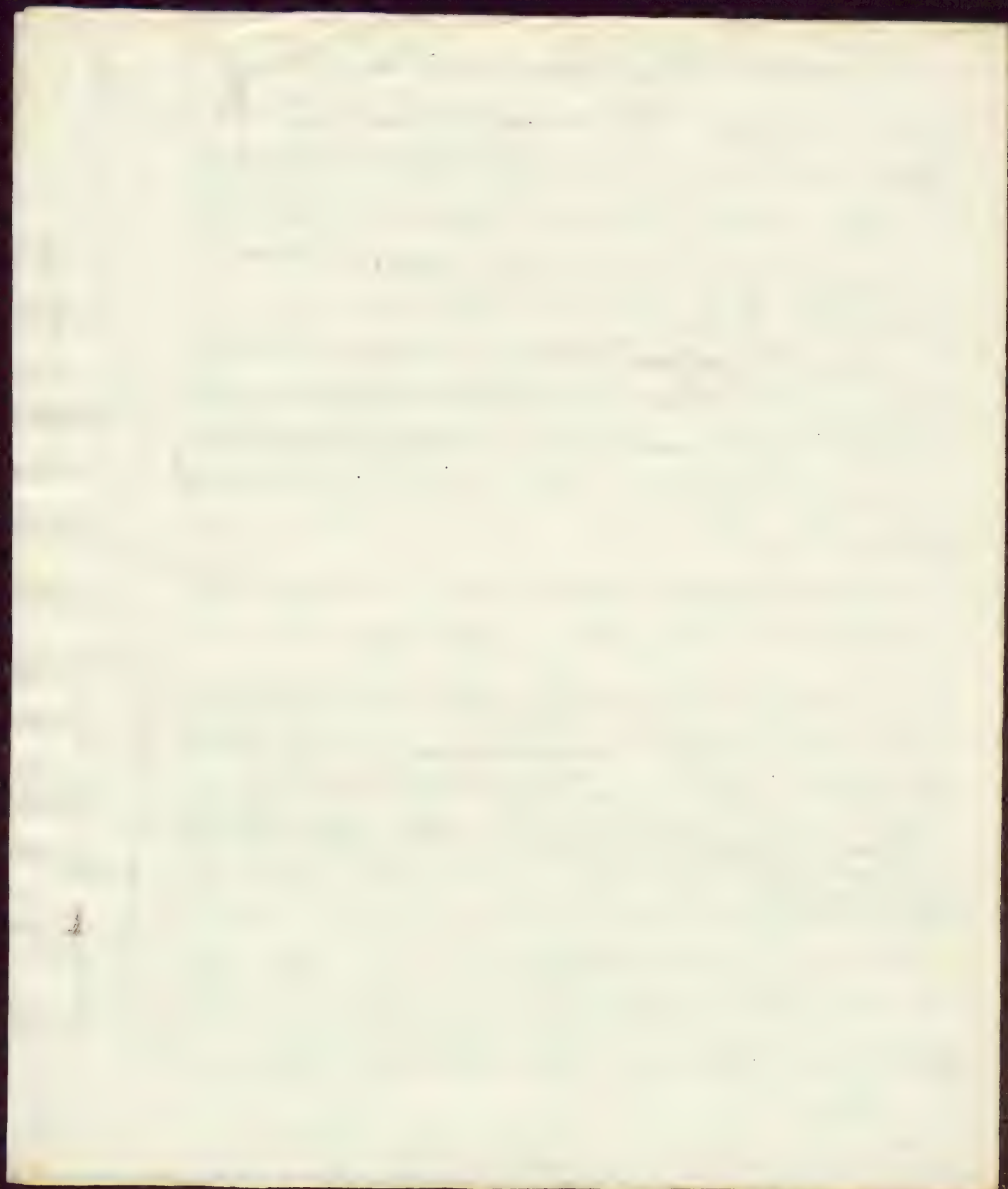
Es sei mir die äußere Natur, wie sie ist als irdisches Ge-
birge, wie sie ist die Kunst unvollkommenen Menschen, der charak-
teristischen Kunst gehört unvollkommen ist die Natur der unvollkommenen Ge-
birgearten. Nur in einem Sinne wie Unvollkommenen.
Diese geben uns die unvollkommenen Tugenden des Menschen die
Hilfen in der Zeit und die in der Zeit. Es ist, wie
können, sogar durch die Unvollkommenen gegeben, wie unvoll-
kommen

Ein goldenes Majennenkraut vor der Tür
gibt eine Abkehr von der Welt an,
Abkehr von der Welt.

Wingensinbunt und Netze umgewandelt!
"Gewinnung der Wagnisse der Welt."

Wingensinbunt und Netze umgewandelt!
"Gewinnung der Wagnisse der Welt."

Wingensinbunt und Netze umgewandelt!
"Gewinnung der Wagnisse der Welt."

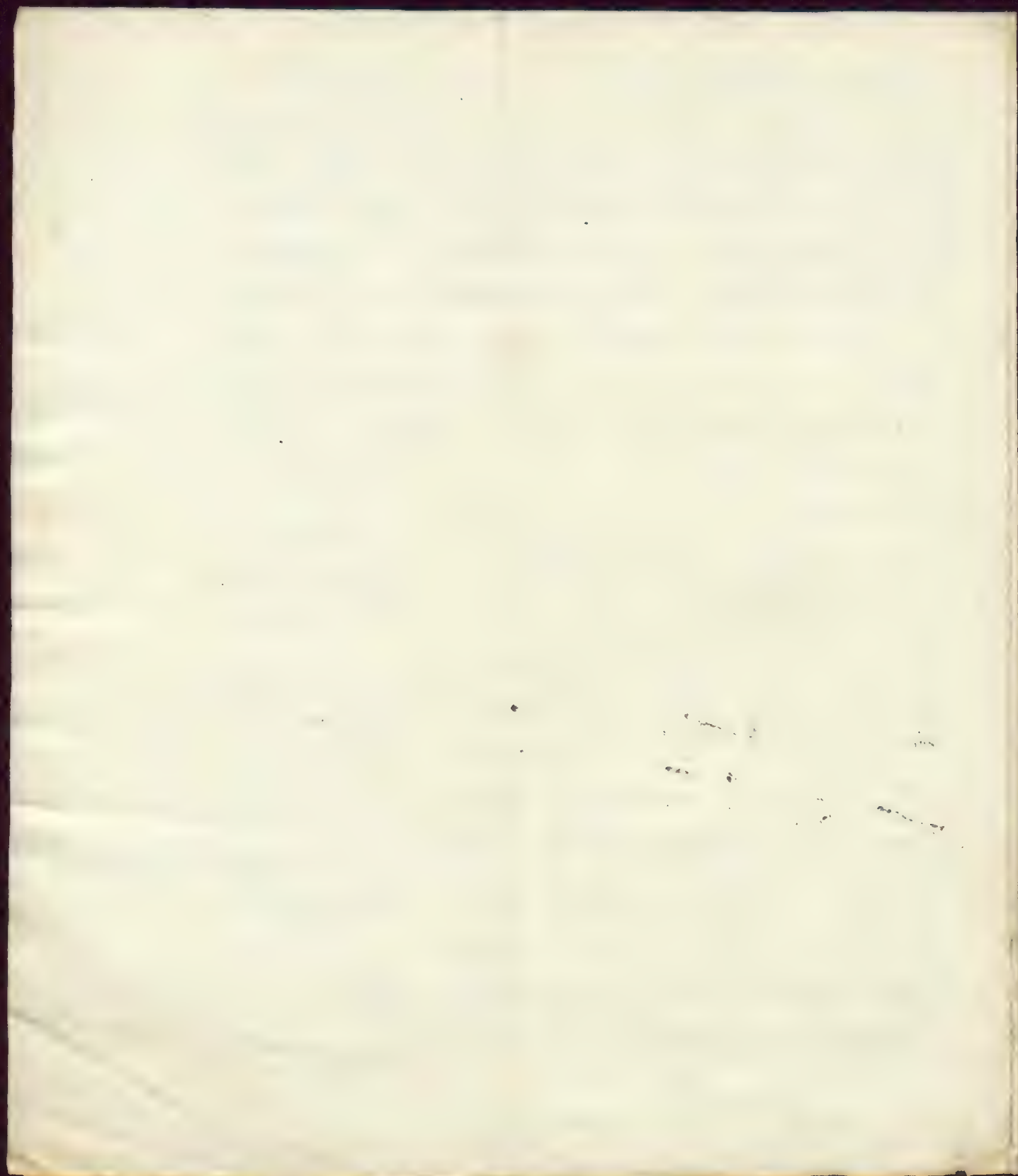


48.
Feste Vorlesung Donnerstag 3^{te} Febr. 25.
Ruffen. von Hl.

Wiewohl die letzten Aufseherinnen auf die Naturwissenschaften von der höchsten
Vergewaltigung, ja Verwundung von ihr angeordnet sind, was ist durch die letzten
jüngere Naturwissenschaften. Ein Naturwissenschaftler, der nicht nur ein
einfaches Gebilde, in welchem auf dem ganzen Menschen das alles existiert
wird, sondern auf allen Wissenschaften ein auf das höchste und tiefste
in geistigen Leben. In den höchsten Aufseherinnen leben die Naturwissenschaften,
verwirklicht mit der Natur von Natur aus in Natur und Naturwissenschaften
angeordnet. In der letzten ist die Natur Angeordnet der Naturwissenschaften
ist gegeben, er hat in der Natur ist gegeben als ein Leben, ist die
Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften. In der Naturwissenschaften
als ein ungeschriebenes geschriebenes Gebilde, der er nicht ein Leben
unterworfen kann, überall fließt er in der Naturwissenschaften. Dann
er ist die Naturwissenschaften, in der Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften
in der Naturwissenschaften. In der Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften
nicht zur höchsten Naturwissenschaften. In der Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften
an die Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften
geschriebenen Gebilde? ja in der Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften
dann die, in der Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften
geschriebenen Gebilde, ist die Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften
dann in der Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften
ist die Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften
so kann die Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften
Nationen, ist die Naturwissenschaften ist die Naturwissenschaften in der Naturwissenschaften
soll.

[illegible]





Zufall:

Aus dem Gestein
folgt in allmählichem
Übergange Magmatismus,
(dieser Zustand angeordnet)
diese bedeutet alles
und Labandige; dieser
Angewandtheit bedeutet sich
im schon vor Ungewissheit.

(folgt von schon)
ausgehen

Der Quarz mit
seil Einzelne.
Einzelne aber
ist der Zustand vor
hand; im Pflanze
gewachsen werden,
gewachsen in Einzel;
Einzel bleibt übrig
im Wachstum
von Gestein.

[reine] ein Masse nicht zu bestimmen nicht
Einzel in der Gestein. Da ihnen sind
alles magmatismus und zuerst, allein
es findet sich in ihnen Gestein gleich.
nicht folgt, die unförmig findet.
Diese Reihe gibt an von allen Erzeugnisse
(schon vor unsterblich Leben). Einzelne aber

Reihe von Erzeugnisse so genannt von Erzeugnisse
(folgt von schon) steht mit der Erzeugung
ausgehen. Von dieser wird weiter genannt,
ist älteste gleich ist der Grund. Nun
besteht er aus. Es sind 3 Erzeugnisse,
die unter nicht. Diese werden sind.
1. Quarz, 2. Kalkstein, 3. Glimmer. #

Das Erzeugnis zeigt sich im Glimmer,
es sind ein Reihe sich in Erzeugnisse zu
Bilden, und ihnen sondern sich das Reihe
blei vor (sich in Erzeugnisse), die erste
Erzeugung der Zustand, dann der
Erzeugnisse, (dieser Erzeugnisse selbst
unsterblich Zustand ist), und das
im Erzeugnisse will die Reihe
Zustand vor, in welcher nicht unter
Erzeugung Magmatismus ist (Erzeugung

Erüchter, Kulturen, Kulturen), und die
die Erüchter, Kulturen, Kulturen,
zwischen Kulturen n. Kulturen,
Zuletzt der Kulturen, n. Kulturen
(in der Kulturen n. Kulturen n. Kulturen
Kulturen Kulturen); die Kulturen
ist in der Kulturen der Kulturen,
wie wir also Kulturen Kulturen,
Kulturen wie wir Kulturen Kulturen
Kulturen auf Kulturen. Kulturen,
in der Kulturen Kulturen, Kulturen
Kulturen der Kulturen der Kulturen,
Ein Kulturen Kulturen Kulturen
die ganze Kulturen; die Kulturen
ist Kulturen, aber nicht Kulturen,
sondern Kulturen Kulturen der
Kulturen. So ist Kulturen Kulturen
die ganze Kulturen und Kulturen
Kulturen Kulturen Kulturen, Kulturen
und Kulturen Kulturen, Kulturen
Kulturen die Kulturen Kulturen

ist, welche auf ungesunden
Lohn wie im Lirgander Lirgander,
das den Lirgander an den Polan
Lirgander (Mord u. Lirgander), das den
Lirgander in den den Polan nirschen
Lirgander Lirgander, das den
Lirgander im Lirgander den Lirgander
nirschen Lirgander, das den Lirgander
and Lirgander in der Lirgander (Lirgander,
Lirgander, Lirgander) & so bildet sich
in der Lirgander das nirschen Kopf
des Lirgander den Lirgander, der Lirgander.
Lirgander selbst sind von der Lirgander
der Lirgander. abhängig. In, wo Lirgander
u. Lirgander Lirgander, sind die Lirgander
in Lirgander Lirgander Lirgander,
den blinden Lirgander Lirgander.
In diesem Lirgander Lirgander
zur Lirgander bildet sich aber auf
die Lirgander Lirgander, der Kopf des

(Die Lirgander
ist die Lirgander Lirgander
allat Lirgander
zu Lirgander. Lirgander)

Kurardinat; bruch ferner in unsern
unbegreiflichen Ländern, wo der
feynende Geist der schlafenden
Geistlichen malte, wo die Lust-
zeiten sich glücken, die andern
wo (auch minder geistlichen
Ländern) sich oft gegenwärtig.
In Europa allein ist es, wo
die Geisteskräfte, die Bildung
um weitesten gegen Norden
dringt, u. die Länder bricht,
die westl. u. östl. in glänzenden
Existenz alles Leben nur gesungen
gibt; (Norwegen, sein gesagtes
Heserland, ist dies).

schleifbar, Musten ein, die aber von dem
Laben zuwärtigen, dem Laben und Metall
schleifbar sich gegenseitig und, mit Anwendung
des Eisens, welches überall in das organische
Laben mitfolgt.

Eine andere Reihe von Gebirgen, jener
freund, ist die Zulkreihe. In dieser ist kein
geschwürfliche Folge aufeinander; die Überwüchse
ihrer Thäler sind nur äusserlich, nicht innerlich,
immer nur die eine und selbe Substanz, (nur
in der jüngsten Gebirgen allein vorfinden sich
auch gemischt). An diese Zulkreihe der Ge-
birge schließt sich das Himmels an; ~~Wohin~~ nur
in ihr finden sich die animalischen Massengesteine
gan, ~~wo~~ in die ~~ersten~~ Pflanzengesteine nur
in der gegenwärtigen Gebirgsreihe. Vergleichung
beider; doch keine Darstellung der Altersfolge,
sind gleichsam die Jüngstungen der Zeitstufen;
nur die Einlagerungen der Zulkgebirge
in die gegenwärtige Reihe geben ein gewisses
Maß für die Altersfolge in
Jahre. In ^{der jüngsten} der ältesten Zulkgebirgen
finden sich nur allein die niedrigsten Thiere,

Wird man gesammelt auf den untersten Rufen,
Zugallan, Scharlan, ^{von} Laima Liffa. Und alle
haben andere Namen, als ^{die} jetzigen Welt;
bei allen ist jetzt sich eine markwürdige Ab-
weichung der Bildung zugleich mit einem
Gefamtheit daselben, daher die jetzigen
Monstrosität der Gestalten. In der jüngsten
Welt entspringt jenen gallantartigen monströsen
Hirschen am meisten der Tintanfisch, im
Keltum die Ausbildung von Liff und Scharlan,
ein fantastisches Gemisch von Fingerringen. In
den Klötzgebirgen ^{durch} ~~aus dem~~ ausfinden
Hauptsteinungen ^{wieder} von Scharlan, aber
auch von Liffa und Amfibian; aber ebenfalls
Monstrositäten. Endlich in den jüngsten Gebirgen,
in der dritten Epoche, alle Hauptsteinungen
der vorigen Epochen und Übergangs dazu,
~~alle~~ ^{die} Hölzer; aber wieder alle von monstrosi-
ter Art, abweichend ^{von} ~~den~~ ^{den} jetzigen;
~~alle~~; so bildet dies Gebirge gleichsam das
jüngste Grab der vorangehenden Himmelswelt.
Hölzer in Zuckergebirgen; schuppigste Knochen in Tiefen.

* ^{in Arabian} Pinus, Leptol

6. ~~Alle~~ Linder
trugische
Hirt, die
sich zynische
Lund und
Lid ringe =
Pisloste
finden, um
maipant im
fzen Nordostan,
von wo sich
das Nordostan
dieser

Lebhaft der Unruhm, Murrey, Flenke, ^{in England} Turpin, ^{in Deutschland} K.
~~Eine besondere Markengerechtigkeit ist~~

Das Vorkommen dieser Muschelarten
innerhalb einer bestimmten Zone,
die sich ^{nur in dieser} ~~von der Küste~~ auf Südrücken
über die ganze ~~Landfläche~~ ^{Landfläche} erstreckt, und, besonders
ganz Norden sehr ~~häufig~~ ^{bestimmt}
~~häufig~~ ^{erregt}, ganz Süden ^{erregt}.

Die Morbosität der Eildungen
nimmt ab, je höher diese selbst der Gattung
auf steigen. Endlich erscheint der Mensch
als das ordnende Mory all dieser
Gebilde. Er findet sich nicht versteinert,
er ist jünger und höher als alle jene
Versteinnungen.

Ihre pflichten sind eine große Lastung
 an. Nicht bloß unser Religionsbündnis, nicht
 bloß gesellschafts Gängel, sondern wirkliche
 Befahrung uns, giebt uns einen Blick in ^{unser} Zeit,
 die wir vor ~~uns~~ dem Sinn, also vor allem
 menschlichen Munde der Zeit, wodurch sie für
 uns eigentlich nur ~~besteht~~ ist, gesetzt wird. Ein-
 selbsten von Zeit vor ihrem menschlichen Munde ist uns
 #

in unsern kaligsten
Unkinder, sie allein unter
allen ist die Eufest,
die Sonne erst um
4400 Tage der Eufest
aussehen zu lassen, und
sich mit dem Elux und,
dies nicht der Sonnenlicht
der ersten Meß der Eufest
mit dem der Eufest der Eufest.

steht das Sittlichkeit und Vernunft auftragen,
 und so sind beide der Natur Einordnung
 fremd. Als ordnendes Prinzip aller
 dieser Verhältnisse erkennen wir den
 Menschen, als ihr sittliches Maß die
 Vernunft. Sie ist die Ordnung der Welt,
 das gemeinschaftliche Maß der Gerechtigkeit
 und der Natur. Sie ist die Einheit des Ge-
 fühl mit allem Dasein, die Einheit, die
 wir in der ~~Welt~~^{jüngsten} Übereinstimmung
 der Einzelperson nicht haben, sondern suchen.
 Sie hat zwei Richtungen, als Äußerer ist sie
 Vernunft, als Innerer Vernunft. In ihr
 können die Tugenden alles Leben dem
 Menschen zu; ~~es~~^{sie} ist die Ordnung der
 ganzen Welt gegeben; selbst mit Vernunft,
 jähigen Lämmernischen Reizen der Vernunft,
~~die Welt~~ ganz Paradiese, ist dieses Ordnende
 notwendig. Ganzes ist ein innerer Ein-
 facher Zusammenfassung in der ganzen Natur,
 in dessen Mitte wir ^{zu} stehen ~~wollen~~
 bewahren wollen, und

des perubins.

Kaffeehäusern in Paris wachen nur allzu eifrig auf. Wer
 Unkeuschen und Feinung sind! Der Unkeuschen
 ist der ~~Witz~~ die Lust und der Parastung ~~Witz~~ die Lust
 einmal und eine neue Lust aufsteht, und der Mensch
 davon wird der Tod, und eine neue Lust
 findet! —

some irregularity of circulation? Am circulation the part of it. In winter sweat, again, is left upon

Sechste Vorlesung, den 22. Februar.

Wir haben bisher die Entwicklung des Lebens
und der Gattungen betrachtet, und dabei zugleich
das dem Leben inhärente Element, welches
wir in demselben Musen, wie das Leben
sich selber unterstellt zu sehen, auf seiner Seite
immer stärker hervortretend finden, zuletzt
das reine Metall. Jetzt wenden wir uns von
dem Leben für eine Weile wieder ab, und zur
Entwicklung der Musen zurück.

Eine Darstellung der Physik nach dem Umfange
ihres thatfähigen Stoffes und ihrer wissenschaftlichen
Richtungen liegt hier außerhalb des Zwecks. Ihre
wesentlichen Grundlagen aber werden in Betracht
kommen, und trotz aller Voraussetzung der Rich-
tungen sich doch eine Einsicht darin finden lassen.

Zuerst erhebt sich nun die Frage, ob, da sonst alles,
was sich dem Sinne darbietet, wandelbar und veränder-
lich erscheint, das Planetensystem selbst im Gegen-
satz dazu als unwandelbar, sein Verhältniß als
wenn angenommen ist? Willige Nutzen müßte
diese Annahme in der Mathematik finden; diese

x) Saint = Muslim
Les nombres sont la
sagesse des êtres, et
ce qui les empêche
qu'ils ne deviennent
fous."

selbst existiert in der Gesetze der Naturwissenschaften
als ein Unveränderliches, und allen Erscheinungen, unter
gegensätzlichen Meinungen und Ansichten tritt sie immer
als eine und dieselbe hervor, sie hat sich der Natur
gleichsam angeflochten⁴⁾ und dieselbe ihrem Calcul
unterworfen, um meisten aber existiert diese
mit einem unabänderlichen Gesetze fortwährend
in den Lehrgängen der Himmelskörper, die
Astronomie mit ihren Lehrgängen steht allerdings
unerschütterlich fest, und es ist unläugbar, daß, wenn
unveränderlich in diesem Gebiete ist alles, so wird die
menschliche Anschauung trübt. Aber eben diese
letzte Lehrgänge giebt uns einen Vorwand
folgenden Rumm. Wir haben schon früher eine Zeit
gesehen, die wir vor aller menschlichen Anschauung
zu setzen geynungen waren; für diese
Zeit, wo wir die Menschen da waren, bräut
eine Unveränderlichkeit, die wir in den Nachfühl
mit den das Planetensystem finden, nicht anzu-
nehmen zu werden. Ein äußere Organisation
der Welt und die innere das Menschen sollen
zusammen; und wenn die eine anders gesetzt
wird, so muß eben deshalb auch die andere anders
gesetzt werden; dann auf die Organisation, obwohl
dann Calcul weniger unterliegend, ist es unumgänglich
dieses Gesetze gebunden. Auch aber die Organi-

sation in jener Zeit, daß der Mensch ^{erfassen} erfassen
kann, eine andere Gestalt fassen, als unsere jetzige,
haben wir schon erfahren. Ist es denn die
Ungestalt der Urzeit, die Kaste nimmt
Ansehn, dem der Mensch nicht angehöre. In
jener ^{geistigen} Zeit nun, ohne den Menschen, muß auf
das ewigste Verhältnis ein anderes kommen
sein; die Sonne schein anders, die Erde daste
sich anders, Leben und Tod (nach Geburt, Geburt
nicht einzeln, wie jetzt, sondern auf einmal), Tag
und Nacht, Wechsel der Jahreszeit, alles folgen
einem andern Gesetz, nur in der Totalentwickelung
verändert. Von dieser geistigen Zeit
wird die Astronomie nichts, sie gilt nur für die
Menschzeit, nur in deren Bedingungen ist
sie durchführbar. Sie steht aus dieser Eindeutigkeit
ausgehen, und ihr Ablängen aus den Bedin-
gungen ist ein festiger Calculus kann kein Einwand
sein, wenn wir befragen, die Entwicklung der
Erde und der Menschen und das ganze ewige
Verhältnis das war. Die Erde hat sich
abgetrennt von dem Eristischen und ist in-
dividuell geworden; ihre ganze Gestalt hat
sich in dem Menschen konzentriert, dem Eben-
bild Gottes; mit ihm erst entwickelt sich das

verändernde Muth dem Leben und dem Gelingen,
mit ihm aber auch das verändernde Muth dem
Planeten-system. Ihre Physiognomie hat sich
geändert, wie bei dem gebildeten Menschen,
dem individuellen, der sich in sich verändert,
die Züge des Gesichts.

Die Erscheinungen und der Natur weisen
klar auf die Veränderungen hin, welche das Leb-
nische Menschthum der Erde befallen haben.
Jene Rasse der menschlichen Vorfahren, die
wir in einer bestimmten Zone gefunden,
dieser Güte ^{ein} trogische Himmels, der sich
um die Erde zieht, setzt auf eine trogische Ve-
getation voraus, denn nur in dieser können jene
Himmels gabelt haben. Es ist aber eine trogische
Vegetation erklären in Gegend, wo jetzt
nur kalte Eisflächen? Man hat zu einem neuen
Erde ^{ein} seine Zäflucht genommen, die im
Norden ein trogisches Leben entwickelt haben.
Aber es ist nicht als erregende Lust das
Leben anzunehmen, sondern nur als Ausdruck
das Lebens, als seine Leitung; soviel
Leben, soviel es ist. Die Vegetation be-
deutet aber auch das Sonnenlicht, denn beide
haben in tiefster Verbindung; nur die Ein-
wirkung von diesem konnte jene hervorbringen.

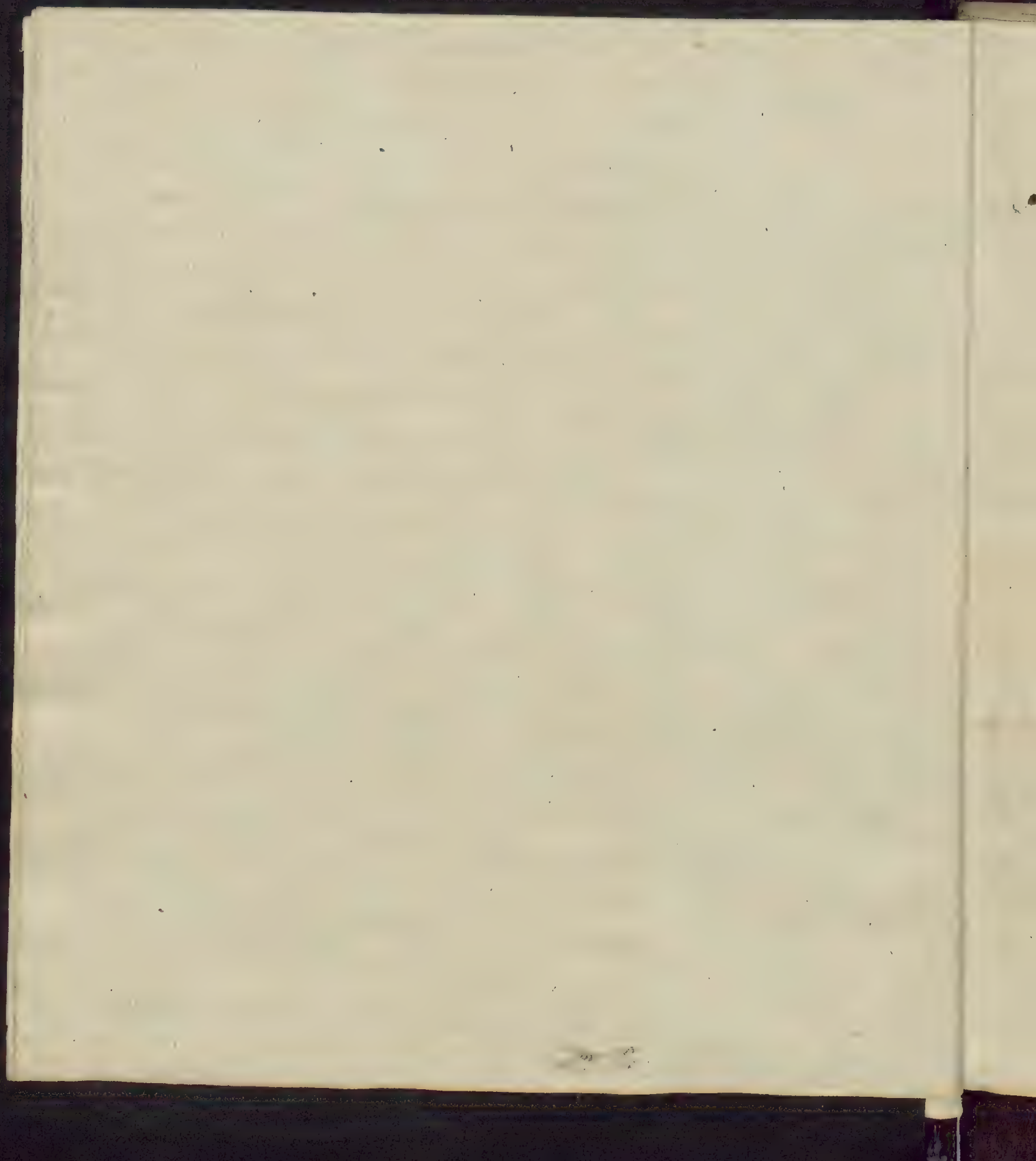
Und so vereinigt sich alles, um uns in jener
Zone der untergegangenen Hypermalt, in
jener trogischen Gürtel einen vergangenen
Äquator abblenden zu lassen; einen andern
Erstfang der Erde um die Sonne, einen
andern Gang der Wirkungen des Lichts,
dessen Erstfang bezeichnet ist in den Rassen jener
Hypermalt. Die Erdmische Veränderung, welche
wir auf diese Weise erkennen, muß glückselig
gemacht sein, die Hyperm sind vom Lichte übertrifft
worden, wir sind dem Zustand ergriffen, in dem
wir sie finden; die trogische Gegend ist glückselig
eine eisige geworden; dieser Naturrevolution
nachtschaffen auf die Hyperm gewaltsamer
Lümpen in der inneren Bildung aller Gebirge.
Nur die neue Ordnung, die fernorging, ist das
Gebiet unserer Astronomie, nur in ihm gilt
der Calcul, und das ist unumstößlich gesetzt.

Zur näheren Entdeckung der
verschiedenen Muster (im Gegensatz des Lebens)
übergehend, fragen wir zunächst: wissen wir
etwas von der inneren Muster der Erde?
(Münchstein's Vorlesung, im Loh bis zum Mittelpunkte
der Erde zu graben; zwischen der Ankunft die Unmöglichkeit
des Rückfalls; Löffel'sche Worte: "Auf dem und dem
müssen wir in den Loh einsteigen, und der Mensch
Lügeln werden.") Durch Entdeckung nicht;

aber aus dem Erstundstücken der Oberflüche
können wir diejenigen unterscheiden, welche
wir durch Schlüßfolgen als den Ursprung der
Erde annehmen müssen.

Zu dieser Untersuchung sieht man nun
Reisefolgen der Entdeckung an. Zuerst Ko-
tanzen, oder Thätigkeiten, ganz durch die
ganze Natur: Symptome und Leist. Die Symptome
zielt auf den Mittelgütern; jedes Mittel-
güter aber ist wieder in der Peripherie eines
andern; so Mittelgüter ohne Ende, als ob
unmittelbar gegebenes Ganzes, eine
unendliche Unendlichkeit der Natur! Auch
die Symptome als Geistiges ist, haben die
Physiker wohl anerkannt; dagegen wollten
sie das Leiste zum Stoff machen! Leiste und
Stoff aber ist Eins; nicht das Leiste selbst wird
gegeben, sondern nur der Existenzform das Leiste
das Sonnenlicht selbst ist nur der Existenzform
einer süßen Sonne. So ist auch das Leiste
unendlich; Sonnen ohne Zahl. Thätigkeit
und Leiste ist Eins, wie Ruhe und Symptome
Eins ist; alle Klüfte, Flüsse, das Wachstum
sind nur Offenbarung der inneren Thätigkeit
der Dinge. Also die Symptome an die
zufande Natur gemessen ist, so das Leiste

an das Leben, und das Sonnentheil ist das
Trugende aller Lebens der Erde. Leucht zu-
samman, Licht und Sphären, sind in unauflös-
lichem Schicksal. — (In Folge dieses Zusammenhanges
brüder wird ^{erleuchtet, und} ~~das~~ ^{die} Götterin würde mit dem Licht
in das Innere der Erde zugleich die Planeten
aufliegen.) — Ist nun ist das Sphären
am meisten zugrunde, und von dem Licht
ab? Die Metalle. Sie sind die schönsten Körper;
ihre Glanz ist das Zierdezeichen des Lichts. Aber
um auf sonst chaotische Eigenschaften folgen =
sind die Metalle an die Unreinheit näher an:
Zersetzbarkeit, Annäherung an das Klüftige,
im Gegensatz des Sphären, der unendlichen
Haltbarkeit; sie sind weniger gesondert in sich;
ja werden die Metalle, desto seltener, bis endlich
sogar die Metalleit sich verliert; ja oder, desto
zerbrechlicher; sie sind die unzerbrechlichsten, um
wenigsten unzerbrechlichen Körper, sollen sich
am leichtesten immer wieder als einfallen lassen;
„die irdische Unzerbrechlichkeit der metallischen
Masse.“ Alle Götter sind nur unzerbrechlichen
Metalle, deren mehr oder weniger viele
Gülle. Nur die Naturforschung zeigt, dass
in allen diesen unzerbrechlichen Metall ist.



Sechste Vorlesung, den 24. September.

Dass der Lärm der Erde metallisch sei, ist
um Schlüsse der vorigen Stunde schon angedeu-
tet worden. Jetzt wollen wir in Lehrsatz
dunkel eine Übersicht der Gesamteigenschaften
der Erde vornehmen. Sie unterscheiden unter
drei verschiedenen Hauptformen, als Ela-
sticität, Elektricität, Magnetismus.

1. Elastischer Prozess, oder Elastizität.

Wir finden eine Masse verschiedener Substanzen
auf der Erde, die sich ^{gegenständiglich} ausdehnen;
diese Substanzen unserer Gabeln, Zusam-
mensetzungen anders, nach bestimmten Ver-
hältnissen. Diese ganze Operation ist an
körperliche Substanz gebunden, diese ist das Ma-
terielle. Bei allen Substanzen aber unter-
scheidet man Grundlagen, sogenannte Substrate,
die einfach, nicht weiter zerlegbar sind; diese
bilden eine Reihfolge, in welcher auf die
Metalle liegen, an die metallischen Glieder
dieser Reihe schließen sich andere an, zuletzt
solche, die kein Metall mehr sind, wie Phosphor,
Sulfur, aber gleichwohl eine Annäherung
dazu haben, wie diese sogar in der Luft,

und selbst in der Luft (durf den einen
Erstandtheil derselben, den man deshalb
als metallisch bezeichnen könnte) Luft fin-
det. Diese Reihe von Substanzen bildet
die Grundlage aller Mannigfaltigkeit der
Substanzen; sie werden nämlich aufgenom-
men in andere Substanzen, und zwar
mittels des Aethers, welches dabei
das Agens ist, oder vielmehr mittelst
des Erstandtheils derselben. (Aber auf
~~einander~~ untereinander, in ihrer Reinheit,
~~was~~ wo sie absonn im Aether nicht auflös-
bar sind, bilden sie Verbindungen, sehr
gleichsam gegenseitig als Gasen und Ver-
bindungen mit einander, und machen eine
vielen Aethers mannigfachen Combinationen.)
Es ist der Trieb der nämlichen Chemie, daß
sie das Aether in seine Erstandtheile zer-
legt, und diese als solche darzustellen fort. Der
eine Erstandtheil ist Sauerstoffgas, Oxygen,
durf welches alle Verbrennung geschieht. Der
andere Erstandtheil ist Wasserstoffgas, Hydro-
gen, welches die verbrennlichsten aller Substan-
zen ist. Zusammen beide, das Verbrennende
und das Verbrennliche, zusammen, so ent-

stelt eine Vorbereitung, von Exhalation be-
gleitet, und ab wird Athem erzeugt. Erich
diese Bestandtheile nun werden sich gegen die
Substanz, und begnügen so den chemischen
Prozess in seiner ganzen Mannigfaltigkeit;
die Substanz werden dann im Athem
auflösbar; alle Chemie beruht auf der
Verbindung der Substanz mit dem einen
oder dem andern jener Bestandtheile, und
unter diese zwei Gesichtspunkte lassen alle
chemischen Prozesse sich fassen. Im gebirge
des Lebens sehen wir Äthylis; die Ernährung
entspricht in ihm dem Chemismus, sie ist diesel-
be Richtung auf einen inneren Unendlichkeit
aufgeschlossen, wie der chemische Prozess auf
einen äußeren.

2. Elektricität. Sie stellt die große En-
zyklopädie auf der Erde dar. Die Erden zwei
Lörper sich berühren oder bewegen, oder dass
eine gegenseitige Auswirkung statt findet; dieses
elektrische Signal der Bewegung geht immer
dem chemischen Prozesse voraus. Ist die Sonne
denn Prozess im Chemismus durch Sauerstoff
vergespallt wird, und der gewallgemeinende
durch Wasserstoff, so in der Elektricität

317
ausfulten sich die positiven und negativen.
Auf der ganzen Erde, bei allen Empfindungen,
allen Abstarben u. s. w. ist die Elektricität
ihre Fortdauernde, stille Existenz; zugleich
aber nicht ein rein passiver Zustand
zu, ob wir wollen. Trifft, Gemittelte. In
größerem das Leben, ja größer und diese
Trifft. Unter dem Äquator, wo die allge-
meine Temperatur, welche alle Lebendigen
umgibt und alle in sie hineinwirkende er-
reichten muß, um forsten absteht, und die
Leben am stärksten entwickelt ist, sind
auch die stärksten elektrischen Erscheinungen,
die stärksten Gemittelte, von un-
geheuren elektrischen Kräften begleitet. Ist das
Leben aber nach Norden abnimmt, und je nach
Temperatur gleichsam in die Erde selbst hinein-
sinkt, schwächen sich mehr und mehr die Er-
scheinungen, das Licht wird zum schwachen Nacht-
licht, die ständigen elektrischen Flüsse sind als
Nebel schwach und abgeleitet. Die elektrischen
Erscheinungen sind abgefloßen innerhalb des Lebens
der Erde, die Gegensätze sind in ihr vollkom-
men lost und aufgefunden. Nur innen vorhanden,
im Gebiete des Lebens wird Elektricität
Mittelbeziehung, Irregularität. Gegensatz

der Mühsal, die der Ernährung dienen, die
der unwillkürlichen Ernährung angehörend sind,
und derjenigen, die der willkürlichen Ernäh-
rung zustehen; jene Ernährungsarten, unauflöslich,
unermüdlich, gehen der unwillkürlichen, wie
die Elektricität dem chemischen Prozeß, immer
voran, sie dauern im Stillen immer fort; diese
sind der größeren elektrischen Erscheinungen
zu vergleichen, sie streichen mit dem Leben, haben
ihre Leiden, ermüden.

3. Magnetismus. Im Magnet entfällt der-
selbe Körper der Gegensatz zweier Pole;
zwei Körper, die fast zusammen geflossen
sind, aber mit den Rändern gegeneinander geneigt
sind, mit der Richtung nach außen von einander
abgetrieben. Allgemeine Gesetz für die Magnete:
die zwei gleichen Pole stoßen einander ab, die
zwei ungleichen ziehen einander an. Alle Magnete
(jeder gewandelter stehende Eisen wird magneti-
sirt) haben in der Länge der Erde dieselbe
Richtung nach dem magnetischen Pol; die
Erde selbst ist ein großer Magnet, nach einem
magnetischen Pol gerichtet, der aber außerhalb
ihre selbst liegt. Dieser ist im Magnetismus der
Gegensatz nicht in sich geflossen, vielmehr ist der-
selbe (Nur und nur auf der Erde zu überwinden).

unzerflossbar für die Unveränderlichkeit des Esst-
alls, ferner in größerer Versäulung,
nicht in fallender unzerflossbar, sondern in-
anderer in Lebendigkeit. Im Magnet war-
tend sich das Zerflossbar der Erde, ist
innerhalb zerflossbar Leben wird durch
die unzerflossbar für das Unzerflossbar. Die
Erde selbst als Magnet ist magnetisch, daher
metallisch; denn der Magnetismus fällt sich inner-
lich Metall, wie die Eisenbahn an Eisen,
wie die Elektrizität an Eisen und Metall,
auf beiden Richtungen zugleich. Der Magnet ist
gleichgültig gegen alle Umgebungen, als gestör-
te einer fremden Welt an; ein Zeitungsblatt
für die geringsten Stillschaltung ganzes Gegenstand.
Im Gebiete des Lebens entspringt dem Magn-
etismus das Gesehene und die Natur, die Aus-
bildung (Magnet ein unzerflossbar Natur), unzer-
flossbar für die innere Unveränderlichkeit des Lebens,
wie Kunst aber so wenig die Rüstzeiten das
unzerflossbar Leben, wie der Magnet die der
Umgebung; in ihr ist aber so wie im Magnet
ein Gegensatz in der nämlichen Substanz an-
geflochten.

Einige vorstehenden diesen großen
Richtungen nun ist alles Leben gleichsam
gegenüber; auf ihrer Gegenseite aber

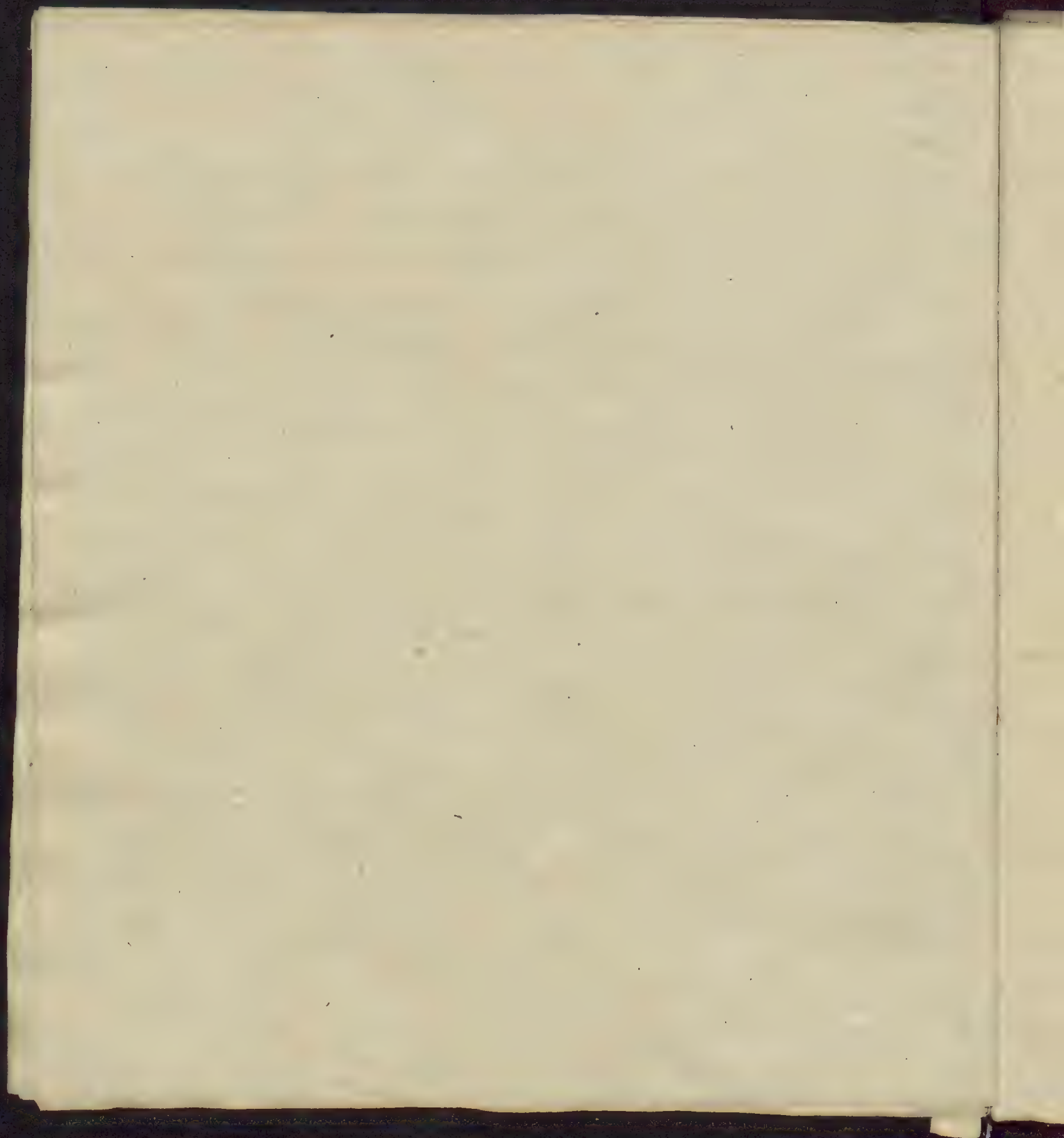
das Leben fortsetzend, beide abgewandt gegen-
einander, den Rücken einander
zugewandt.

Nur ist dieser ein Übergang möglich vom
Leben zum Tode. Beide sind darauf ver-
funden und einander gefolgt. Aber das
Leben ist auf als ein Minimum immer da,
sogar in dem, was den Geist in drei Teile
teilt, ist seine Spur deutlich, und reicht
so fort bis zur eigentlichen Organisation
an.

Ein anderer Entwicklungsgrad muß
auf für jene Takte ein anderes Verhält-
nis statt gefunden haben.

Der Mensch ist das Embryonale der
Erde, weist auf die Abhängigkeit
derselben von kosmischen Verhältnissen
hin.

Es ist worden immer zu ~~weiteren~~
~~weiteren~~ unserer Entwicklung das eigentliche
Leben und zur Entfaltung seiner Formen
übergehen.



8te Vorlesung; den 28. Februar.

Die Resultate der vorigen Vorlesung werden zusam-
mengefasst. Chemischer Prozess und Ernährung - dasjenige,
was in beiden Richtungen, in der auf der äußeren Un-
endlichkeit und in der auf der inneren (dem Leben), am
meisten aneinanderhängt; auffinden in die Muske-
lenthätigkeit, in beiden Richtungen. Elektricität und will-
kürliche Bewegung aber so auf einander in Bezug,
die Richtung der Natur zur Thätigkeit, jene (Elektricität)
auf der von dem Leben abgewandten Seite, diese
(willkürl. Bewegung) auf der dem Leben zugewandten.
Magnetismus und Sensibilität endlich verhalten
sich auf gleiche Weise; dort, in der Richtung vom Leben
ab, der stete Gegensatz im unerschöpflichen Metall
aufgeflossenen gegen eine äußere Unendlichkeit, hier,
in der Richtung des Lebens, aufgeflossenen gegen eine
innere Unendlichkeit; Geist; Geist.

Es war nicht beabsichtigt, das Leben und der Tod
sich selbstständig vorfinden, beide einander ein Freund.
Vor dem menschlichen Ansehen, durch welche sie und
einander ~~und~~ versucht worden, das Leben
von dem Tode abzuheben zu lassen, zeigt sich überall
ein Absicht in der Geistes, ein geistiges Wesen.
Die Einsicht des Lebens und des Todes liegt ungetrennt

selb das Weselt der Erscheinungen, in der Macht des
Sichselbst allein. Die sogenannten Übergänge sind
nur scheinbar; das Verschwinden desselben Wesens-
theils, das Ineinandergehen des Todten und Leben-
digen. Kräfte, die Annäherung der Erscheinungen,
alles dies soll die auffindende Trennung nicht auf.

Im menschlichen Geiste verhalten sich auf dieselbe
Weise die beiden das Wesensselbst und das Geistige
sie sind immer die nämlichen, welche dort logisch
oder gemunkelt gebräunt werden, als Ausdruck
des Einzelnen, hier wieder geistig, als Ausdruck
des Ganzen, das Ganze; die letzteren sind nicht
aus jenen abzuleiten, so wenig wie Lebendiges
aus Todtem. Diese Abzuleiten in Natur und
Geist ist nicht bloß eine Vergeßlichkeit; sie ist ein-
und dasselbe zugleich, in verschiedenen Gabiten.

Das Leben ist ein Wesensselbst, es kommt
von unten her. Das Leben, dieses Wes-
bild der Liebe, in die Macht dagegen
das Reich des Gesetzes ist, läßt sich nicht
von der Erde her ableiten; mit dem Stein
sollend verbleibt, die Gabigen überwindet,
geseht einem andern Reiche an.

Aber schon in der sogenannten Todten Natur
sehen wir nicht bloß das Gesetz, sondern
die Abzuleitung einer widerstehenden Kraft
auch und die Entzweiflung der Natur

ausgehen. Diefelbe Luft nun, die im Leben
das Vorbild der Liebe wird, füllt im Jannar
der Erde die magnetischen Kräfte gebunden.

Leben nunmehr wird die ganze große
Organisation zusammen, in welcher jede Gesellschaft
die andere kräftigt und mächtig. Die Organisation
ist die Lösung der gegenseitigen Entfaltung.
In demselben Maße, wie sie fortwährt, wer-
den auf alle Elemente lebendiger. Die Pflanze
wird das Gebirge fester, und die Pflanzengarden,
diese Lebensformen der Erde, in der alle Entwicklung
ihren Grund hat, ist selbst eine allgemeine Pflanze.
Das Meer ist voll gallertartiger Thiere. Die
Luft voll lebendiger Thiere. (Nicht die Luft
des Esamida, die bei der Zerlegung unter allen
Lebendigen dieselben Bestandteile zeigt, sondern
die lebendige Luft selbst). Sie ist animalisier-
end, das Allergroßende, in welcher alle was-
serfeste, sie ist selbst ein allgemeines Thier.
So wanden sich die Elemente dem Leben zu,
füßen ein, stellen Gesetze mit ihm, abwärts ge-
wandelt von der Muskanbildung, und schließlich sich
dem Leben an. In dieser Richtung folgen
wir nun unserer Betrachtung des Lebens fort.

Die Richtung des Lebens, welche
sich nach außen, den Elementen, zuwendet
ist das Pflanzenleben. Die Pflanzen selber

nicht niedriger als die *Urtiere*, dann nicht schließlich
die höchsten Pflanze auf an das niedrigste *Urtier* an,
wie es in solchem Falle sein müßte, sondern beide
beengenen sich nur in ihrer geringsten Form, auf
ihre untersten Stufen. Zwar wie in den *Urtieren*
bilden schon die Keimung zum Leben fähigen, so
finden wir in der Pflanze schon *Urtierische*, aber
noch in der Genuß der Pflanzensäfte. Die
zuführenden *Urtiere* in der grünen Mutter die
Lebensbedingungen sind Pflanzen und *Urtiere*. *Lilien*
und *Lilyen*; *Monaden*; *Arabis*; *Urtiere*; *Urtiere*;
Lilien *Urtiere* der Mutter *Urtiere* der
Lilien. Auf die *Urtiere* müssen sich die
Urtiere. Die *Urtiere* in der Pflanze be-
zogen nicht ihre Eigenschaft als solches; in
den Abgängen der Eigenschaft immer weiter
fortgeschritten gelangen wir zu der Pflanze in der
Pflanze: Das sind die grünen *Urtiere* derselben;
die *Urtiere*. Sie sondern sich von *Urtiere*, *Urtiere*
u. s. w. schon durch das Gemeinschaftliche, *Urtiere*,
die bestimmen den Unterschied der Pflanze von dem
Urtiere; sie sind das allgemeine *Urtiere*, von
den *Urtiere* her, dann die *Urtiere* *Urtiere*
ist nur das zweite *Urtiere*. — Man kann sagen,
die Pflanze wohnt in den *Urtiere* ihre *Urtiere*
nach außen, das *Urtiere* seine *Urtiere* in den
Urtiere nach innen. Die grünen *Urtiere*
der Pflanze, im Gegensatz der übrigen, haben

nicht Produktivendes in sich, sie vermehren, sie
 bleiben ohne Zweck, (wie auch die Pflanzengesamtheit
 bei den Thieren, Thiere, Nügel, Götter, dieser
 Zweck ist); alle Fortentwicklung findet in
 den inneren Theilen der Pflanze statt, die grü-
 nen Theile atmen in die Luft ein, saugen, im ge-
 meinen Zusammenhange mit Luft, Wasser und
 Erde. Der Zusammenhange mit der Luft ist
 besonders mächtig und ungedrungen. Alle Blätter
 suchen am Tage Sauerstoff und, das frisst eigent-
 lich, die Luft atmet solche und den Blättern
 ein; dabei sucht die untere Seite der Blätter
 Wasser ein, die obere strömt ab und. Ungeachtet
 Verhältniss dieser Abströmung; nur der fünf-
 theilige, der tausendste Theil derselben wird ge-
 nützt. Hat ein einzelnes Blatt ein solches
 Verhältniss zu der Luft, so denken man sich
 den ganzen Theil, der sein Existenz in so viel
 tausend Blättern in die unermessliche Weite
 der Luft erstreckt! im und über ihn brennt
 sich ein aufsteigendes Gabel, ein Luftgabel,
 ein gemeinsames Ganze von Pflanzenthum er-
 giebt sich und beiden, und der grüne Theil ist
 der bei weitem kleinste Theil darin. Zwischen
 Luft und Pflanze ist ein ununterbrochen
 Fortwähren, ein beständiges Gemeinleben,
 die Luft wird geordnet durch die Pflanze, diese

gründet das Leben, muß Wasser und
Gazend. Die Pflanze ist die stille Stütze
der ganzen Erde, deren höchstes System,
das animale System ist in der Luft; in
dieser finden die regelmäßigen Pulsflüsse
jenes Gemeinlebens statt. Selbst bei uns
in Deutschland sind diese Pulsflüsse mehr-
fach, und wirklich zuerst aufzuzahlen
werden, inangestalt in dieser schon vorstehen-
den die Erscheinung nur unvollkommen,
fortschreitet; in den tropischen Ländern aber
sind die Pulsflüsse der Atmungsorgane ganz
deutlich zu untersuchen. Dasselbe fällt und
steigt der Lebenskreis des ganzen Jugs sin-
dend an jedem Tage regelmäßig zweimal;
(steigt Morgens, sinkt Mittags, steigt Abends
und sinkt wieder Mittags); am regel-
mäßigsten findet dieser Wechsel statt am
die Vegetation am häufigsten ist, in
Amerika. Die Übergangszeiten, Frühling,
Regenzeit, bringen eine kurze Unterbrechung
herbei, aber kaum sind sie vorüber, so tritt
der regelmäßige Verlauf jenes Steigens
und Sinkens wieder ein.

Die grünen Theile der Pflanze führen
ein gemeinsames Leben, sie sind die

vielleicht Darstellung der Hingabe des Lebens
an das Allgemeinere, sie ordnen die Elemente, und
entfalten alles Selbstseins. Das Wesen des Lichtes
ist nur die Fortsetzung seines Lebens, seiner Hingabe.
So ist auch das Grün selbst ein durch Dunkel zu
mühsames Licht. Ein grüner Fels der Felsen
sind nun umfällender Träger aller Felsen, die
Nahrungsfälle derselben, ihr gemeinsames Netz.

Ein tiefes Gefühl schließt sich der Manifestation
innig an die Lichterwelt an, mit ihr von gleicher
Bedeutung, als eine Hingabe, die sich im
Ganzen des Lebens oft so glücklich darstellt,
versteht aber auch in tiefster Einsamkeit und
dem Sinn, der sich dieser Hingabe überläßt,
haben auch alle Elemente freundlich entgegen; doch
ist es auch ein gesamtes Grün beigemischt, ein
Fehlen der Schuldensamkeit, wie es die Alten
durch ihren Schuldigkeits Sinn andeuteten, ein gesamtes,
wunderbares Gefühlsleben, wie es auch jetzt ein
Grundstamm aller Dichtkunst ist. In seiner tiefsten
Bedeutung schließt diesen Felsen und dieses ge-
samte Felsen; (die Aufstände und Vorgänge
des Lebens der Schuldensamkeit in diesen Sommermonaten
zum). Selbst diese Darstellung würde erst ent-
stehen, wenn ein Dichter, ein Felsen oder Gestein,
nur aus der Unmöglichkeit der Unmöglichkeit
also das Ganze des Geistes und der Dinge die

Sie übersteht, wie Lünne auf Lünne
müssen, niederschlagende Züge wieder in
dem Leben empfangen und neue Systeme
umgeworfen, die man durch die Erfahrung
mühen, und ein unermessliches Netz der
mannigfachen grünen Vegetation sich über
unserer Landebäume winterbreiten
singt! Dort ist die Furcht nicht mehr
und zurechtweisung von der Pflanzung; die
Liedern und Tönen mimmeln sind, die
Liedern und Tönen mimmeln nur gering an Menge
und Gefühl, und alle wir gesamt und zurecht
geordnet. Selbst der Mensch ist dort nie in
dämmenden Träumen verfallen; und wir wollen
ab jetzt erleben, dass der geistliche Mensch
dort die Pflanzung überwindet, und ein
freund, selbstständiges Leben an die Stelle
des dämmenden, barmherzigen setzen wird. Der
überwiesene Lenz soll dort für die
fröhen Lese seiner Bildung und die niedrigsten
das unbefahrene, was Eingeborenen das Maß
republikanischer Gleichheit zu treffen werden?
Sagt mir! Dort sind wir weit entfernt,
nützlich bestimmen zu wollen, welches Ziel
unter gegebenen Bedingungen der Mensch ge-
istlicher Entschlossenheit jedesmal gesetzt sein
muss! —

Neunte Vorlesung; den 3. März.

Der Gegenstand der vorigen Stunde soll nun nochmal, aber von einer andern Seite betrachtet werden, in umgekehrter Folge, woraus das Verständnis des bisher Angeführten sich noch klarer ergeben wird.

Der Mensch, der Gegenstand der Lefung, dessen Wesen die Bestimmung ist, das Unendliche anzusehen (Leibnitz sagt, der Mensch sei bestimmt das Licht zu schauen, denn die Sinne seien nur Gegenstände, nicht das Licht), — kommt selber und wirkt zur Welt, sieht die Sinne aufsteigend; jedoch aber grade wird schon seine vorerwähnte Richtung auf innen angeordnet, er kommt sich mehr als jedes andre Geschöpf von der äußeren Natur, und ist gleichsam die sich vollende Stufe für eine höhere Welt. In dieser hohen und gesonderten Stellung bleibt der Mensch aber dennoch verbunden mit der äußeren Welt, und dieser Verbindung wollen wir jetzt, wiederum ganz abwärts gehend, mit unserer Betrachtung folgen.

Auf der Mensch also steht mit der äußeren Welt in untrennbarer Verbindung, auf ihn tragen die Elemente. Diese Verbindung ist

durch die Haut vermittelt, durch das reine Leben
des Oberhaut insbesondere, durch welche der Mensch
mit durch ihre grünen Theile die Pflanze, in die
Flamante glänzend eingetaucht ist. Der mensch-
liche Körper zusetzt und wird hergestellt, dieses
durch stille, ununterbrochen fortwährende Pro-
zesse schon während das Leben, man kann
sagen die flamantegarnier sein; die allge-
meine Aufzucht, durch die zuletzt alles in
der einfügenden Luft verdunstet, verdunstet
nach und nach, in mitten das Fortwähren des
organischen Lebens, den ganzen Stoff, und
welchem die Organisation befaßt. In wenigen
Jahren ist der Leib dem Stoffe nach ein-
gang und war, als er vorher gewesen, indem die
Form dieselbe bleibt, weil die Ernährung
jedem Abgang in allmählicher Eingefügung
nach dem vorbestimmten Gesetze der Bildung
wieder resultiert.

So wird in der organischen Welt das
Innere steht in das Äußere fürwähren,
ergriffen von dem vorbestimmten Flamante;
in der Pflanzengemeinschaft vermittelt der grünen
Theile, in der Thierwelt vermittelt der
Gestaltungsfähigkeit. In niedrigeren die Thiere,
desto mühsamer wird diese Gattung, welche
das Innere in das Äußere zu weisen steht.
Bei den niedrigeren Thieren hängt sich
eine mühsame Selbstbildung äußerlich fort.

her, bei den oberen ist diese in den Lungen
nach innen zu verlagert. Dieses Verhältniß geht
auch alle Küpen gleichmäßig durch. Je mehr die
Küstung zum Luftrigen sich nach außen ab-
bildet, desto geringer ist das Leben und die ganze
Lebensdauer des Thiers. Mit der Entmischung der
Luft aus der Hülle steht das Expirations- von
den Elementen in Verbindung. Bei den
Insekten, Hirschen, Hühnern, Fischen, Vögeln
(im Norden vorkommend); bei den Vögeln noch
geringer, Lachse, Störche, Enten,
Schwäne an den Küpen; dagegen die Lungen
mehr, so; bei den Amphibien Lungen
und Kieme, die Lungen mehr; bei den Fischen
mehr Lungen nach außen, und nach innen
steht der Lungen nur Lungen; bei den
Fischen endlich ganz keine Lungen nach innen,
nur nach außen. So ist auch, je mehr sich die
Lebensdauer des Thiers vergrößert, desto mehr
von der Temperatur abhängig, von der Wärme
der Luft, wie besonders an den Vögeln zu sehen
ist; Ziegen, soferne und niedrigere Klug;
der Adler fliehet in die kalten Luftströme
findet man die Amphibien in der Meeresküste,
um sich in der kälteren Region für das Leben
in der kälteren zu verweisen. Dieses Verhält-
niß der entmischten Luftfüllung und
das Expirations- von den Elementen ist ganz

zusammenhängend mit dem Leben der grünen
Theile der Pflanze und der Luft. —

Der Mensch gehört als Existenz, wie
jede, der allgemeinen Natur an, den Gesetzen
der Natur. Derselbe ist ein allgemeines Lebewesen
er sich nicht unterscheidet. Ein zweites Allgemein-
niß aber im Gebiete der Natur, stellt sich
im Gebiete des Lebens durch die Vegetation
dar; denn die Pflanzengattung ist innerlich das
Leben der Natur Allgemein, wie die Thier-
welt das Besondere. Auf diesem Pflanzens-
Leben beruht das Menschliche.

In der Welt der Vegetation ist aber
auch ein zweites Prinzip.

Die grünen Theile der Pflanze haben einen
Lebensinhalt, sie sind vielmehr die grünen
Theile, als bloße Fortsetzung, wie in
die Luft und an die Luft heran. Alle
Lebensinhalt der Pflanze wandert sich dagegen
von Luft ab, ist im Innern der Pflanze ver-
schlossen, ist ein n. f. m. Als das Innere
der Pflanze, die grünen Theile entgegen-
setzt, besteht der Stickstoff, der zugleich das
Element der Luft ist, die wir selbst schon
als ein Prinzip bezeichnet haben; in den
grünen Theilen dagegen besteht der Kohlen-
stoff, der zugleich das Element der Erde ist.
Kohlenstoff und Stickstoff sind die Le-

g. 9.

Handfäde der grünen Fäde. Der Eßamin
gelingt es, jeden einzelnen darzustellen, aber
nie beide zu verbinden, das Geheimnis, diese
Kraft ist der Pflanzengestalt allein vorbehalten.
Oder, Spiritus, Leben, Pflanzensaft, sind
die Produkte von der Verbindung beider, welche
die Eßamin und ihren Stoffen nicht zusammen-
setzen können. Ist die Pflanze sich, wie in
den Sprossen, Pilzen, Schimmeln, Samen,
dem Hirschen mehr nährt, tritt auf der
Hilfsstoff, die Luft, mehr hervor, die Stoffe
werden nährbarer, weil Hirschen. — In der
Luft steht die absolute Schilke, ^{aber} wenn ein
Hirschenlos ist, das niemals zur Fäde und
zum Erfolg wird, in der Algenwelt zu
fallen. —

Die verflochtenen Fäden der Pflanze
sich im Ganges mit den grünen. Bei
der letzten gestirnt die Fädenwelt nach ein-
ander, in der Zeit, und aus einander, und
die Natur läßt die Lebewesen dieser Welt sein.
Bei der ersten ist alles für die Fädenwelt
im Leben vorbereitet gleichzeitig beisammen.
Die Konzentration des Lebens der Pflanze
in sich ist nützlich, im Stillen sich in sich
Leben der unsterblichen Natur; die Welt-
macht dagegen nicht nützt. Das Leben

der Pflanze vertheilt zwischen Tag und Nacht,
und schlägt mit der Morgensonne und Abend-
sonne in diesem Wechsel regelmäßig um, wobei
jedesmal eine Athmungsorgane aussteht,
der Morgensonne und der Abendsonne. (Ich
finde in der Luft; sie ist der Ausdruck des
frischen Lebens selbst, und nicht bloß von
der Sonne hergeleitet). Nicht nur selbst
das Thierische in der Pflanze, um Tage die
Pflanze in der Pflanze, das eigentliche Pflanze
zu leben.

Die Lunge ist erst eigentlich die Lunge
der Pflanze, (jede Lunge bildet Lungen, jede
Lunge bildet Lunge). Sie stellt ein Gefäß
in der Pflanze dar; in der sich entwickelnden Lunge ist
alles zugleich, wie im Thierischen alle Organe
zugleich sind; schon die ist ein Gefäß. Die ganze
Pflanze bildet sich in abwechselnder Expansion
und Kontraktion, wie Gott die zuerst klar
ersieht, und auf die Weise in der "Mathematik
der Pflanze" dargestellt ist; die letzte
Expansion aber sind Lungen mit Luft. Das
Lungenblut ist das ungetrübte grüne Blut,
das reifliche Blut. (Wahrlich kann die
Lungen ganz verschieden, singen Müdigkeit
der grünen Erde gefüllte Lungen fester-
bringen). Das Thier, haben wir schon angegeben,
bekommt seine Nahrung erst und unmittelbar

eine schon vorbereitete Pflanzung; so wird auch der
Lümmel durch die Natur von der Natur eine
zustande Pflanzung zubereitet, gleichsam dem aufsteigenden
Pflanzen im Inneren der Pflanze.

Mond, für die Lümmel; Sonne, für das grüne
Licht.

Lümmel, Samen, spezifischer Art.

Die Lümmel ist das Vorbild stiller Hingabe;
das sich Opfernde für den Samen, (im Gebiete
der Stillheit der schonen Welt zu wirken lassen,
die sich zum Opfer bringt, um die schonen Welt zu
wirken zu lassen. Düst und Licht bei den Lümmel
man in Gegensatz, (Licht und Dunkelheit), die
einzelnen Ausdrücke dieser Welt in der Welt
kommen; so bei den Wägen Licht und Dunkelheit.

Innerhalb der Welt der Lümmelwelt kann die
Lümmel nicht werden; aber die unvollständige Ge-
welt der Welt, dieser geistigen Welt, die in
unseren Pflanzentleben, ist nicht minder wunderbar
und bedeutend.

Eine andere Betrachtung für zum Licht;
sie betrifft den Einfluss der Lümmel bei uns.
Im Herbst erkennen die ersten Lümmel Licht,
gut, unruhig, kindisch, vorforschend blau,
oder weiß; im Sommer vorforschend rot, im
Herbst gelb; also ganz in der geistigen
Lümmelwelt, die sich zu bildet, um ein dunkler
Grund ist. (Gelb zeigt die Welt der Welt.)

Woh der Herbst uns giebt, ist unsers Lust
was der Frühling wollte; daher die Lust
in der Herbst verweilt; alles was bey uns
Geistige versinken in den Lüften;
so uns sollen Leben verweilen was
das Leben; zuletzt erscheint der Herbst
was, wie Frühling zu sein auf ein zu
weisen das Frühling sich zeigen, und die
neuen Menschen das Frühling, der sich
wieder zeigen wollte noch zuletzt in
Lustigen Jugendwein, die schon
Jahreslust waren, versinken.
(Im Geistesalter werden sich so begeben
Zügel, Gabe, wie beim Leben.)

Zusatz Vorlesung; den 7. März.

Die Folge der Entzweiung führt uns zu den
Zusätzen, diesem Ganzen mal einer eigentümlichen
Welt von Elementen, selbstverwundenen Wesen, welche
mit der Pflanzengewalt in der innigsten Verbindung stehen.
Es ist bemerkenswerth, daß die jungstürfligste Erge-
bnisse der Naturforschung über diesen Gegenstand und eine
Zeit stammen, welche bei mannichfachen Ansichten den
Weg führt für die Grundlagen des bürgerlichen
und geistigen Lebens vorzugsweise eine Zeit der Reife
heissen kann, und der ersten Hälfte nützlich der auf-
gesetzten Lebensweise. Ein frommer Sinn beschäftigt sich
in einfacher Ländlichkeit eingewöhnt mit diesem schweben
unbedeutenden Gegenstande; Lyonesse Versuche über
die Abwandlungen sind für jungstürflig gemeint. —

Die Zusätze gehören nicht eigentlich zu der
Pflanzengewalt, sie sind an dieselbe geknüpft, und zwar
immer in gleichem Verhältnisse durch alle Momente der
Leidung, und immer an eine ganz bestimmte Richtung.
Je früher die Vegetation ist, desto früher zeigt sich auf
diese Elemente, die sich immer gegenwärtig bildet,
und in ihrer eigentümlichen Gestaltungen sich nicht nur
bestimmten Pflanzen, sondern auch bestimmten Wesen
einzelner Pflanzen angeschlossen. Den Gegenstand und
Zugab angenommen, — eine Ausnahme, welche gerade

als solche der Regel wider zur Erfülligung
dienen kann, haben alle Gattungen ihre vorfindenden
Zusätze, und die nicht nur der ganzen Pflanze,
sondern auch einzelnen Theilen derselben eigenthümlich
angefunden, der Wurzel, der Rinde, dem Blatte, der
Lüfte; so zählen wir bloß auf unserer Erde mehr
als Hundert vorfindende, ihre eigenen Gattungen von
Zusätzen.

Je ungebildeter das Gesetz ist, desto abgemessener
ist es auch von allen solchen Theilen, und zeigt dadurch,
wie wenig es an die Entwickelung der Pflanzengattungen
gebunden ist.

Am deutlichsten offenbart sich die Uebereinstimmung
von Zusätzen und Pflanzengattungen in ihrer inneren Struktur;
diese ist in beiden äusserst einflussreich. (Die Struktur
der Pflanze ist nur auf Grund von der grossen
Mannigfaltigkeit der Gattungen, die sich gegenseitig
in Erfahrung setzen, nur innen aber sehr einflussreich).

Um den Gegensatz gleich in seinen allgemeinen
Zügen zu fassen, müssen wir auf die folgende Ver-
bindung aufmerksam sein. Bei der Elektricität unter-
scheiden wir schon positive und negative; wird ein
negativ elektrischer Körper mit dem feinsten
Pulver, mit semen lycopodii, bestreut, so bilden
sich kleine, zusammengehobene Körner; bei positiver
Elektricität aber unbainanderstossende, dandri-
sche (bäumförmige), das heisst, es misst die
sonderbare Theiligkeit und die unallgemeinbare.
Derselbe Typus nun zeigt sich im Gegensatz der

Insekten und der Pflanzen. Aber dasselbe Gaze: 3.
sich auch von einer andern Seite gefasst: Ich nun ein
Thier sich in sich selbst Organismus, namentlich zu
sammennimmt, so ballt ab sich, die Muskeln werden
zu einer Röhre und gestreckt, dagegen, wenn
ab in seiner Lunge auflöst, so löst ab sich ab,
und nimmt eine gestreckte Röhre; beide verbleiben
mir auf der untersten Stufe des Lebens, in den
Lungen und Lungen; im folgenden Gebiet erscheint
jener einseitige Thätigkeit des organischen Lebens,
die sich im Muskel zusammenfasst, als Insekt mir
der, jenes Andauern im Schlaf und in der Er-
müdung aber als die Pflanzengewalt (der Schlaf
ist vegetativ, und geht durch die ganze Vegetation).

Nächst der Betrachtung der inneren Struktur.
~~Wiederholte Bemerkung:~~ Einleitende Bemerkung:
In der Pflanze ist die Vereinigung der Elemente zu
einer Configuration, um eine Leber zu finden;
diese Röhre steigt sich nach und nach, und wird
zuletzt dieses System. Beschreibung dieses Systems.
Das Blut strömt aus allen Theilen des Längs
zum Herzen und vermittelt dieses der Lunge zu;
die Luft in der Lunge befeuchtet das Blut, es
wird arteriell, und das arterielle System
treibt es dann wieder durch das Herz in alle Theile
des Längs zurück. Nun Rückblick auf die
inneren Struktur der Pflanzen und Insekten. In
der Pflanze sind Luftröhren, fadenförmig - ganz =

den Tieren, die von der Lunge zu leben, sich
 mehr und mehr vertheilen, und sich zuletzt
 in die Luft auflösen; das innere Leben
 der Pflanze ruht auf dieser Lunge aus, lüftet
 die Luft zu, wie das animale System der
 Luft in der Lunge zu lüftet, im Menschen.
 Bei den Insekten nun finden sich dieselben
 siguliformig verändernden Luftgefäße, aber
 in umgekehrter Richtung; bei der Pflanze wird
 zu sein in der Erde, bei dem Insekt aber
 wurzelt der Luftbaum in der Luft, und ganz
 heilt sich nach innen, wie das animale System
 im Menschen von der Luft her (und der Lunge)
 sich im Lungen vertheilt. Dieser Luftbaum
 bildet gleichsam das Insekt um sich her; er ist
 so, das sich die Muskeln eignen, und ihre
 Thätigkeit verricht. Dieser bei den Insekten
 unendlich durch Muskelbewegung, mit
 der der feinsten Faser nicht in Verhältniß;
 Springkraut sind Klopfer verglichen mit der im
~~Hand~~ Hand. Die stille Pflanze saugt
 Luft aus, das bewegte Insekt atmet Luft
 ein; die einseitige Thätigkeit der Muskelbe-
 wegung zeigt die Lunge aus ~~der~~ der
 Erde her, und wurzelt in sich selbst.

Es ist schon bei den Pflanzungen die Luft-
 mittelung durch abwechselnde Expansion und

Konstruktion gegeben; daselbst findet sich
 bei den Infekten, nach dem gleichen Gesetze.
 Die grünen Theile der Pflanze aufsteigend der
 Krone, der Samen den Farn u. s. w. Aber
 bei den Pflanzen bleibt, nach Befallung schon
 unbekannt, die Größe der Futtermittelmenge, die
 die neue Pflanze erfordert aus der älteren, ohne
 dass diese aufsteigt; bei den Infekten hingegen
 bleibt diese Größe nicht, ab erfordert nicht bloß
 Futtermittelmenge, wie dort; sondern auf Ver-
 mehrung, zuletzt Vollendung im Übergange
 zum Tode.

Immer ist das Infekt an ganz bestimmten
 Verhältnissen der Pflanzengröße geknüpft; schon
 durch das Einlagen. Der innere Zusammenhang
 zwischen Pflanze und Infekt läßt sich nun immer
 weiter verfolgen, z. B. der zusammengefaßten
 Blüthen aufsteigend die geselligen Infekten.
 Das Infekt ist die Lausflöhe, die ihm aufsteigend
 Pflanze die Lausflöhe, die jenen die Nahrung
 bereitet, wie die in der föhren Organisation
 der Fall ist; beide, Lausflöhe und Laus, die
 zusammengefaßt, haben sich hier in Infekt und
 Pflanze nur noch nicht getrennt, ~~und~~ die
 föhren Ausbildung der föhren Thiere aber läßt
 Lausflöhe und Laus in einer Organisation sich
 finden, und aus beiden dann erst als gemein-
 schaftliche Blüthe das Nervensystem hervorgehen.

Von den Sinnen der Insekten. Sie haben
 keinen Geschmack, aber einen Geruch,
 wie ich von der Mücke erfahren gelernt;
 dann ihre Unterscheidung von Mannig-
 faltigem ist, wie nur immer ein Mensch
 den sieht, da kann kein eigentlicher Sinn
 gesetzt sein. Auch können, ist es vielmehr die
 unzählbare Kraft des ganzen Insekts, welche
 z. B. und weiter durch das Insekt zu
 seiner ihm unterscheidenden Natur führt,
 wie ein Naturforscher, der in der Lärche
 einen Löwen zerlegt, plötzlich einen
 Mannes Längen vorbeikommt, so, von
 welchen früher auf Millionen eine
 Linie zu finden gelernt. Die Insekten
 haben zumal die Augen, einfache und zusam-
 mengesetzte. Sie sehen eigentlich nur mit den
 letzteren; die ersten, als zwei schwarze
 Punkte schon bei den untersten Gliedmaßen
 vorhanden, sind bloß die unzählbare Kraft
 des Lichts, welche das Insekt unmerklich
 fortzieht, wenn sie allein wirkt; überdies
 man z. B. die zusammengesetzten Augen,
 und läßt bloß die einfachen offen, so steigt
 das Insekt nur einzig und allein zum
 Licht an, gerichtet in die Luft, wo es
 zuletzt in der Höhe sich verliert. Das
 Gefühl ist der gemeinschaftliche Trieb aller

7.
Sinnen; dieses Gefühl — mit dem besondern
Fasern für nicht zu verwechseln — ist der eigentliche
Zusammenhang, individualisiert in den Antennen
oder Rüsselgelenken. Die ganze Zusammenhalt ist
nur die eigentümliche Leitung des Gesamt-
gefäßes, wie es in allen Sinnen zum Grunde liegt.

Es bleibt noch übrig, von der Zusammenhaltung
der Fäden zu reden. Man hat schon einen
zu sehr feinen Zusammenhang wollen. Es ist nicht, man
kann die Zusammenhaltung der Fäden überhaupt nicht, wie
in dieser Art bei den feinsten Fäden vorhanden.
Allerdings ist dabei keine Zusammenhaltung der ein-
zelnen Fäden, sondern gleichsam der allgemeinen
Verbindung der Natur selbst vorhanden. Die Zusammen-
haltung wird in diesem Zustand der Zusammen-
haltung an, das Zusammenhalten ihrer Fäden
sich nicht aus ihnen heraus, als unwillkürliche
Zusammenhaltung; selbstständige Zusammenhaltung
nicht anders, als eine solche Zusammenhaltung,
nur dass in deren Mitte ein lebendiges Faden
steht. Bei den feinsten Fäden tritt dagegen
ein geistiges, willkürliches ein; bei ihnen
nicht Faden, bei den Zusammenhalten noch ganz Produkt.

Das Gefühl, kann man sagen, müsste in
seiner Leitung sein, wie die Leitung heraus.

Das Gefühl ist eine abgelöste, fliegende
Leitung, die Leitung ein zusammengefasstes, gegeben
durch Gefühl.



Fünfte Vorlesung; den 10. März.

Wir haben bisher das Leben betrachtet, wie es in der Gewalt der Vegetation sich darstellt; dahin gehören nämlich auch noch die Insekten, denn obwohl sie mit der Pflanze im Gangesstufen-Verhältnis, so sind sie doch mit ihr in einem gemeinsamen Staat, und in diesen beiden zusammen abgeflochten.

Bei den Alten galt der Sisyphusstein als Bild der unersättlichen Psyche; und eben das einzelne Bild ist nicht mehr genügend, wir haben die Vorstellung einer Metamorphose der ganzen Erde zur höchsten Bildung eingebildeten.

Wir kommen jetzt zu dieser Entwickelung der Psyche, durch alle Grade durch, bis hin zum Menschen. Von den organischen Systemen, welche wir in dieser Stufenfolge als den ersten das Organismus immer mehr finden, verlassen wir zuerst das Nervensystem, als dasjenige, welches am von dem Leben am meisten abhänget, dem reinen Metallstein, am entfernsten gegenübersteht.

In den niedrigen Thieren ist noch alles gellertartig wahrgenommen; die Polypen können zerfallen, umgebildet werden, jedes Theil kann sich zum Ganzen, zu jeder Funktion bestimmen; die Infusorienthiere

verwandeln sich unter den Augen des Leibes-
todes; die Natur spielt in bizarren Gestalten,
noch ohne Entfesselung, festen Rhythmus. Lärm und
Lärm sind äußerlich getrennt, gleichsam zwei
Hörner zusammen. Mit dem Lärm bekommt die
Gestalt erst einen bestimmten Art, aber noch bleibt
das auf den unbestimmten Augen der Eingeweideten noch
verwirrt; die Narben sind überall in Lärm
abgegraben und wenig unterscheidbar.

Die Narben sind bei den niedrigen Hörnern fest,
und stehen noch den Lautgefäßen auf, von welchen
sie oft Lärm zu unterscheidern sind.

Bei den Lippen ist das Rückenmark ein fester
Lärm, der dann in das Gehirn übergeht, das
noch nichts ist als ganzwaise neben einander liegende
Lärm, aus welchen von der Geruchsnarbe her
Lärm.

Bei den Amphibien vermindert sich die Höflichkeit
im Rückenmark; die Lärm nehmen ab, und schon
gibt im Unterscheid von großem und kleinem Ge-
hirn an.

Bei den Vögeln fällt sich das Rückenmark
mehr und mehr; das Unterscheid des großen
und kleinen Gehirns wird deutlicher, die innere
Leitung und das Verhältnis beider unmittelbarer.

Bei den Säugethieren endlich schmückt das
große Gehirn müßig umher, und erfüllt Lärm-
kugeln, zürnderung und geflochten

von dem Larynxschädel; ab dort mehr und mehr^{3.}
das kleine Gehirn und kommt immer tiefer, nach und
nach unten (Lebensbaum; bei Schafstücken sind
diese Stellen geringer); am vollkommeneften und
bildet alles das im Menschen. Schon im Niedrigsten
ist dieser nach dem ~~ersten~~ ^{ersten} geändert als Anlage
zum Hören. Und, was nicht ohne tiefen inneren
Sinn erkannt werden mag, dieselbe Reihenfolge,
derselbe Gang der Entwicklung, der durch die ganze
Thierreihe durchgeht, wiederholt sich auf dieselbe Weise
bei der Entwicklung des Menschen im Embryo! Nie-
mand ist dir so klar, wie beim Gehen; die Narben be-
halten durch alle Gattungen immer um dasselbe die
selbe Bedeutung. So ist der Mensch im Embryo zuerst
im Fischgelenk, dann das Gehirn ein Amphi-
bium, dann ein Reptil, später ein Säugthier, und
erst ganz zuletzt ein eigentlich menschliches. So erkennen
wir rückwärts eine tiefe innere Verwandtschaft durch
die ganze Schöpfung!

Wie das Gehirn entwickelt sich mehr und mehr
alle Funktionen, zeigt sich der Gegensatz der Ver-
wandtschaft und Nervenglieder zu dem Gehirn aus-
sichend; die verschiedensten Leiden und Gefühle
gehören der vegetativen Funktion an, das eigentliche
Gehirn der animalischen. Auf derselben Stufe der
Entwicklung werden die Larynx zu Lungen, die
Lungen zu Lungen, Lungen, zu einem Ganzen.

Die assimilirbaren - Progesta Konzentriren
sich; das negative (nützliche) Luftsystem dringt
als ein Leim allgegenwärtig in der Organiza-
tion hervor. Bei den Fischen drängt sich ein
Ganz in den Leim, aber nur mit einer Kam-
mer, der ersten, bloß für das schwarze Blut,
das negative (nützliche); das arterielle, oder
Pulsherzblut, das volle, fehlt noch. Dies letz-
tere erscheint schon bei den Amphibien, es bil-
det sich dafür gleichsam ein zweites Herz, die
linke Kammer. So bildet sich mit dem steigenden
der Fische auch mehr und mehr das Herz aus.
Bei den Vögeln laufen Leim und Leim noch
zusammen; erst bei den Säugthieren treten
beide gesondert von einander, allab ordnet sich,
und das vollkommenen Fische tritt ein
vollkommenes Herz gegenüber.

Nun haben auch die Sinne an. Mit ihnen
erscheint die Symmetrie, sie tritt hervor ja auch
dem die Sinne sich abbilden. Im Fische ist
alles paarweise, oder genau in der Mitte; aber
so fast alles, was dem Rückenmark angehöret,
Symmetrie. Bei den fischen Sinne ist auch
sie fischen; im Gefühl noch dunkel, in der Nase
schon deutlich, in Augen und Ohren aufgefunden
angeordnet. Sie ist das Ungerade des Sinnes,

und im Magen ist; in diesem ist kein Muskel,
gleichsam ein Organ, und doppelte Funktion,
zwei Pole; in der Symmetrie der Sinne
ist doppelte Muskel, doppeltes Organ, und
nur eine Funktion; eine äußere Zune zu
einem, die innere Vereinigung besetzt bei
äußerer Trennung; dort wird Eine zu Zwei,
bei äußerer Vereinigung besetzt innere Trennung.

Die Sinnesorgane setzen sich durch die ganze
Hirnmasse; man kann sagen, die ganze Hirnmasse
müsse ganz, stache von unten für einen zu.
Die Ausbildung ist dieselbe, wie bei allem
Leben. Dem Gefühl, als dem untersten und
allgemeinsten Sinne, verschmelzen die Organe
nach und abgemessen, individualisieren sich nur
in den Sinnenzeitgen einigermassen für
sich. In das eigentliche Tasten, dann aber
werden die Organe immer gesondeter, bis sie
endlich in sich getrennt erscheinen, und mit die
sehr Rührung und Abgeschlossensein in sich zu
gleich den größten Lebensgeheimnis auf uns
umfassen. Das Gefühl schließt bloß eigene
Sensibilität der Masse auf, erfordert unmittelbare
Erfassung; der Geschmack schließt chemische
Eigenschaften auf, (Alkali und Säure), wird
vermittelt durch Löslichkeit, durch den
Sprudel, der aber zugleich auf der Verdauung

+ elektrisch, (das
Nerven eine elektrische
Erregung),

viert; Und der Gehirnsatz schon im Uterus, wird
in weiterer Entwicklung, sein Gehirnsatz ist das
könnige, das negative Produkt dieses Sinnes,
der Nasenschleim, ist schon mehr als der Sinnen-
sinn eine Ausbuchtung nach außen, und zeigt
dadurch die größte Selbstständigkeit des Sinnes an.
Diese drei Sinne sind niedere, thierische. Ihnen
gegenüber bilden sich die höheren, das Verstandes-
und das Erkenntnisvermögen, Gefühl und Gefühl.

Das Gehörorgan besteht sich in den Nerven
und feinsten Zellen, und besteht sich tiefer ein,
je tiefer die Entwicklung ist; das Gehör ist tief-
er, in die stillen Stille der Organisation
gehört; das Ohrschmalz ein nach aufsteigender
Erkenntnis, als der Nasenschleim; das Gehör ist
vollkommen individualisiert, der Gehörsweg ganz
getrennt, das Gehirn Gehirnsatz das Gehirn des Gehörs

Das Auge ist das am meisten getrennte
Sinnesorgan, das sich am meisten verändert,
endlich einmal dem Ziele aller Existenz,
der Rührung, nachzukommen, ein Organ,
in welchem das, was die Natur überall zu
braut und nicht verliert, endlich gelingen zu
sollt. Das Auge, dessen Gehirn das große
Gehirn ist, ist gleichsam das geöffnete Gehirn,
die Augenzellen der geöffneten Zellen. Ein
Augenorgan ganz und der Mitte des großen

7.
Geführt hervor; so sie in die Augenhöhle treten,
sahen sie glänzend im geschnittenen Gefäß, die feste
Hornhaut begleitet sie, eine Kälte im Innern
das Wasser wird ein reines Glas für das Auge.
So unbegrenzt eröffnet das Auge sich dem Licht.
Das Lichtsystem giebt die reinste Zelle,
die sich abgegrenzt als Netz dem Licht gegenüber =
bildet; die drei Kugelformen, die unendlich, die
gläserne und die Kristalllinse, treten als ganz
füllendes Gemälde vor die innere Sonne. Die
Absonderung ist die reine Yfuna, das Markwasser,
mit dem sie allerdings dieselben Bestandteile hat.
Der Lichtstrahl, der sich schon bei dem Gefäß
angeordnet anordnet hat, ist hier ein unendlicher,
bei einem Minimum der körperlichen Kette der
Erleuchtung.

Nur das Auge weiß die Linderung zu finden; Plume
und Sonne zugleich. Das Auge ist glänzend das Yfuna
im Yfuna, ein individuelltes Wesen, mit einem Gefäß =
denn Zustand begibt, der ihm Gefäß sein werden
kann, mit reinen Mädeln; und wie die Mädeln
das Auge ausfließen, so ausfließen in tiefen
gesamten vollen Längung aller anderen Mädeln
das Längen mit.

Gefäß und Gefäß sind föhne Sinne, sie zeigen
in ein föhne Wesen als das irdische Auge; sie zeigen
ein andere Erscheinung an, als wenn sie gemacht wird.



Zwölfte Vorlesung; den 14. März.

Rückblick auf das Leibhaftige. Wir haben gesehen, daß die Entwickelung aller Organe zugleich mit dem Geiste gescheht, daß sie gegenwärtig in gleichem Grade das Geistesmittel ist. Dann betrachten wir die Sinne, diese Thiere im Thier, deren höhere Entwickelung mit ihrer steigenden Veredlung und ihrem zunehmenden Wirkungskreise verbunden ist, wo wir dann das Auge das am meisten gesondert sein und das Licht einen unermesslichen Wirkungskreis haben, dagegen das Gehör das am wenigsten gesondert, und die unmittelbare Verfassung der basissündlichsten Wirkungskreis. Wir die niederen Thiere in den Elementen zu den höheren Thieren, so verfährt sich das Gehör im Lichte zu den höheren Sinnen. (Vergleichung der Mystiker, daß der Mensch selber nur minder Element (Leiden) für höhere Lärm (oder auch für Lärm) wird.) —

Es ist weiter gesehen, wurden wir uns nun von dem gegebenen Geistesgehalt uns zu einer allgemainen Uebersicht des gesammten Lebens der höheren Thierwelt bis zum Menschen.

Eingeführte Bemerkung: Ungenauigkeit der Aufeinanderfolge in der Entwickelung der Sinne, sowohl der einzelnen in ihrer Reihe, als der gesammten inneren der Gattungsbereignung, so ist doch auf jeden

Alle die Entwickelung immer eine Gesamtheit: mittelung; alle Sinne entwickeln sich zugleich, in gleichem Maße, die Sinne des einen Sinnes ist sind mit allen.

Die Sinne nur zuerst zeigen überall eine Gesamtheit Entwickelung. In Affen zuerst, der nur die Luft, die im Wasser ist. In den Thieren und Vögeln sind alle Sinne der Sinne Sinne angebunden aber auf Gesamtheit Sinne. Die Verbindung zwischen Mund, Gehör und Sehe, kann angebunden, verliert sich wieder in einer gemeinsamen Höhle. Das Herz ist nur ein Gefäß; das arterielle System ist noch in das Allgemaine des Körpers zu stellen. Das Rückenmark ist so, das Gehirn eine Fortsetzung verbundenen Lücken. So sind auch die Sinne gesamt; die Zunge ist Evangelig, ohne Wasser, nur wenn die Geschmack ganz längen; nicht besser ist es mit dem Gehör. Das Gehör ist ein spezifisch nervöses Organ, für welches die Thiere als Vorbilder dienen. Von den vier Abtheilungen, welche das entwickelt Gehör bilden, haben die Sinne nur die eine, den Vorhof, angebunden ist eine Zunge, die beiden über lassen ganz. Das Gehör fällt bei den Säugethieren mit dem ganzen Gefühl zusammen, und nur die Sinne sind individualisirt. Gehör zeigen sich im Ohr; der ganze Sinn ist ein gedämpfter. Das Auge ist hervorragend, nur sieht auf bestimmte Gegenstände, ohne bewußte Richtung. So sind alle Sinne bei den Säugethieren in einem gemeinschaftlichen Sinne

verfaukt, das ganze Thier ein' Dümpeb. Kopf sind³
die Andeutungen in ihrer Organisation schon, als bei
den Insekten, die nur scheinbar eine höhere Stufe sind.
die Natur verläßt gleichsam die einseitig schon
Entwickelung wieder, und steigt zu dem Uebereu-
feren, um aus niederen Stufen eine neue mannig-
faltige Entwickelung hervorzuführen. Der Fisch
entsteht, mit der sinnreichsten Zusammenfassung,
das Thier.

Ein Amphibium sind schon eine höhere Stufe der
Thierwelt. Die Fische sind noch inbegriffen fast ein-
seitig; aber so wie die Natur aus der gemeinsamen
Hülle, dem Wasser, hervortritt, fängt sie an, mannig-
faltige Versuche zu machen; die vielfache Gestaltung
des Amphibiums (als Lungen, Flossen, Liliendrüsen
u. s. w.) deutet schon an, daß die Natur hier in ein
höheres Ziel streben will. Der Kopf ist zuerst,
wenn er aus dem Ei kommt, ein Fisch mit Knochenskelett
und Linsen; erst später fängt ein inneres Atmen an,
aber noch sehr unvollkommen; es fehlen die Nieren,
das Zwerchfell. Das Gehirn ist noch sehr glatt gedreht,
die Sinne sind dümmelhaft zuvörderst. Das Amphi-
bium ist dem Ganax analog.

Bei den Vögeln steht die Entwicklung der
Natur wieder in einer Richtung; sie sind einseitig;
unabgeschlossene Thiere; und erst in der darauf-
folgenden Zeit wieder die Richtung zur Mannigfal-
tigkeit hervor. Die Vögel haben ein' Vogelknochen.
Ganz, krause und atavistisch, luftschwammige Lungen,

ein Konjunktivstadium, ein großes und kleines
 gesondert; aber noch immer faßt das Zwerchfell,
 und die Lungenflügel eröffnen sich in die festen
 Lungen, ja in die Äste der Lungen hinein, so
 findet das tiefste, einseitigste Ausströmen statt,
 eine Hindernislosigkeit, was bei den Insekten
 geschieht, nur auf höherer Bildungsstufe. Die
 Flügel liegen seitwärts, als abgesonderte Röhren,
 im Ganzen der Organisation. Ihre Sinne sind un-
 gebildet, aber noch die Zunge hervorstehend, das Antlitz
 markiert im Sinnes; ihr Gesicht ist in starrer
 Richtung auf den sinnlichen Gegenstand beschränkt, auf
 die abgesonderte Welt seiner Augenwelt beschränkt;
 die Rinde dieser Welt ist zugleich ihre Ge-
 fühlswelt, das Leben das Leben ist nicht so sehr
 als das menschliche (wie überhaupt kein Thiersein
 solches Vorzug vor dem menschlichen hat), sondern
 einseitig, nicht vielseitig, in seinen ungemessenen
 Gegenstand verankert. Bei den Vögeln zuerst wird
 die Luft als Luft artikuliert, zugleich mit dem inneren
 Gefühlsorgane eröffnet sich die Stimme; indem sie
 lebendig wird, das Thier sich selbst vernimmt, und
 faßt die dämmende Persönlichkeit. Die Stimme
 ist mit dem Atmen in bestimmtem Einklang.
 (Bei den Krüppeln fällt Stimme und Atmen noch
 zusammen). Das Atmen wird im Innern, die
 Stimme ein Hindernis des ganzen Lebens,
 der Gesang der Luft selbst im Innern des
 ganzen Thiers bei den Singvögeln; dies ist un-

bestimmte Zustände der Atmosfäre, von 5.
Temperatur, Feucht etc. abhängig. Die Vögel
haben Leuchtstimme, die Sängervögel Leuchtstimme.
Bei den Sängervögeln ist die Stimme das Ge-
lingen der gesungenen Lieder. Die höchste
Leuchtstimme der Pflanzen ist die Leuchtstimme aus dem
höchsten Theile der Pflanze. Die Vögel verstehen das Ge-
lingen der Sängervögel. Die Natur

abermals, um ein reiches Leben aufzuheben.
Der ungetriebene Prozess ist wieder mannigfaltig;
die Sinne sind ungetrieben, beweglich; die
Stimme kommt sich von dem Affen, und fin-
det ein feines Organ in der Lunge; die Stimme
ist fast vollständig als ein Lautorgan im Larynx
Larynx, sie gibt glänzend die Consonanten,
die Vögel die Vokale. Aber bei aller großen
Entwickelung ist auch in den Sängervögeln die
Persönlichkeit nur dämmernd; denn beide Vögel,
die Vögel und die Sängervögel haben dieselbe ge-
meinschaftliche, daß bei ihnen die feinen Sinne
noch in der Gewalt der niederen sind, und da-
durch verfinstert die Persönlichkeit in Dämmerung.
(Es ist können die Vögel die Persönlichkeit
weder ganz beseitigen, noch ganz abgeben). Bei den
Sängervögeln ist hauptsächlich der Geist verfinstert,
es ist ihr geistvollster Sinn, ihr geistvoller
Geist der gesungenen Lieder der Natur, an
ihnen hängt sich alle Artigkeit und Symmetrie.
Der geistvolle, eigentlich Sinn für Symmetrie

Atmosphäre, ist eine mit Instinkt versessene, die Anfangslyst mit menschlicher Liebe, die Liebe das Hundes, haben durch ihren Grund, das ganze Leben das Thier ist in dieser Richtung vergeblich. (Als ich selbst dem Menschen die Intelligenz im Elefanten, durch den Können Waisung der Natur, Nase und Hund zu verbinden.)

Rückblick. In der That müssen wir
die Linsen des Lebens, die Transfigurationen
aufsehen, sie sind als gewöhnliche Gabeln. Dann ist
kaltet sie das Leben in der Vegetation, in der
die Insistenzen geföhren, die das Gemeingefühl der
Kellen. Hier ist es, wie die Hirsche, und
Härs WM in ihren untern Runden die Linsen; diese
sind, wie die Hirsche selbst in der Pflanze, wie sie
gezogen in ihnen. Dieser ist die Hirsche wie
nicht selbstständig, nicht als Individuum, sondern
nur als Gattung und für die Gattung da.

Jetzt sind wir zum Kaufmann gelangt. Es
ist aber zu dieser Entdeckung übergegangen, wollen
wir nicht mehr das Glück verfallen von dem Leben
ab und auf die Kunstfabe wandern.

Schon in den gabiryan Jahren war ich inmitten
der bildenden Krieger, der zum Leben unge-
ringenden, eine darselben feindliche, zersetzende
Einfluss bringt auf in das Innere der Organisation
mischungsart und in, zu in das Innere das
geistigen Aufbaus: dort als die Feindart, die

7.
als das Leise. Ein Karstanken vermey den
Ursprung der Frankheit zu erklären; sie selbst, wie
das Leise, schliefen sie selbst vorüber. Aber das,
als Überlegung oder Absehlup der Gebilde, dass
in der Krise der Organisation nicht unerkleutlich;
aber niemals kann man aus dieser die Frankheit
begreifen werden; man sie antworten kann, da ist sie
selbst, da ist schon die Gesundheit keine Stille mehr,
da ist alles eine Seinsgesundheit; ja dies gilt nicht nur
von der Organisation selbst, sondern auch von allen
Elementen, die mit der Organisation zugleich or-
ganisiert worden; ist freundlich gegenüber, und voll
lebendiges Leben sind. Wird das Leben krank,
so sind auch alle Elemente angefallen, (die Luft
das Medium der Ausbreitung. In dieser gesunden
Verwandtschaft das gemeinsame Loos ist die
ganze Natur befangen. In dieser gesunden Ver-
wandtschaft findet insbesondere sich der Mensch zu
den Tieren. Das Dasein der Menschen verankert sich,
je früher die Ausbildung, desto tiefer in die Tiere,
in einem gesunden Grunde das Tierschaftigen,
als Tierwesen, Mittelst. Jede Verletzung,
jedes Leid in der Natur wird vermittelt durch
diesen Zusammenfassung gemeinsam für den Menschen.
Die verschiedenen Tiere verletzten die Gefühle
am geringsten; nicht bloß zerstören sie andere
Tiere zu ihrem selbsttätigen Bedürfnis, sie
über Tode und Grundstücken, ein Analogon

des Lössen, zu Lust und Spiel. Und diese ganze
 sume Zerstörung ist in allen Elementen, in allen
 Reichen der Natur. Stille und Gottes Erhaltung
 wörtlich angefügt. Diese Verrückung, dieses
 Grab der Natur, warfent aber so wenig den
 Geisteszustand der Menschen. Die Künste
 selbst sind allen Ewigkeit, vom Wiederaufbau an
 gestellt, geistig zerstört, sie zerstören
 tausend Ewigkeiten Tugend, und müssen ganze
 Gesellschaften, so sie noch wissen gelernt, über-
 Einnahme wieder, um nur sich fast zu machen.
 Es bleibt dem Menschen für eine Zukunft, um
 sich von solch geistigem Ausblick zu retten?
 Verrückung verbünden sich der Zerstörung und die
 Armutlichkeit, um in allem diesen sich eine
 Ewigkeit Glückseligkeit vorzuführen. Ver-
 gebens sucht der Mensch das Verstandes um
 Einzelnen und diesen Einzelnen Zusammenfügung
 sich festzustellen. Die Verrückung fragt zu-
 letzt geistig, ob noch irgend etwas ist? und
 fragt nicht einmal die Verrückung! —

In dieser Grabstätte jedoch öffnet sich
 das Auge für ein süßes Licht, das ihm
 geboten wird, und dem Ohr erkönt ein süßes
 von Ton, der Ruf der Liebe, durch welche
 die irdische Welt sich mit Glanz und Herrlichkeit
 erfüllt, die Einsamkeit überwinden, die tiefen
 Klänge in süßem Einklang aufgelöst werden

Leipzigische Vorlesung; den 17. März.

Über das sich allmählig unmittelbarer menschlicher Aus-
sitz; die Anfänge der Entwicklung hängt schon bei den
unteren Thieren an. Die Linsen haben als analoge
Theile für Aussitz und Sehebel nur zwei flache Platten,
die sich auf gegeneinander legen. Bei den Vögeln ist
der Eschkel, im wahren Sinne zusammengefallen, nur sehr
klein, nicht aber zu bei den niederen Säugethieren,
und steigt immer mehr mit der zunehmenden Intelligenz
in den Föhen. Derselbe Steigung wird durch die
menschlichen Augen fortgesetzt; je unmittelbarer der
Menschentum, desto mehr treten die unteren Theile
des Gesichtes zurück, desto mehr verlieren die thierischen
Sinn das Übergewicht, und jener Eschkel, unter wel-
chem die Linse des Aussitzes und des Sehebels sich ver-
einigen, wird kleiner im Brustwinkel, wie bei den
Vögeln, dem höchsten der bekannten Gesichtsformen.
An diese Bildung des Auges knüpft sich die Ge-
schicklichkeit aller menschlichen Talente; die Klein-
heit der Züge von Hervorhebung an der einen oder
anderen Stelle des Gesichtes würde, wenn je dem
Eschkel die übertragene feste Arbeit sich
haben, die Harmonie zurückweisen könnte, durch

unbegreifbare Entzweiung einer ganz neuen Welt auf-
zuleben. In Entzweiung dieser innigen Beziehung.
gewissen der künftigen Leiden und der inneren
Erregung hat Gall im Allgemeinen völlig Recht,
wenn auch im Einzelnen seine Bestimmungen sehr
oft unrichtig sind.

Aber ungeachtet aller Rücksicht in der Ent-
zweiungsbefolge von den Thieren zum Menschen findet
dennoch kein Übergang von jenen zu diesem Statt, kein
graduelles Verfließen. Wie das Leben vom Thier,
wie das Thier von der Pflanze, ist der Mensch von der
Thierwelt abgegrenzt, Rücken gegen Rücken mit
ihm gestellt, spezifisch von ihr durchsichtbar verschieden.
Zur Einzelnen dieser Thiergattungen sind nicht hinrei-
chend, den Unterschied genügend anzugeben. Der Hund
der Hühner, die Gleichzeitigkeit der Zügel, die mindere
Erkennung, die Befreiung von Hunden und Katzen
(die Affen haben, wenn man sie nicht vierfüßig an-
nennt, aber vier Hühner; ein Thier aber hat, wie
der Mensch, Hunde und Katzen zugleich), alles dies
genügt nicht, und Linné's Unterscheid (dies oder
Zweifels wohl nur aus Ironie) eine Gattung langer-
miger Affen in seinem System zu setzen zum
Menschen. Allein es bedarf auf solcher äußerlichen
Unterschieden gar nicht, weder im Allgemeinen, noch
jeweils für den Einzelnen Fall; der Mensch wird nicht
in Zweifel sein, den Menschen vom Thier zu unter-
scheiden. Die absolute Trennung beider ist durch

3.
etwas Unsichtbares andeutend. Schon die tiefen
Sinn, in diesem Entzuse die überaus tiefen zu nennen,
Gefühl und Gefühl, fühlend im Menschen im unend-
lichen sein, ein unendliches Werden auf, sie zeigen
ihn im Centrum eines unendlichen Kosmos. Das
mühsamste Scheitern aber ist die verborgene Schönheit,
die verborgene Tugend des Geistes, des Willens im
Menschen, welches als Güte, Wohlwollen, Liebe, Achtung
vor Höherem, oder doch als die unverborgene Möglichkeit
zu allem diesem, in dem Anblicke auf das wahrhaft-
kesten oder vornehmsten Menschen ungestilgt
fortgeleitet. Diese tiefe Verbindung im innersten
Gemüthe bildet eine neue Welt des Geistes; das be-
kannte oft führt, das bestirnte Gefühl ~~ist~~ sieht diese
Welt, und das ganze Ansehen stellt sich wieder. Dieser
die Verwandlung des Geistes, die unsere Darstellung des Geistes
in den Tönen der Natur, in den Augenblicken
unserer Lage, die unmittelbare Darstellung
von etwas Reingestigen. Ja, was niemals in uns
Gefühl fortgeleitet kann, weil es uns unsichtbar ist,
gibt sich in feinsten Tönen, in Licht und Luthen
zu erkennen, gleichsam ein sich von dem menschlichen
Geiste lebendigender Engel. Dieser Ausdruck eines
Jenseits nun ist das eigentliche Gegenstand des Menschen,
seiner unsere Unterweisung, das Lehnen der frei-
gewordenen Persönlichkeit, die Unsterblichkeit der
Person als solcher, im Gegensatz der Güte, die
nur allein real ist bei den Tönen.

Dasz das auch in der That zur Einmüthigkeit
das Menschen mit den Thieren nicht finden. Das Mensch
steht über den Thieren, oder fällt unter sie hinab.
Die Gattung als solche zieht bei den Thieren die
Individuen in sich hinein, die Persönlichkeit das Men-
schen bindet in sich gleichsam die Gattung.

Einige Persönlichkeit das Menschen wollen wir nun
näher betrachten. Es ist schon die erste Dämmerung der
Persönlichkeit in der Stimme. Völlig fernher tritt sie
mit der Sprache, zu der die Töne sich ordnen, eine neue
Geburt der Freiheit, eine neue Schöpfung in Artiku-
lirung der Atmosphäre. Die Sprache macht die
vollendete Schöpfung vom Thiere.

Das Atmen, die Lust, das Herz, sind am tief-
sten bei dem Menschen. Das Herz ist die lebendigste
Pflanze nach innen gebildet und gütigend, und das
Leben wird in der Lust wie in frischer Umarmung
erfüllt. Atmen ist Lebensgefühl der willkürlichen
Muskel der Brust und der ihnen gegenüber stehen-
den unwillkürlichen Leber und Galle; beide
umfassen sich, sich stillen und Nistwillen zügelnd.
Ist das vom Stillen abgesehen zusammenfüllt in
jedem lebendigen Augenblick mit dem dem Stillen
Entgegenstehen, da ist das Vorbild das Vertrauen;
dann Vertrauen ist freiwillige Hingabe, die
einseitige Hingabe auf fremdem Gebiet. Diese
Hingabe auf dem Punkte der Vereinigung selbst
ist das Geheimnis des Lebens. Das Atmen ist das

5.
höchsten Zeichen der Gesundheit, der Pulsschlag in
seiner regelmäßigen Folge das fortgesetzte bewährte
Bestehen des Leibes.

Auf dieser geschilderten Stufe des Aufwachs, der
Umarmung von Blut und Luft, entspringt nun die
Sprache. Über ihren Ursprung hat man lange Zeit
die verschiedensten Meinungen geäußert; man hat sie
wollen entspringen lassen aus einzelnen, zufällig der-
gebotenen und aber so zufällig entstandenen Lauten-
spielen. Aber die Sprache war auf einmal da; eine
neue Schöpfung, wie das Leben auf einmal da war,
durch einen Übergang aus dem Todten abzuleiten.
Wie die Bewegung sich im Thier artikuliert,
so artikuliert sich in der Sprache das Unsprachliche
selbst; sie ist das Signal der Naturbegriffsbildung;
die, sich steigend, in den Laut übertrug, sie ist ein
fortwährender und ununterbrochener Zustand. Die Sprache
ist eine eigene Organisation, tief, unerschöpflich, in
ihrem Innern unendlich, wie jede andre. Alle
vorfindenen Sprachen bilden in ihrem Zusammen-
hang eine Gesamtorganisation. Die Zukunft bringt
es sicher noch dahin, in den geringsten Anklängen
der Sprache die niederen Organe selbst anzudeuten
zu können. Wie können schon jetzt Lebewesen
der inneren Verwandtschaft aller Sprachen, ihrer
gemeinsamen ~~Artikulation~~ Artikulation,
weshalb von der jede bestimmte Sprache eine beson-
dere Lautwillenssprache darstellt. Die Sprachen

Jüngern mit der Gasse der Völker zusammen
sind der Ausdruck des ganzen geistigen Lebens,
die geistigen Funktionen der Völker selbst.
Sprachforschung führt zur wirklichen Natur-
forschung.

Die Natur singt die Sprache; sie ringt
durch alle Entwicklungsstufen hinüber
um ihr zu sein. Die Sprache spiegelt in allem Kun-
stigen der Lüste, des Schalls, des Schönen; sie er-
füllt im stillen Stillsitzen, im lauten Ton;
sie verliert sich in der Harmonie der orga-
nischen Gesetze. Erst im Menschen bricht
sie in ihrer eigentümlichsten Entwicklungs-
form vollendet hervor.

Der Mensch hat Gesang und Rede, Brust-
stimme und Zehnstimme. Aber die ersten
Naturtöne der Völker sind nicht, wie der
Gesang bei den Vögeln, zuckend und frohlich,
sondern trübend und massig; die Volkssan-
gung der Entwicklungsstufen sind in Moll-
tönen; selbst in ihrem Einklingen klingt ein
verborgenes Wesen. Die Zehnstimme, wie
sie bei den Völkern vorkommt (wie
bei den Singvögeln die Stimme der sinnlich-
Lebendigkeit und die Zehnstimme, die
die Jünger des Ansehens überträgt, und die
Erststimmung, aus welcher die erste Stimme

freigeblüht, hat etwas Ueberrassendes. Die schönste
 Bildung aber nicht auf der Ton von der Zäse-
 lob, der ganze Mund, die Zügel, die Lippen und
 besonders, wenn man ihn bildet auf, er behält die
 ganze Ansehung, und scheint von den Lippen, die der
 reinsten Ansehung der Innern werden, wie ein ent-
 schiedener Geist, in der beweglichsten Zügen die
 ganze Ansehung vorstellend.

Und wenn wir nun diese ganze unerschöpfliche
Welt des Tons und des Schalles, mit allen seinen
Gebilden und Verbindungen in Laut und Stille =
sicht und jeder anderen Verkündigung, zusammenstellen,
so ist es doch noch immer nur ein verfallenes Tusch =
spiel und unsichtbar! Ist die Erde in der Pflanze,
so ist ein göttlicher, gewaltiger Geist in dem irdischen
Schall gefasst. Ist die Erde Schall des Hörsen und Hören
voll, klingt es ab. Eine tiefe Erfahrung des inneren
Geistes sagt uns, daß dem Schall Hörsen verleiht
ist, als ob irdisch Tönen wäre. Man vernimmt nur,
was man ist; vernünftig wird man, ^{von innen} vernünftig
werden. Aber eine tiefzusammensetzende
Erfahrung, ein gesammelter Geist, ein
von Gaben und zu sein muß, von dem niemand
wird, was er ist.



Vierzehnte Vorlesung; den 21. März.

Wir gehen nunmehr weiter in der Entzweiung der
höheren Sinne. Wir das Ohr sich zunächst aus dem
Gewebe der Organisation in einen stillen Hülle, so tritt
dagegen das Auge frei hervor, als das offenste Organ.
Wir jenseit das Organ das Empfinden, der Zeit, der Ge-
sinnung, so ist dieses das Organ des Sehens, des Rühms,
der Natur. Das Auge erfüllt die Mannigfaltigkeit des
Ausseins, ist die Darstellung des höchsten Ausseins selbst als
ein solches, die Sonne das Gesichte, welche zuerst durch
Leidenschaft Lusthaft entflammt, durch Erleiden des
Lommers erfüllt, durch Himmelsflut verändert werden
kann, aber nie aufhört, das innerste Aussein kund zu thun;
das Auge liegt nicht; der Nichtbewußte muß ab jarabsen-
den, der Himmels werden, zum willigen Anbeter
der Aufricht aber läßt ab sich nicht vermögen. Das
Gesicht wölbt sich über den Augenraum mächtig an, so
ab tritt über den Augensphäre in die Höhe hervor,
und äußert sich die größte geistige Lebendigkeit. Jeder
Hervorragung ist ein Talent. Hier knüpft sich aber-
mals die geistige Erleuchtung der Schöpfung von Gall an,
und eröffnet sich der Übergang zur nachfolgenden Ent-
zweiung.

Das höchste der Eigenständigkeit des Menschen

in reinster Darstellung findet sich in gewissem
Richtung ausgedrückt, als Tamyaramant und als Tala-
Lakshat gilt für in seiner allgemeinen Bedeu-
tung, oder Rühmlichkeit auf den höchsten oder höchsten
Grad, den sein Wesen erfüllt; es findet sich in
dieser Art überall, in allen Richtungen der Welt
Licht, obgleich es nur in wenigen als solches anerkannt
zu werden pflegt. Das Tala ist an die sensitive
Seite des Menschen; an das Gefühle, gebunden;
das Tamyaramant dagegen an die geistliche
Seite, an das Herz; dieser Gegensatz von Licht
und Herz ist schon immer zur Eigenschaft jener
geistigen Richtungen mit Grund gebraucht worden.
Diese Richtungen sind zunächst von ihrem eigen-
thümlichen Ausdrucksbedeutungen abhängig; dieser
finden sich bei verschiedenen Tamyaramant die
nämlichen Talante, und auch wieder umgekehrt.

Die Sittlichkeit, oder mehr allgemein Sittlichkeit
finden sollte, ist das Maß des Tamyaramants und
des Talants; wie es für jeden Mensch besonders
gegeben ist; denn jeder Mensch ist selbst in seiner
Sittlichkeit, und wenn er diese höchste Eigenschaft nicht
darstellt, so ist es, weil er sie hat unterdrücken
und zurückhalten lassen. Licht und Herz, geist
und sich einander gegenüber bildend, müssen in
ihrem Verhältnisse eine Einheit darstellen.
Das geistige Verhältnisse nun der Gaben zu dem
Tamyaramant in dem reinsten Ausdruck nennt
man die Uebersicht des Menschen; sie ist die

3.
unser Gabe fernergebildet in das reine Ganze, die
Gastalt, wie sie aus Gott kam, die vorbegriffene geistige
Scheinheit, die wohl zuweilen aus den niederen Ex-
pressionen hervorgeht, aber nie in ihnen sich auflö-
sen kann. Ein Zeugnis der Urgastalt, dieses Einheits-
maßes der Tugend und des Tugendwandels, ist die
Einfalt, welche innerhalb der Grenzen der menschlichen
Gabe und Neigungen steht mit unzerstörbarer Befestig-
ung; das Gewandtheilhaftigkeit aus jenen Grenzen wird
gleich Lasten, Dummheit, die ein Maß der Lasten ist;
wer nicht einfältig ist, wird gleich dumm, und so kann
auch der geistreichste Mann, wie er aus seiner Grenze
heraustritt, vollkommen dumm erscheinen. Innerhalb
seiner Grenzen aber, in der Urgastalt, dem ersten Ver-
hältniß seiner Gabe und Empfindungen, ist jeder
Mensch vollkommen in gleichem Verhältnisse mit jedem
anderen; der Umfang der Grenzen ist nur für die Ex-
pression da, und begründet im ersten Grunde Unter-
scheid. Dies ist die wahre Gleichheit, die Gleichheit,
welche im edelsten Sinne, für seine Geistes befaßt;
die Tugenden, welche aus uns hervorgehen sind, sollen
aus innen kommen.

Also haben die Urgastalt gefunden durch allmäh-
liges Aufsteigen in den Tugendwandeln der Natur,
allein sie selbst ist in dem ewigen Geistes Gabe der
Natur nicht mehr zu verstehen, sie fordert uns in
ein höheres Gebiet, in das Unsichtbare, wo allein
sie stehen ist. Das äußerliche, sinnliche Anschauen
kann gleich sein, wie dann der sichtbarste Naturver-

sich zuweisen dem Auge das Positives und das größ-
te Erhaltende Körperlich keinen Unterschied finden
kann, und dem einen zuweisen das Leben das Ormuz-
tums und der Kunstbegabtesten Sungen; aber
das Geistige weist sich ab von dem Körperlichen,
und findet ein festeres Aufsein in einer neuen geistigen
Welt.

Die Eigenthümlichkeiten der Menschen sind das
maßlose Positive in ihm; sie sind nicht dazu nur
zu bilden, sondern vielmehr anzuerkennen als solche.
Die Naturwissenschaft hat das Verdienst, daß sie vor
anderen den Sinn für Eigenthümlichkeit anbildet, näm-
lich die Annäherung an Liebe, nicht das Maß des Hasses
sondern der reinigenden Liebe anzulegen. Folgerung
ist ein scharfes Licht zur Begreifung jenes Sinnes,
daß du nicht bloß bilden, sondern anerkennen soll;
was bloß geduldet werden müßte; sollte aber das
selbe gar nicht geduldet werden. Allein, ohne daß
ab der Begünstigung bedürfte, findet sich von selbst
immer genug, was sich dem Bilden gewaltsam
aufdrängt. Die Menschen sind nie rein abgefloßen
in ihre Einselt, sie schreiben und ihren Gängen
aus, und drängen in andere ein, wodurch sie diese
gewinnen oder gewinnen. Die Selbstsucht will,
daß die Form das eigene Aufsein die allgemeine
werde, und entlastet daher das Maß der Gerechtigkeit
für alle Fremde, die Gewinnsucht oder Be-
schränkung. Diese Selbstsucht erscheint in dem un-
sichselbstigen Galtendmachen wissenschaftlichen Systeme,

oder sogenannten politischen Prinzipien, bei welchen man nicht bedenkt, daß die einzelne Meinung, nicht nur selbst ihren Ursprung und Eigenen fortträgt in ihrer ganzwillkürlichen Konsequenz, die zu ihrer eignen Vernichtung will, sondern auch ungewarndlich durch ihren Wirklichkeit die Gegenmeinung macht; auch in der Religion findet man selbstsüchtige Eifer nur zu sehr statt, und selbst diese höchste Gabe ist nicht ohne die verwerlichsten Störungen. Nie dennoch vermag die reine Gestalt irgend vollkommen hervorzutreten; sie ist gestört auf doppelte Weise, durch ihre eignen Störungen und durch die der Andern.

Auf die Eigenschmlichkeiten des Menschen greift das sich ein förmlich Eigentümlich, von dem ich diesen Zustand sehr wahrfinde. Das reine Sein der Einsicht bezieht alles, setzt fest und bestärkt alles Achte, das zutragenden Taten der Eigenschmlichkeit in allem; dem erschlossenen Zustand eignet ein Gemüths von Kunst mehr als der zufälligen Hand, welche den Kunstgeist dafür zahlt. Alle Kritik hat keinen andern Aufgab, als die der Gewandtschönung und Anerkennung des Eigenschmlichen, ob kann niemals wahren Kunstheilung stift finden ohne anerkannte Liebe (denn mich nicht liebt, wird Gottes nicht und, das hat auf kein Kunst mich zu tadeln!). Alles Eigenschmliche, das ist die höchste Verdorren, soll unerkannt werden, wenn wir auf was ab ist nicht wissen; selbst die Trankheit ist als solche zu fixieren. Dieser Sinn für Eigenschmliches verbindet sich

unfasslich mit der Utopie.

Die Utopie ist da und ist nicht da im Menschen
 so bekannt sie als sein Gesetz; als ein verlorenes
 Paradies; sie ist das Gemischte in uns, die Gemisch-
 te das Gemischte, die uns fortwährend an das
 Reine, an das uns Gemischte mahnt. Die U-
 topie ist nicht vorhanden; sie ist die einzige Persönlich-
 keit, erfüllt durch die ideale Existenz. Ihr
 Ideal ist gebunden an das Ideal des ganzen Ge-
 sellschafts; daher sind alle Menschen eine Mensch, eine
 gemeinsame große Organisation; das Gefühl der
 Abgrenzung von der Utopie ist im ganzen Gefüge
 allgemein, ist gemeinsam, zugleich mit dem Be-
 wusstsein der Schuld, wodurch der Begriff der Schuld
 vollständig gesetzt ist. Jeder weiß so seine
 Utopie der uns am Anfang nur fremdesten
 Gefühle vor uns selbst, unsere Vorstellung,
 als ein Ideal unserer eigenen Gefühle, die zuletzt
 die das ganze Gefüge ist; das eine große Ge-
 sellschaft mit allgemeinem Willen in der ganzen Orga-
 nisation. Dies deutet zugleich auf ein zukünftiges
 Zusammenwachsen einer friedlichen Organisation aller
 gebildeten Völker. —

Die Person existiert, sie antwortet sich, aber
 wir können nicht sagen, sie sei vorhanden. Das
 geistige Wesen ist in ihr, wie früher sie selbst in
 ihrem Leben existierte. Wir können keinen An-
 fang des Bewusstseins, es ist immer früher da, als
 der Anfangsgrund, den wir ihm setzen wollen.

Die Person findet sich immer in einer bestimmten 7.
Abgrenzung gegeben, daher nur mit einem bestimmten,
durch festen Schuld bedingten Gesetze. Aber dieses
Gesetz ist auf ein gemeinsames aller Mittheilungen,
mit denen wir die gleichen Freuden, die gleichen
Nöthigkeiten teilen, eine gemeinsame Prüfung! Auf
im Guten ist dieses gemeinsame Durchforschende, wir
haben mit allen Mittheilungen die Entzweiungstheile,
das Verständniß gemein. In jedem Einzelnen ist
dieses gemeinsame Gesetz mit gleicher Unverletzlichkeit.

Die Unvollständigkeit kann nicht auf der Erde existieren,
sondern nur in der unvollständigen Vermischung durch-
schimmern. Wenn sie fortwähren, wäre dies allgemein
möglich, so müßte eine allgemeine Vermischung ge-
schehen; die Sprache müßte sich vermindern, und das
innere Leben an die Stelle des äußeren treten,
das Gemüth sich aus dem Innern auf außen hervor-
bringen, eine neue Natur sich gestalten. Das
menschliche Gesetz ist das Ordnende (Vorsiehende)
auf der Erde für alle Geschöpfe; aber in das Innere
des Menschen ist dieselbe Vermischung gekommen,
die unsern Geist durch alle Tugenden der Natur als
ein zerstörendes Prinzip begleitet hat. Nur in der
Vervollständigung dieser existiert das die Unvollständigkeit, ein
menschliches Gesetz; nur negativ, nie positiv.

Nur einmal existiert sie wirklich auf der
Erde: Mittel, Heil.

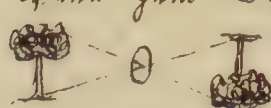
Leid auf Augenblicke Leid von der Frucht

figuration. Unten ^{mit lebenden} irdisches Leben auf höheres
Geist verweisen. Dann die Jünger, in ^{Abwandlung} der
Abwandlung dem Meister zu ^{abgeschieden} Rufen. Endlich die
Ungestalt, angefüllt von den ^{abgeschieden} Tugenden, die
auf der Erde nicht geduldet werden, sich lobpreisend
und erhebt zum Himmlischen. Ist es ab dem gott-
erfüllten Künstler fast als ein ^{abgeschieden} Zustand gelin-
gen, in dem Leiden die Verfüllung zu ^{abgeschieden} und
die Verklärung der Ungestalt anzudeuten.

Künigshausen Vorlesung; den 24. März.

Die Organisation des Auges ist in jedem Lehrsatz
vermittelt und dunkler, als die des Auges; während
die letztere mit ihren Gesetzen für die Physik völlig
abgeschlossen erscheint, ist die erstere für die Zerstreuung
sehr noch ganz unvollständig, und die mannigen Auflösungs-
theile sind abgesehen davon, dass sie einzeln und ohne Zu-
sammenhang. Diese können nur durch Gesetze der Refrak-
tion, wie wir die Gesetze des Lichtes kennen,
mit ihren inneren Eigenschaften, aber noch einer Abklärung.

Einsicht über die oft schon in der Augen gebrauchte
Erklärung, dass ein Gegenstand durch die Linsen-
wirkung der Kräfte im Auge sich vergrößert darstellt, und
dies nicht als vergrößert gesehen wird. Starker erklärt
die Sache sehr einfach; man würde sich nur nicht finden
dem Auge eine das Bild im Auge schwebende Seele
vorstellen, diese allerdings würde dann im Vergrößer-
theil Bild in dem Auge aufzunehmen; die Organisation
des Lichtes ist vielmehr in dem Auge selbst abgeschlossen,
und das Bild im Auge entspricht nur dem Gegen-
stande außerhalb. Hier sind aber die Punkte, die
wir oben und unten nennen, nur die Punkte der
Erzeugung für die Tätigkeit der Seele, und wir
sehen von unten herauf, und von oben hinunter.

Wenn zum Beispiel in der folgenden Figur

 der Raum A als Bild im
 Auge von B erscheint, so erscheint das Bild
 im Auge B nach demselben Gesetz wiederum als
 äußerer Gegenstand von A, nämlich umgekehrt und
 nicht verkehrt.

Nur die Erklärung der Organisation des Ob-
 jects, wie gesagt, so gut wie gar nicht gegeben, die
 kleinen Objecten mit ihrem salzsauren Saft,
 die Sphären, das Labyrinth, sind in ihrer Ord-
 nung noch unverständlich. (Erläuterung der Zusammen-
 mit Lob empfängt, aber die Erklärung als noch sehr
 gering bezeichnet). Aber auch für das Verständnis
 ist das Gesetz der Verflechtung der, Einwirkung
 von dem Gesetz der Verflechtung zugehörig.

Wenn das Gesetz, als das unendliche Wesen
 und zu der unendlichen Ungeheuer angeordnet
 so führt das Gesetz, indem wir deshalb als ein un-
 endliches Wesen betrachten, und in das
 allwissende Wesen hinein. Es ist ganz bei
 dieser Betrachtung bis auf den geringsten Grund
 des Wesens, in ein Gebiet, welches in den Abgründen
 des Mysticismus hineinragt, und nicht ohne Gefahr
 ist, sich darin zu verlieren. Allein wir wollen das
 Wort „Mysticismus“, welches man abso-
 lut, wie unter dieser Art (Esoterismus, Jakob)

3.
nimmend), um abzunehmende Lustungen gesüßlich zu be-
zeuhen, sich Einbildungsbilder zu bilden, und das Beste dieser
Lustung getrost zu verfolgen, indem wir das Selbst, den
Abzuehlenden davon, das allerdings an den Selbstsinn
gränzen kann, und diese ganze Neugierde verwerfend
überwinden.

Alles tiefer Selbstsinn, in seiner größten
Reinheit genommen, klingt immer auf einem unbe-
greiflichen Punkt an, über den wir nicht hinaus können,
wir mit ab auf stellen. Unser Leib, der irdische Wohn-
sitz der Seele, unsere Seele, die sich in der Seele
Leib nicht zu finden ist, beide in ihrer unzerstörlichen
Lebensverbindung verlieren sich in der Unendlichkeit
der Natur. Meine Existenz ist nicht mein Anfang,
mein Absterben nicht mein Ende; in aller Ordnung
der Natur und der Geister bin ich als Mittelglied
zwischen einer Vergangenheit und einer Zukunft gesetzt.
(Das höchste Selbstbewußtsein, mein Liebstes, das
höchste Selbstbewußtsein, das Selbst, verlieren sich in der
Unendlichkeit).

Unser erstes Bewußtsein ist das Bewußtsein einer
Sache, unserer eignen, einer Selbstheit; unser tiefstes
Bewußtsein sagt uns, daß wir eine gewisse Unruhe be-
stehen haben, die wir nicht abzuwenden.

Über das Vergessen; nichts Aufzuerheben
kann verloren gehen; man hat es, als hätte man
es nicht, im Vergessen; unbegreifliche Trübsal, dem

irdischen Selbstsinnen nicht ~~un~~ erreichbar, 15.
aber um so auffindbarer auf großen Versuchungen
und Zerknirschungen.

Betrachten wir uns über unser Eigenthum
Leiden, betrachten wir diese gesammte Ver-
knüpfung unser Dasein mit all dem Gegebenen
außer uns und in uns, die gesammte Verknüpfung
steht mit bestimmten Gegenständen, die gleich-
sam unser Existenzgrund sind, in
jedem uns inwohnenden, jenen Gegenständen
genau entsprechende Talente haben, (das
Talent vermag, was der Mensch sich selber kann
so drückt alles auf ein früheres Dasein wie
auf ein künftiges. In dieser mystischen Tiefe
ist unser Dasein erfüllt, getragen von der
Ungestalt, gesammelt in unserer Erfahrung.

Ist, so betrachtet, der Mensch frei? Ist
kann er nicht bejahen. Die menschliche Freiheit
als solche ist keine Freiheit. Die Kraft, die dem
Menschen gegeben ist zwischen Gutem und Bösem
bezieht keine menschliche Freiheit, denn wir müssen
dem Menschen doch unsterblich eine größere
Freiheit beibringen, je unfähiger er wird, Lö-
sen zu müssen. Der Mensch ist nicht irdisch frei.
Die Freiheit ist nicht irdisch; alle Freiheit für
ist nur eine Erfahrung.

Ähnlich ist Krampf zu, wie Schilla ist, aber
unser Schilla selbst ist nicht der Erste, sondern nur
ein Afterschilla, der der Gefühlsinnung, ein Schilla,
der nicht sich selbst will, sondern aus sich, das er nicht
ist. Erster das Agostalo Kanten angestrichen. Der
Schilla ist ein Geist, der gut ist: ein Gottesgeist,
der böse ein böser Geist; aber der Schilla ist als
solcher immer nur der meine, und daher nur ein
sicheres. Die Ursache meiner Verwirrung ist
früher als meine Gefühlsinnung, und daher gar man
ist in dieser nur so wenig. (Die Natur, als
müde sein dadurch, daß der Mensch die Schuld
übernehmen, gerichtet, entfernt ohne Schuld, der
Mensch trägt die ganze Last).

Durch die ganze Geschichte geht der Widerspruch
zwischen Krampf und Notwendigkeit. Von jeder
hat man zur Lösung dieser Zweifelsfrage eine
Menge von Hülfsmitteln angesetzt, aber nichts
vergeblich, geringe, welche die Tiefe des Zustands
zu denken, aber nicht verstanden. Ständig will zum
Erfolg dieser gegebenen Darstellung eine
Lernübung mitteilen, die ihm dieser Tage durch
einen Krampf selbst angezeigt werden, und davon
Erziehung für sich selbst angenommen werden
muss. Der Krampf muss darauf aufmerksam,
daß in der Physiognomie der Krampf hervortritt
nicht zu unterscheiden sei, die Grundform, als

das unorganische Gayabann, jeder Änderung der
 Willen Entzogen, die eigentlichen Züge des
 Geistes, im organischen Gayabann und Willen sich
 harmonisiert, und die geistlichen Mienen, im organischen
 bloß die Willen hervorhebt. Sind auf das un-
 organische Dasein überführt angewandt, so ent-
 steht der Grundform die toten, unorganische
 Natur, wo bloß der Gesetz herrscht, die Willen
 und Gesetzlosen ist; den Zügen entspricht das Leben
 die organische Natur, wo Gesetz und Willen
 sich vermischt haben, die Willen festzustellen ist;
 den Mienen endlich entspricht die Seele das
 menschliche Dasein, wo bloß der Willen ist, der
 mit dem Gesetze spielt. Oder in der Anwendung
 auf die Geister selbst; so entspricht der Grund-
 form das antike Leben mit seinen festen
 Zügen, wo das Gesetz herrscht, das alttestamentliche
 Gesetz, das Gesetz; darauf folgen die Mien-
 en in ihrem Gesetzlosen Bestimmungen und
 Lehren der nachfolgenden Zeit gleichsam
 die Züge der, und endlich sind die Angelegenheiten
 des Tages mit ihrem vielfachen Geiste den Mienen
 gleich zu setzen. Alles dieses nun geführt zu un-
 serem Dasein. Aber daselbst schließt sich auf
 diese Weise nach Einwirkung ab; und in der
 geistlichen Mienen wird nach ein Gesetz her-
 vorgehoben; alle Willen muß Willen werden.

7.
Dieselbe Entzückung, welche auf das Zuhörerbild
angewandt, zeigt als der Grundform entsprechend die
Plastik, als der Züge entsprechend die Malerei,
und als der Minnen entsprechend die Musik.

Die Musik hat etwas sehr Räthselhaftes; in ihr ist
einzelne Gesetz (die strenge Mathematik) und doch schon
eine Willkür. Ist das Gesetz Liebe wird, so wird
das Gesetz bestätigt durch die Freiheit. Musik ist das
erste Leben, Grundton der Gesetze selber, das
erste in dem Anfangs gesetzte, ein beständiges Leben
im Leben, und Leben im Leben. Ist das Leben
unsern ansehn (der tiefste Ton, also die unterste
Stimme, hat schon 32. Obillationen in einem Sa-
lender, eine Bewegung, die nicht mehr sichtbar ist
in ihrem Handeln), so will erst dieses Annehmen
sein. Die strengsten Töne, Torsionen, Torsion,
Mollus, können dieses Bewegung; die Torsion sind
vorzüglichste Leiter des Tons; das Streichen wird
für den Ton des Bewegung; es ist, als sollte
das Gebirge in uns durch Musik leben werden.

Es giebt eine ganzgaltige Musik; die Quantita-
tische, für den Sinnearbeit, eine unendliche Kette,
ein Leben, nicht ohne ständige Gefühle, von wel-
chen die Alten viel mehr wußten, was uns weniger
bekannt geworden scheint; denn die Quantitative,
die uns der tiefste Ton das Gemüth wiederklängt,
wie die Worte ansehn, die Gefühle als solche

sich unmittelbar verständigen.

Durch Gläubig's sinnreiche Versuche ist es dargestellt, daß die Töne ⁱⁿ dem auf Gläubigkeiten gestützten Sinne vorfindenartige Gestalten darstellen, die leichtfertiglich von der Art der Erzeugung abhängen. Diese Töne sind nur noch in der Erzeugung auf Klängen, ohne Zweifel abmüßten diese Klanggestalten sich nach allen Dimensionen bilden. (Anmerkung an die Sprache der Tönestellung). Bildet aber schon jedes einzelne von einer regelmäßigen Gestalt, die nicht so wohl ist, als wohlmaße wird, so danken wir, was erst einen ganzen Melodie, einer vollen Harmonie für eine Gestaltbildung aufzufassen müßte! Es organisierte, masselhaftige Tönebildungen der Töne untereinander, die im einzelnen Klang aufeinander sind. Es ist dieselbe Natur, die dort Unorganisiert bildet, und hier die Gestalten des Klanges. (Musik bringt Leben; und Töne sind Selbsttöne).

Hier ist die Stätte des Gesammelsdollen. Es giebt Melodien, die wie Zücker den Menschen in eine herrliche Vergangenheit versetzen, seiner innersten Tiefe anfragen, willkürlich im gesammten Zusammenhange mit der eigenen Gestalt, mit der Urgestalt! (Musik wohnt in der innersten Seele). Man hört nur wie man ist, wie man geworden ist. —

Die Urgestalt findet ihren Gegenklang in der ersten Musik. Ginstarbar zu ist, ist der Reiz geworden folgen, das innerste Wesen. Seligkeit und Tod waren dann sind. (Die Personen des Weltgewists). —

Satzgesamte Vorlesung; den 26. März.

Rückblick auf die vorhergehende Vorlesung. Es ist gefunden,
es giebt eine Dunkelheit, erfüllte Seite des Daseins; jeder
Mensch befindet sich gebunden an die Unendlichkeit des Daseins,
gebunden in den tiefsten Tiefen, durch seinen Leib, durch
die ganze Folge seiner Entwicklung in Raum und Zeit, aber
innerlich ist er fähig zu sein der Unendlichkeit des Daseins;
dieses gebundene Dasein will sich lösen in Harmonie. Doch
der Mensch findet diese Harmonie schon vor seinem Bewusstsein
gestört durch eine große Disharmonie, deren Echo ihm überall
widerklingt, und der unendlichen Natur und dem unendlichen Ganzen.
Das Geheimnis seines Daseins liegt tiefer, als sein irdisches Dasein
sein, und dieses ruft zur Lösung jener Disharmonie nicht hin. Zwar
die Wissenschaft streift ihm zu, die Musik ruft ihn an, und der
Grundton des Daseins ruft sich ihm das Gesetz, und den
Tönen in der Welt die Gesetze und die Unendlichkeit, und den
Menschen die Person, allein alle diese, wie sehr sie ihn befehligen
und erheben, lösen das geheime Ringel des Daseins nicht.

Das Werden ist das Tiefste, was der Mensch vernimmt;
in allem Werden klingt der Ton eines selbstverklärenden
Bewusstseins hindurch.

Es ist das Leben selber liegend als der Tod diesem ein
Gegensatz ist, wie das Bewusstsein als ein Gegensatz
im Leben hervortritt, so ist der Geist der Erscheinung
ein Gegensatz im Bewusstsein.

Wie das Leben ganz ist in jedem Augen, nicht getheilt
sondern ganz in dem Gefühn, ganz in dem Gange u. s. f.
so fordern uns mancherlei Richtigungen des Lebens eine
jede der Menschen ganz und ungetheilt. Zuerst die ge-
sellschaftsverhältnisse in ihrer höchsten Erfassung, als
wenn es gäbe, wenn der Mensch ganz in Anspruch
ungetheilt soll er sich hingeben, nichts vorbehalten, in
dem Abgründe der Seele zur Einheit werden mit dem
Gemeinen; ferner, wie der Geist sich verhält zur Seele
fordert uns diese in ganz; sodann fordert sie
das Thier, inwieweit es ist und nicht ist
als ein innerer Mensch, seinen inneren, ungetheilt
Leben ungetheilt; endlich nicht sie, besonders der
Mensch, sein Volk in Anspruch, sein Land, und alles in
damit zusammenhängt. Und in allen diesen Richtigungen
ganzlich soll er ganz sein, keiner getheilt angehen.
Ist nun ist das ganze diese ganze? Ein innerer
der gesamte Mensch das Leben im unendlichen Leben
der alles bestrahlenden Liebe. Ist sie sein, indem
wir uns ganz hingeben allen diesen Richtigungen.

Hier nun entsteht der Glaube. Der Glaube ist
die Zurechtweisung des höchsten Lebens in der menschlichen
entfalten Welt, die seine Ruhe in der Natur, die
Zurechtweisung, dass alles, auf alle barmherzigen Gedanken
in ein höheres Leben hineinübergewandelt sind, dass eine
barmherzige Harmonie das ganze sinnliche Leben trägt
der Glaube ruht in einem tiefen Gefühn, aber er
ist das Gegenstück von jenem tiefen Mysticismus,
welcher dem festen Auge widerstehend sich zur Ruhe
hinwendet; der Glaube ist nicht in Streit mit dem

3.
Erkennen, mit der Sittlichkeit; diese, welche selbst nicht
die höchsten Lehren des Theismus tragen, umfassen sie von
dem Glauben, sie werden von ihm bestätigt, und in diesem
Sinn sagt man mit vollem Rechte, daß der Glaube die Ver-
nunft gefangen nimmt.

Der wahre Glaube ist nie dunkel fixiert in einer Richtung,
das Leben, in einem Strom abgefloßen; undet harmonisch;
sondern die höchsten Liebe ist vielmehr der lebendigste Sinn
für alle Eigenheiten, sie will alles anerkennen,
ist feiter, freier, für alles Empfinden des Lebens offen,
und akzeptiert die Voraussetzung, die in jeder Richtung
liegen kann, findet aber auf in allem den äusseren Sinn
zum Höheren; sie will alles begreifen, bestätigen, sie
erhöht das Erkennen und jede Thätigkeit. Die Liebe
ist freier Tag; die mystische Seite ist für sich da, und
soll als solche anerkannt, aber nicht das Dunkel dem Tag
aufgeboten werden.

Das große Symptom des Tages und der Nacht
tritt uns in der wunderbaren Abgrenzung des Ather-
sches und des Sphärischen entgegen. Der Sphärische ist die höchste
das Leben; mit Nacht nennt man ihn ein Bild des Todes,
es ist ein qualvoller Tod, nur daß der sinnliche Leib, die
Organisation, ungestört bleibt. Nur der Mensch allein
schläft wirklich; bei den Thieren ist kein echter Schlaf,
sondern mehr Erstarrung oder andere Zustände. Im Schlaf
sind statt des Gehirns die Ganglien (Nervenzentren
und Nervengeflechte) thätig, die gesammelte, ge-
ordnete Seite, der Mensch wird selbst zur Pflanze; das
Gehirn zerstreut sich gleichsam in die Ganglien, wie

Die Sonne ruft in der Nacht zuhause ist
Der Schlaf von Schlaf und Schlaf ist ganz an die
Sonne geknüpft; mit ihr, dem Gefühle des Unigen
fand, die alle Eigenschaften der Erde nach
gibt zugleich das Auge auf, die Sonne der Organisation

Der gesündliche Schlaf ist ein vollständiger
in denen das menschliche Gemüth sich nicht nur
immer hinein, das Schlafend sieht mit dem Schlaf
und ihre mannigfachen Verbindungen bildet die Träume
in, die in ihrer gesündlichen Art auf noch ganz
den menschlichen Zuständen aufbauen, als deren Über-
bleibsel, Ergänzungen, stillkühnlichkeiten; nicht
Träumen ganz von dem, was wir bei Tage zu wahr-
nehmen pflegen. Aber diese Träume sind nur unvoll-
kommen, ab ist dann, als ob der Mensch nicht den
Muth hätte, ganz zu träumen.

Schlaf und Traum fallen in früherer Zeit
in größere Bedeutung. Schlaf und Knechtchen,
Cavalier, standen damit in Bezug.

Der rechte Schlaf ist der magnetische, er ist
der tiefste. Es ist bedenklich, daß gerade in unserer
Zeit es mit allen seinen Schönen wieder fortgeraten
wird. Nicht ohne Gefährdung können man die
Gebirge betreten; alles ist für unsicher und voll
Trübsinn; der bloße Zustand bleibt der Erschütterung
nach immer allzu fern, der selbststündige Experi-
mentator aber geht selbst in das Experiment mit-
 hinein, und alle Vermirrungen und Gefahren haben
sich offen gezeigt. Tausend hat manig zu tun

t Dank
ordnen
im sich

zu den vielfachen Einzelsaiten, die man als Hufsaften
angibt, und will sich daher nicht lediglich an das Allge-
meinste halten.

Das Leben geht immer in bestimmter Reihe
des Empfindens, einer Vorstellung weist sich immer
an die andere, nach den mannigfachen Assoziations-
gesetzen, die sich dafür ergeben, und der Leben die-
ser verschiedenen Verbindung weist niemals ab. †
Jedoch wird im Leben selbst eine Richtung vor den
übrigen hervorgehoben, und diese letzteren werden
verdrängt, wodurch das Vorgehen entsteht. Aber
das Angehörige, nicht zugleich hervorgehoben, son-
dern in seiner Totalität bestehende Empfinden
kann nicht vorgehen; der Fluss hat die Reflexion
des Lebens selbst ist ein Strom (Raum und Zeit,
die als solche bloß dem Leben gegeben) wieder
auf; die Sinne sind nur immer thätig. Der nicht
reflektierte Mensch nun steigt sich vollkommen
im tiefsten Fluss auf, das Geist im magnetischen.
Der sonst beschränkteste Mensch, der im Leben
geistig auf der untersten Stufe erscheint, wird dann
ein anderer, ab verfeinerten die Beschränkungen,
besonders Vorurteile, die ihn während beschränken,
weisen, und neuen Möglichkeiten treten hervor; alles
durch die Reflexion sonst gestört und gesunken
wird frei, fremde Sympthemen, die dem Leben wohl
bekannt aber Einwirkung für den Gebrauch zu Gebote
müssen, werden geläufig, weil ein Empfinden

† Denken und Sein
ordnen alles andere
im sich fort.

Tupil die Totalität des gegebenen Daseins angeht von der Reflexion ausgeht.

Es ist im Gegentheil das Ganze nur ein un-
geordnetes Sonnenbüschel;
jede geistige Ände-
rung ein und dem tiefen
Grund der Unbegreiflichkeit
der menschlichen Existenz
selbst, nicht nur das un-
geordnete Wesen, sondern auch das Un-
begreifliche zur Lösung
gegeben.

Die Regeln der Grammatik, die Mistrauen in
die eigene Kraft, die Lüge vor der Umgebung
findet, ist es finden, daß der Mensch nicht auf seiner
eigenen Gewohnheit, sondern auf der inneren
seiner eigenen Daseins zu beruhen ist, und daß
auf der beschränkten nicht ein unerschöpfliches, son-
dern nur ein erschöpfliches Dasein ist. †

Es ist nicht nur auf die ästhetische Leben-
lung der menschlichen Existenz an. Es ist nicht nur in
der Welt mit unsrer Existenz in einer gewissen
Bindung zu unsrer Existenz, es ist die das Leben
in uns, welches zu einer gewissen Liebe für die
Existenz wird, die wir bekämpfen und doch gegen
die wir uns mit einer unendlichen Opposition gegenüber
gestellt durch alle Reflexion der Existenz, alle
Eigenschaften der Tugend, die Harmonie und
Zusammenhang mit unsrer Existenz, welche die Ästhetik selbst
durch ihre Argumente ~~unmöglich~~ bewirken
kann. Das tiefe Leben aber sieht alle diese Re-
flexion und Tugend an, und stellt die stille Ruhe
der geordneten Natur dar. — Diese Zustände, Leben
und Tugend, sollen sich nicht vermischen, sondern ge-
trennt bleiben.

Es ist nicht nur eine andere Richtung der
menschlichen Existenz zu betonen, die für uns von
höchster Bedeutung ist. Man kann, wie man glück-
lich, auf glücklich einfließen, allein dies ist das
seltsame. Gemüthlich gesteht es sich ein, wie
man sich selbst sieht, und es versteht ein System

letzter Lärm, das Lebewusstsein scheint alles daran
 zu setzen, ^{um} den letzten Akten der Reflexion nicht zu
 unterliegen, die Geisteszüge vorzuziehen sich, abzusperren
 Lärm, ein massiver Todesturm. Nachdem
 aber der Schluss unerwartet gescheit, erfolgt ein inneres
 Empfinden, es stellt sich die Ordnung der Züge fest,
 sie ordnen sich, sie bezeugen ein neues Bewusstsein
 Leben. Es wird nicht völlig wie bei dem Sterben,
 wie mit dem Tod ringen, und nur für als gestir-
 ben in der Anfangs zerschmetterten Geisteszügen
 eine letzte Hingabe widerstehen. Aber
 noch mehr; es eröffnet sich ein neues, unbewusst-
 tes, in sich zusammenfließendes Lebewusstsein,
 das von dem neuen abgegrenzt ist, und Zustände
 in sich begreift, die dem neuen Lebewusstsein
 verschlossen sind, denn sie unterliegen sich, so wie
 dieses zunächst mit dem Empfinden. Das
 neue Lebewusstsein wird von dem magnetischen
 aber nicht unbegreifbar, es wird von ihm mit-
 geteilt. Nachher wird die geistige Richtung
 auf; so fragen wir, was ist das Leben anders?
 Leben ab nun in der That nicht mehr, als dieselbe
 Erfahrung, nur mit Zustellungsart des Lebens?
 Als Erfahrung eines Lebens, in und durch das
 individuelle Leben und veränderten Lebewusstsein,
 frühere Zeiten für uns wiedereröffnend, und
 die Töne einer ungeschlossenen Totalität des

magnatistischen Schlupf verminnd mit aller
Hülle der Sündensünd des Lebens! —

Kein Gefäß von der Art, deren
Aussicht auf Dankheit und Sanftmuth im
Milde in unläßliche Güte zu Lebhaftigkeit
verwandelt war, und auf vielen Jahren
im Leben, wie gelöst von den Leiden,
die ihr Jammern so lange gefesselt, zu dem
Abbild ihrer vorigen lieblichen Milde
in jener Darstellung zurückkehrte, als
wollten ihre Züge sagen, daß diese Liebe
auch in jener Darstellung des Äußeren noch
immer mitgeliebt, und nur erst jetzt wieder
die Trafsart erlangt habe. —

Von dem Ausdrücke stehender Liebe
immer scheint es wie ein Engel, der
sich selbst abläßt. —

Siebzehnte Vorlesung; den 28. März.

Leibhaftig waren wir mit der menschlichen Person, als
solcher, in ihrer Einzigartigkeit befaßt; jetzt wird uns
das ganze Menschengeschlecht in seiner unerschöpflichen Ge-
samtheit zum Gegenstand einer eignen Betrachtung,
welche uns außer ihrem allgemeinen Interesse — wie
dann in der ganzen Natur steht der Mensch und am-
nächstes bleibt — noch darüber besonders wichtig ist, daß
sie uns zu dem schwierigsten, fürtesten Problem führt,
welches Natur und Geschichte darbieten. Wir finden
nämlich, daß der tiefe Widerspruch, den wir durch
alle Tugenden der Natur bis in das Innere des Menschen
verfolgt, nun auch im gemeinsten Lichte des
ganzen Geschlechtes hervortritt. Wie viele der Millio-
nen Menschen, welche seit Jahrtausenden auf der Erde
einander folgen, sind unbefähigt von der Ent-
wickelung, die wir als die höchste angesehen, sei-
nen ohne Anteil an dem Geil, welches doch für
Alle aufsteht!

Die Betrachtung des Menschengeschlechtes, bloß außer-
lich gefaßt, und sinnlicher Erfassung allein, läßt jene
große Dissonanz unaufgelöst. Die Mafzahl der
Menschen sind wilde Ruinen, entfernt von allem
geistigen Leben. Man sieht fünf Grundstämme

von der Manfifan an, den Ländfififan, malifan
mit uns den geffififififan nennen, und von den
Racan unbesondren, den malayififan, den ungar
artigen, den mongolififan und den amarikunififan
malife eigentlich die vier Racen find, in deren
Mitte jener erste Stimm hervorsticht.

Diese Stimm haben große Veränderungen
erfahren, und tragen mancherlei Verschiedenheiten
innerselb ihres Umfangs; allein die verschieden
Grundform ist in jedem Stab als dieselbe erkenn
bar geblieben, und kein Verlust von Zeit, in so
weit wir ihn überschauen, hat dieselbe verändert
können. (Von der Veränderung durch Mischung der
Racen, durch Mischzüchtung, ist hier nicht die Rede)
Herodots Beschreibung von den Völkern, welche
in Afrika zu der Lönigs Phammatisches Zeit
nordwärts und südwärts das Nigerflus das ge
funden worden, ist in unsern Tagen noch wenig
wenig gleichsam nur mindersoll. Ebenselb beschreibt
Herodot die fentigen Tataren und Mongolen in
den afmaligen Systemen, und in denselben Gegent
erficht überall denselben Völkersflus ungewändert
wieder. Und so finden sich auch die andern, erst
in späterer Zeit bekannt gewordenen Racen
der Malayan und Amarikaner. Sie gehören
alle jenen der Gegent an, in welcher sie leben
mit der sie ein gemeinschaftliches Ganze bilden;

sie sind derselben eingeweiht mit ihrem ganzen
 Leben; kein Wunsch, keine Hoffnung; kein Leidens-
 niß geht über diese ihre Schwere hinaus; und ist
 mit Gewalt verfaßt, wenn man sie nicht. Eben so
 sind die Gesetze der Menschen in gegebenen Grund-
 formen, deren Entstehung nicht aufzuklären ist,
 sondern von einander geschieden. Ist die Gesellschaft
 der Vorfahren durch ihr Verschindern gescheit, so
 sind die Stämme der Menschen durch ihr Verschindern
 gescheit; in Amerika giebt es davon über
 tausend ganz von einander getrennte, für einzelne
 Stämme abgefloßene, über deren Leid hinaus kein
 Einsverständnis möglich ist, keine Mittheilung statt
 findet. Mit einem Worte, die ganze menschliche
 Existenz drängt und mit geknüpften Fesseln
 zu dem Ergebnis hin, daß der Mensch das Produkt
 seiner Gegend ist, und die Annahme einer Abstammung
 aller Menschen von einem Mittelgrund, von
 einem Urvater, dieses Anspruchs bleibt. In
 der That sind bis jetzt alle Menschen mensch-
 liche Wesen, die, zum Theil aus dem Verlangen
 nach Uebereinstimmung mit unsern religiösen Über-
 zeugungen, bemüht waren das Menschengeschlecht
 in allen seinen Theilen auf einen Einsatz zurückzu-
 führen, als gewaltthätig zu verfahren.

Obwohl jedoch dieser Satz, daß der Mensch nicht
 von einem Einsatz kommt, sondern in verschiedenen
 Ursprüngen das Produkt seiner Gegend ist, dieses

richtig, und das Exagaliß der biblischen Er-
 klärung unbestreitbar, so müßte, wie schon ab-
 mündlich, alle biblische Vorgetragen zusammen-
 managen, und unser ganze Ansicht für eine
 falsche erklärt werden. Allein die Sache verhält
 sich in der That anders, als jene unrichtige Er-
 klärungsweise biblisch zu zeigen vermochte.

Bei Untersuchung der Verfasserschaften
 der Manuscripten haben die Naturforscher meist
 nur die Einseitigkeit der besondern Form, als im
 im Extrag gegeben, betrachtet, welche sich
 der Einseitigkeit ausfindend sein kann; und sie
 haben dagegen die Überzeugungen außer Acht gelassen
 welche die Verfasserschaften Rachen allerdings
 verbinden, weniger jedoch unter einander, als
 gegen einen gemeinsamen Mittelpunkt hin, der
 zwar selbst verstanden ist, aber in seinen Aus-
 sprüchen noch deutlich als das Vereinende
 aller zu erkennen bleibt. Aus diesem Gesicht-
 punkte erscheint eine Rache mehr isoliert, sondern
 mit dem ganzen Manuscriptfluß in Zusammenhang.
 Alle Zinsen und Angaben aus der Natur und
 Geistesweisen auf Gottesdienst als dem Ur-
 lunde der menschlichen Existenz hin; doch
 ist die Ehre das Manuscriptfluß, der Aus-
 gangspunkt seiner späteren Verbreitung. (Über
 die Lage des Paradieses, eine müßige Sache;
 nicht ohne Bedeutung ist für seine Bestimmung)

5.
eine zweite, nach einer Seite mit Südpol
sich zu haltende Abgrenzung gegeben, deren
Mitten jedoch immer in Gorkasia fällt, man
mag den Umfang abirren noch so weit finden (unmöglich).
Wir wollen von jetzt an die einzelnen Mann-
schaften stämme verfolgen. Im nördlichen Indien
trappen wir zuerst die Gindab, und kommen durch
verschiedne Volksgeschlechter westwärts bis nach
Ägypten zu den Dogen (die eine Rasse sind),
und darauf, nachdem sie in Abyssinien, wo die
Hölken wie in einem Labyrinth vielfach zu-
sammengedrungen, man hat sich gegenseitig gemischt,
zu den eigentlichen Afrikanern, den Negeren,
(deren Erstnennung wird eingeführt), bis sie
zuletzt diese Richtung bei den Gorkasiten in
volligster Gorkasien und Erstnennung, gleichsam
als individuelle Asien zeigt. Eine zweite Rasse-
bildung beginnt, von der Gindab ausgehend, im
nördlichen Indien gegen Südosten, die Malagen,
(die werden zuerst nach ihrer Eigenschaft bezeichnet),
welche sie über die Inseln verbreitet, und ihre
Erstnennung in der Ausbreitung von Kausollund
findet. Eine dritte Bildung stellt sich, von
der Gindab ausgehend, nordwärts, über die Tutenen
hinweg, in den Mongolen; sie erstreckt
in den Samojeden und Grönländern. Eine
vierte Bildung der Menschengeschlechter, die wir
nichts als Rasse darstellen, der Kaukasier oder
geschlechtliche Menschengruppe, geht von Indien

nordwestlich über einen großen Theil von
Asien und ganz Europa hin; dieser Stamm ist der
reinste, beyabtesten. Die Geiseln sind für um
stärksten gewirkt, und die Tugenden der Vorsehung
weisen dortman sind kaum wieder anzufinden;
seitdem Einwandern sind über zehntausende
Völker hinweggeschickten, die Palatzen, die Elfen-
bein, die Tälten selbst waren keine Unvölker;
die Ruinen wurden für am frühesten unbegrabens
wie jetzt in Nordamerika die wilden Stämme
von den europäischen Ansiedlern. Nur noch Reste
der vorsehunglich in Europa wohnenden Rassen finden
sich in den Ländern südwest (Nordamerika ge-
hört noch zu Europa) und nordwest in den Lagen-
ländern. Die europäischen Rassenbildung scheint
eine Mittelstellung zwischen Mongolen und Negern
genommen, wie noch jetzt die Chinesen eine Mittel-
stellung zwischen Mongolen und Malayen sind.
Die westliche Rassenbildung ist endlich die der Ameri-
kaner. Hier findet sich der Fund von Nord bis Süd
die größte Ähnlichkeit aller Völker, (mit einer
Lebensweise); diese Rasse entspringt in den
Ländern. Bei dieser Rasse ist die Sprache
nach dem Zusammenhang mit Japan nicht so
leicht zu lösen. Auch die Lebensweise von Amerika
dass durch die Lebensweise der Völker und dass
ist auf keine Weise schlüssig. Es ist glückselig einen
anderen Weg aufzuweisen zu können. Es ist En-
ropa nicht ein großer Aufschluss gegeben
sein muss, so muss in der Süden nicht ein

7.
grösste Inseln gehören sich, deren Namen noch
in den vielen Inseln übrig sind, deren vorläufige
Latten noch jetzt die Form jener Untersuchungen
Atlantis (von der die Sagen der Urväter malden)
angehen. (Vulkane längs der ganzen Westküste
von Amerika, die noch jetzt sehr thätig sind, ist
mehr als 120. bilden einen Streif um die unter-
gegangene Insel). Die jetzigen Einwohner der
Inseln sind Malayan, ein ringenundertes Volk, welches
seine Sprache, seine Sitten und Pflanzungen (letztere
sind noch jetzt fast ohne Inseln, weil nur die Pflanzungen
Lima gekommen) mitgebracht hat, ein kühner See-
völkerung also, der die ursprüngliche fast ganz verloren
ist, nur ~~noch~~ zurückgeblieben findet sich diese
noch auf einigen der Inseln im wilden Zustande.
Über dieses Land nun muß die Verteilung und
Zusammensetzung der amerikanischen Rassen festzustellen
sein. (Die Westküste von Amerika - fast die ersten
Ansätze der Civilisation, nach Asien hingewandt.).

Überhaupt mit allen diesen Vorkommen - vermindert, so
ergeben sich folgende allgemeine Charakteristiken: ja näher
die Völker dem gemeinsamen Mittelpunkt geblieben, desto
edler und beweglicher ist ihre Gestalt, desto geistigere Bildung;
desto gesellschafterliche Entwicklung zeigen sie, desto bedeutsamer
ist ihre Erinnerung, ihre Ausbildung der Zukunft; je weiter von
dem gemeinsamen Mittelpunkt entfernt, desto weniger
die Gestalt, desto weniger die Erinnerung, die Idee der
Religiosität, desto weniger in unserer Umgebung und ange-
nommen Gegenstand des ganzen Asien, denn mit der Gestalt
verdunstet auch allmählich der Geist, desto mehr, mit einem
Licht, in der Gestalt einer vorerwähnten Legende,
die sich bei jeder Rasse als eine eigene besonders

auszuweisen lüßt, und den nicht Taugengetreuten genau auszuweisen.
Der Mensch gut sich dem milden Naturdünste hin. Was für
Lust und Vergnügen sind jener Rachen, aber nur der
Mensch ist, der bleibt und noch immer das Menschliche in
seiner vollen Bedeutung; und in der vergänglichsten Gestalt
haben wir den Sinn der Hoffnung nicht auf. Nicht bloß
an äußere Lust und äußere Verhältnisse gebunden verfaßt
und das menschliche Dasein; die Idee der Ewigkeit ist nirgend
verloren. Durch seine Ewigkeit wurde der Mensch zum
Ewigsten, er ist es, weil er ein Ewiges war, und das jeder
Ewigste nur ein gestützter Ewigster ist. Auch seiner
Erklärung der menschlichen Rachen durch einseitige Aus-
bildung der unsterblichen Allen gemeinsam verfaßten
Lebensstimmung mit unserer Ansicht überein; nur müssen wir
für die Unmöglichkeit der Ewigkeit auf die unsterbliche
Unmöglichkeit in den Funktionen der Seele haben.

Lust und Gedanken sind menschlich; der Geist hat ein
gemeines Bewußtsein mit den Tugenden der Natur (das Rät-
sel, das in allen Mythen liegt). Die Logik, jenseit
Zurückführung zur Gestalt flüssigen Menschseins, der
Verfallung zu verbergen sogar, gestalltet in seiner
eigenen Welt, da noch die heilige Quelle der heiligen Aus-
bildung ungesammet wirkt, sogar Grundformen; der
Gedanken bildet menschliche Gesinnungen, die ein
höheres Licht erst erwarten, das sie lösen und
bessern wird.

Auftraghafte Vorlesung; am 31. März.

Das bisher Vorgetragene und noch Vorzutragende muß
sich sich dem tiefsten Gesinnnis des Menschengeistes.
Es muß sich aber auch mit Andeutungen begnügen. —

Man hat oftmals behauptet, die Form der Familie sei
der Grund des Aukts; dies kann in gewissem Sinne für uns
galt; Einwirkung aber in dem, als ob der Aukt sich daraus
entwickelte. Jede höhere Entwicklung ist ein eigentümlich
liebes Wesen, in welchem die geringere Stufe zwar ge-
foben und verändert wird, aber aber deshalb nicht zerstört,
sondern befestigt wird. So ist auch das liebe Wesen
seiner Grundform auch der geistigen, welches von
jener auch auf der höchsten Stufe nicht abgelöst ist, son-
dern deshalb mitzufoben muß. Der gleiche Fall ist bei
der Familie. An und für sich ist sie nicht, als die er-
achte Leziende, voll einseitigen Selbstsinn, und, mit
ausgezeichneten Tugenden zu bilden, auch eigentlich stunden-
zerstörend, sie gerade ist vorzüglichste das, was die Kuman
gebildet hat. In dem vorfindlichsten Kuman ist der
Mensch seiner Familie, und nicht anders, als bloß das
Erzeugnis der Gegenwart, an welche sein ganzes Wesen
in allen Hinsichten gebunden bleibt. Es ist aber in der
Familie zum geistigen Aufleben, in welche Leziende gestellt
und dadurch als liebe Verbindung vereint, ist dort
bloß liebevolle Herbeiführung, an das Leben des der

äusseren Hülfe gebunden; die feiner gegündete
 Gemüthsart durch bei jenen Hölken atmet
 länger, weil aber die Entwidlung trägt, fängt,
 aber die ninstatande Ablösung ist dann auf, fast
 wie bei den Thieren, um so vollständiger und bestim-
 ter; so z. B. bei den Affen in Amerika, wo die
 Gleichgültigkeit so weit geht, daß die Kinder sich
 der Eltern als einen Last selbst durch Todtschlag
 entledigen. Diese Entfremdung auf die Familie
 allein, das Prinzip der einseitigen Zergliederung und der
 Kacubildung, ist auch noch in der Geistesart, welche
 daselbst nicht verdrängt, sondern vielmehr verdrängt;
 die Entfremdung wird übermächtig, der Sinn für die
 Totalität der Natur aufgelöst. Die Natur ist
 das Abbild des Geistes; alles, was in diesem ist,
 findet sein Gegenbild in der Natur; die Geistesart
 aber bildet das ordnende Mass beider.

Im Urdurstzeit, den wir noch jetzt zwischen den
 Elementen und der Organisation unterscheiden, das
 in der Geistesart noch jetzt, z. B. in Ägypten zwi-
 schen den feindlich ungesindeten Urvölkern
 Stämmen und den feindlich umfassenwährenden,
 in einem sich selbst widersprechenden Tygus fesselt
 wird, müssen wir in der Urdzeit in allen En-
 zingungen als ungenügend mäßig, kraftvoller
 setzen. Die Elemente, jetzt geordnet und gemü-
 ßigt durch das Leben, werden ganzeltig in dem
 Labyrinth, das die inneren Massen der Gebirge
 aufweist, die allgemeinen Erdverhältnisse

ausfind. So auch wirkte die jetzt gefasste 3.
Leynung der unendlichen müßigen in jenen Uebersicht, in
welcher wir die Ruembildung annehmen müssen.
Nicht nur die Leibschmerzen, wie sie in der Ruem-
sich darstellen, sondern selbst die geistigen Leiden so
ausfinden sein. (Auch die Auslegung der geistigen ^{eigentlich} aus-
finden zu wollen, gehört zu den Uebersichten, von denen
selbst die Veranschaulichung ausfindet!) Die Neigung zu
ausfindenden geistigen Bildung findet sich auch jetzt,
inmitten der geistigen Entzweiung; die neue
geistesverwirrung ist jedesmal da, so oft die Menschen
zum neuen Uebersicht wieder zusammenzutreten, außer
Tage besonders zeigen sich in Politik, ja in Philoso-
phie und Poesie, wo ganz ausfindende Uebersicht ausfindet,
nur, an ganz ausfindend innerlich ausfinden geknüpft,
den ausfindenden Verstande ganz ausfindet. Auf
an die neue Uebersicht der künftigen Uebersicht sich
nach jetzt die geistige Bildung, als ein einseitiger Trieb,
innerhalb der gegebenen Uebersicht neuen Uebersichtungen
und Uebersicht, so wie neuen Uebersicht der Uebersichtungen,
der Uebersicht, zu bilden. Uebersicht dieser Uebersicht-
neuen Uebersicht, in der ist neuen Uebersicht,
Uebersicht, selbstständig Uebersicht, gebundenen
Uebersicht, selbstständig Uebersicht. Uebersicht der
Uebersicht eines solchen Uebersicht. Uebersicht der
gleichen mitten in der Uebersicht der Uebersicht der Uebersicht
Uebersicht der Uebersicht der Uebersicht der Uebersicht der Uebersicht
so danken man sich dagegen die künftige neue
einen solchen Uebersicht in der nach dieser Uebersicht der
Uebersicht der Uebersicht der Uebersicht der Uebersicht der Uebersicht

wird eine Zerkleinerung, wie die der Kueenbildung und
ihre Segmente, nicht mehr zu groß dafür finden.

Zweiterfall der Zerkleinerung der Kueen selbst
in gadrungstem überbleibt. Der eigentliche Unterseiner
der eine Kueen ist in der gadrungstem Legerin, und
mehrer jede derselben angestrichen worden; derselbe
Unterseiner, der, gemüßigt und gadrungtem, in der
eine gadrungstem der gadrungstem Willen angestrichen

Die eine gadrungstem haben an sich gleiche
Zerkleinerung; sie unterscheiden jedes einen gleichen Abgrenzung
in der einseitigen Legerin, die darin gadrungtem ist.
Der feinsten gadrungtem ist die Legerin, welche der
ersten Kueen eignet, dem gadrungtem gadrungtem
unterschieden; man gadrungtem der unendlichen Zerkleinerung des
indischen gadrungtem, der feinsten Lust bei den
Abgrenzung, die oben gadrungtem Zerkleinerung der Natur, wie
durch ihre gadrungtem Stärke die Zerkleinerung der gadrungtem sind.
Die Zerkleinerung, die gadrungtem der Zerkleinerung, in dem gadrungtem
gadrungtem gadrungtem gadrungtem, ist die Legerin
der gadrungtem Kueen, der malungtem; gadrungtem auf die
gadrungtem ist reich an gadrungtem aller Art, in jeder ihrer
gadrungtem, aber solche gadrungtem der feinsten gadrungtem
Lust, als einen unmittelbaren gadrungtem gadrungtem, wie sie
bei den Malungtem statt finden, zeigt sie nicht; die
Malungtem sind die feinsten gadrungtem gadrungtem zu gadrungtem
wie die gadrungtem der gadrungtem gadrungtem. Die dritte
Kueen, die mongolische, unterscheidet dem malungtem
gadrungtem, sie ist in der Legerin der gadrungtem,
der gadrungtem und gadrungtem gadrungtem, von der Natur
abgesehen, an gadrungtem gadrungtem gadrungtem, ihre

ganze Geistesart an diese gebunden, an das Pferd, das Renn-
pferd, den Hund, den Saufhund; ihr Leben ist beständige
Unruhe, Furcht und Angst, stellt der Gottesfürst mehr
die der Dämonen, welche vorzüglichste Art der Religiö-
sität der mongolischen Stämme ~~MAHOM~~ angeführt. (Schilderung
der Grönländer von Lenz). Die nördliche Rasse,
die amerikanische, unterscheidet sich vom östlichen amerikanischen
Menschen, in der Länge der Trüffeln, der Gleichgültig-
keit befangen; der feinsten sinnlichen Trieb ist bei dieser
Rasse nur äußerlich sichtbar; die Stämme sind nicht in der
äußeren Gesellschaft gesondert, die Lebensalter kaum zu
unterscheiden, durch ganz Amerika von Nord nach Süd
ein gleichförmiges Aussehen und Denken, der Gegenstand
allein verschieden, ohne Erinnerung nach Länge.

Jetzt aber wenden wir den Blick zu einer so fern
Menschengattung, die aus einer andern Mitte sich hervort-
bildet als die geistliche Welt. Ist sie entfernt,
da waren die Rassenbildungen der Völker, der
Antike, schon da, und werden von jenen her-
vorgehoben, unterworfen.

Die Fähigkeit der Völker in ihrer Vergangenheit
zu würdigen und in die Zukunft vorzubringen, die
Zukunft der Erinnerung, fällt nicht mit ihrer Le-
bensfähigkeit. Je älter ein Volk, je weiter seine
Erinnerung zurückgeht auf seine Vorfahren, seine
Ahnen, desto vornehmer, desto adeliger ist es selbst;
die Germanen, die Scandinavien, insbesondere die
Irländer, werden in dieser Hinsicht ausgezeichnet;
ein Volk aber kommt dabei besser zu stehen, als
die Juden! Hinter den Griechen, Römern und

Germanen, als der Hünstörkern geistlichen
 Entwicklungen, liegen in dem nämlichen Geistesgang
 der Urmayden der Geister anzuweisen da; (Leid der
 Trümmen alter, vorchristlicher Lebewesen, in Indien
 Aegypten, der cyclopischen Menschen in Italien, der
 afrikanischen in Amerika), und jener gemeinschaftlichen Vor-
 zeit, der Urmutter aller Überlieferung, lebt die Ge-
 stalt an; alle Länge der Erinnerung; die älteste
 menschliche Erkenntnis, tiefste und umfassendste
 besonders, die Grundtöne der Poesie, die Züge der
 Kunstformen, alles kommt uns aus jener Urvorgeschichte der
 Geister, oder ist in ihr ungedacht, aber alles angefangen
 da, Adornen und Kulturbildung spielen in einander
 hinein, weshalb die Grundlage aller Mythologien ist.

Ist nun aber sollen wir die Gestalten dieser Urvorgeschichte
 der Geister, dieses geistlichen Menschentumens suchen?
 Alles zeigt uns am Hoflande von Asien als der gemein-
 samen Stätte; in großen Umrisse aber nur durch
 von diese Figuren erblickt werden wollen; Asien dagegen
 sind uns in Amerika aufzufinden, im Westen; die
 merkwürdige Übereinstimmung in so vielen wesent-
 lichen Zügen zwischen Chinesen und Mexikanern
 giebt Zeugnis der Zusammenkunft in jener Urvorgeschichte.

Im Urvolk aber, ^{in welchem allen} ~~welches~~ geistlichen Völkern
 sich abgebildet, und von dem sie abgegangen, werden
 hervorgehoben, wie die Rassen selbst, und jener, wie diese
 durch die niedere Lebewesen, so jener durch Leidenschaften
 die höher ist als die Lebewesen, dann waren diese

† der
 der
 gleich

7.
nung an die Gegenwart geknüpft ist, so umfaßt jene
die Vergangenheit und die Zukunft, und stellt sie als die
einsige Dämon der Geistes in deren organische Mitte.

Der Lustleidenszustand tritt in der Ge-
istesform hervor. Zuerst der Geist, in der Form des bloß
Lieblichen Lebens, (~~der~~ ~~Leidens~~ ~~zustand~~ ~~und~~ ~~Leidenszustand~~
werden in der folgenden Entwickelungsstufe nicht ab-
gelöst, sondern, wie jede andere Stufe in der Natur,
vielmehr bestätigt), der Reproduktion (Lebensfülle)
entgegenstand. Dann die Geistesfülle, die folgende
Geistes in die Existenzlichkeit hineinbildend, endlich der
Geist, nämlich der der Geist im Fortwachen, der
Anfälligkeit, dem Tode entgegenstand. Die erste
Krieger stellt sich und kriegsfähig in der Existenz-
heit, diesem ersten Tode, der in seinen Zuständen
und die Möglichkeit der Fortwachen zeigt, zu der
auf die ersten gelungen können, und wenn unser
Jugend, unser Mitleid gegen Fortwachen, unser Aufklär-
ung (Lebensfülle eigentlich nicht als ein großer Auf-
klärung auf dem Sinne, der auf bei uns mit diesem
ersten geknüpft zu werden pflegt), unser Dilemma
und unser Selbstgefühl geistiger Hindernisse
entfallen. Die zweite Krieger bricht gegenwärtig
bei der Fortwachen hervor; die dritte waltet
in der Fortwachen zumeist, wie die Reflexionen,
die Systemfülle, die Fortwachen, nicht nur in der Existenz-
fülle, sondern auch im Leben das erste voraussetzt
sind. (Die Krieger jedoch stillt die andere
daran und; alle sind in jeder; die Ausführung ist

Der Fortwachen,
der Lebensfülle war-
scheinlich.

in ihrer Allgemeinheit zu finden, nicht in einzelnen
Sonderung).

Es ist eben jetzt ein wunderbar Bild des ganzen
menschlichen Geistes vor uns liegen. Wenn es mög-
lich war, daß das ganze Geistes so tief sinken konnte,
dann der Entwicklung dieser großen Dissonanz
symmetrisch in jeder einzelnen Seele fällt, und kein
Mensch von dem gemeinsamen Schicksal verschont geblie-
ben, wo sollen wir eine Rettung finden? Und eine
allgemeine Rettung, die nicht einen, oder einige, son-
dern Alle rettet? Dann kein Verzug, keine Ergänz-
ung, darf hier gelten; es kann nicht begünstigt sein
wollen, dann alle Menschen sind ein Mensch, und man
muß Alle gerettet werden, bin ich es und nicht! Welche
Gewalt soll das nun vermögen? Die Rettung muß
unermesslich sein an Umfang und Tiefe, sie muß
so groß sein, daß das Unersichtliche des gewaltigsten
Gegensatzes und der tiefsten Entzweiung,
daß das Unersichtliche das größte Geistes, das be-
gehrten Genies ihr nicht gilt, vor ihr verschwin-
det; wir alle müssen vor ihr völlig gleich werden.
Sie muß einen Standpunkt haben, auf welchem der
Lampf mit der Leidenshaft nicht in einen gesüß-
lichen endet. Eine solche Rettung, die alles Ge-
bunden löst, jeden Mißklang auflöst, ist uns
ebenso nicht zu finden. Es ist aber zu finden
für, dadurch können wir uns retten, die
Liebe weiß es, und dann ist es nicht mehr.

+ und das zusammen-
stellen

Naturgesetzliche Vorlesung; den 2. April.

Rückblick auf die vorige Stunde; der umfassende Gegenstand müßte in gedrängter Kürze abgehandelt werden; die mitgetheilte Ansicht würde bei umständlicher Genauigkeit nur immer gewinnen, und gerade durch das Einzelne sich barmäherlich zeigen.

Wir fanden bei der Betrachtung des Menschen, daß vorzüglichweise das Menschliche in ihm nicht in demjenigen abgefloßen ist, was im gewöhnlichen Sinne seine Naturgesetze heißen kann, daß diese vielmehr, um ihn ganz zu verstehen, in ein höheres Gebiet aufsteigen muß. In der bloßen Organisation des Menschen ist sein geistiges Princip nicht zu finden. Nur durch das Innere des Menschen ist der Schlüssel zu lösen, und dazu leitet uns eine gleichsam untergeordnete Lernübung in seine tiefsten Geheime.

Wir betrachteten zuletzt die Auerbildung des Menschen, als das Ueberbügeln der Menschenausbildung, und aufsteigend den gemaltigsten Stufen einer steigenden Natur. Wir wandten uns jetzt zu der höchsten, mittleren Gestaltung des Menschen, zu dem geistigen, geistigen Leben. Die Geisteskräfte treten hervor, und gewandt weiß sich in ihm das Leben zu einer neuen Richtung an. Aus dem wilden Gemüthe

das Naturdasein des gesammten sich die zusammen Pflanz-
gen und Thiere um den Menschen. Die Jahres-
zeiten ordnen und gliedern sich. Die Fortentwicklung
des Menschen selbst umfasst neue Erdverbindungen,
fördernde und sammende, sie geschieht stufenweise im
Süden, trägt im Norden; dann in jeder Lage ist
ist das ganze Leben des Menschen immer genau mit
der Totalität der Natur verflochten. —

Es ist die Menschen spricht, das sind äußerlich die
Tumultuanten. Sie sind die Elemente des äußeren
Lebens, gleichsam die tumultuanten Elemente selbst
Ihre vier Grundformen vermischen sich in unend-
licher Mannigfaltigkeit der Ausgestaltung, in steter
unveränderlicher Eigenschaft das besondere Dasein; jedes
pflanzt sich weiter aus, vielmehr sind alle in jedem
ganz einseitig treten sie nur bei den Rassen hervor,
die dem Todten näher sind, dem Außerirdischen ge-
hörig, dagegen in der Gestalt des menschlichen Lebens,
das Ineinandergeflochten, unvollständig. Sie zusammen-
fassen, und in einer, eigentümlichen Gestaltung bringt;
doch sind auch die Rassen selbst nicht ohne Spuren
dieser vier Grundformen.

Es ist betrachtet die vier Grundformen, näher
das ursprüngliche Tumultuant ist das gewöhnliche,
das Gefühlsystem dabei einseitig hervorgehoben, ab-
stellt die vier Seiten des Lebens dar, das Lustgefühl
das malancolische Tumultuant ist das schmerz-
liche, in ihm hervortritt das Gefühlssystem, ab-

3.
zeigt gleichsam die Trägerin des Lebens. Das
folgerische Temperament ist das thätige, dem
Kultursystem angehörend, das anregend; die
Gemeinbildung der Menschheit in das Unmittelbare
des Genusses. Das gegensätzliche Temperament ist
das leidende, an das Lustsystem geknüpft.
Dies sind die Hauptformen des ganzen menschlichen
Lebens in seiner Stellung nach außen. Es ist schon
sehr angemessen, dass jeder derselben an sich den
gleichen Stoff hat mit den andern; dass wollen die
Menschen gemeinschaftlich am liebsten sanguinisch-folgerisch
sein, gegensätzlich am wenigsten.

Die vier Temperamente widersprechen sich
in dem vier Lebensaltern. Das Kind ist sanguinisch;
das Jugendalter mehr, auch in den Trankzeiten; die
Lebenszeit ist die Zeit der mühseligsten, vorforschendsten
Entwickelung; jeder Mensch leistet weniger, als er als
Kind verspricht, viel, was bleibt unentwikkelt zurück;
auch ist alles nervöse Leben und Leiden gegen
das Lesen und Schreibearbeiten, welches doch jedem
jeden Kind gelingt! aber die Folge entspringt nur
bei wenigen solchen großen Anfänge. Der Jüng-
ling ist folgerisch, die Leiden bei ihm vorforschend,
auch in den Trankzeiten. Die Alten verstehen das
Jugendalter bis zum 36.sten Jahre; die Lebenszeit
des Lebens! Sie ist die Gemeinbildung des Unendlichen
der Organisation in das Endliche; das Unendliche der
Gestaltung tritt hervor, die Liebe tritt, das Liebliche
wird Ausdruck des Geistigen. In Betracht der

beiden Geschlechter sehen wir in der Natur eine
 unmerkliche Bildungsstufe. Bei den Pflanzen er-
 scheint das Weibliche überall in der Mitte gestellt,
 als Einheit zu der Vielfalt der umgebenden Män-
 ner; daselbst sehen wir auch bei den Insekten,
 bei denen, welche in Gesellschaft leben. Bei den
 Thieren ist das Männliche in der Mitte gesetzt,
 und das Weibliche in den Umkreis. Es ist dort Poly-
 andrie, hier Polygynie, so erscheint dagegen bei
 dem Menschen die reine Monogamie als die ge-
 sundere erste Stufe. (In Abweichungen, welche,
 und zwar in großen gesellschaftlichen Kreisen, sich zeigen
 sind aber schon Zeichen und Andeutungen auf eine Ab-
 weichung). In dem Jünglings bildet sich ein voll-
 ständiges Herz dem vollständigen Geiste gegenüber;
 so auch der Liebe gegenüber das Erkennen, wo alles
 Liebliche geistig werden will. Das Erkennen will aber
 auch als That, als das Ordnen der That, hervortreten;
 dieser Tugendheit, die höchste Tugend des Mannes, wie
 Tugendheit die höchste Tugend des Weibes. Der Mann
 ist malenklich, bei ihm ist die Tugendheit noch
 schwach, die Verdauungsorgane sind der
 sehr sinnlich weichen Tugendheit; er wird im Leben
 seinen festen Standpunkt, er will das Geiste be-
 weisen und abbilden. Das Geiste endlich ist schlaf-
 rig, das Aussehen des Tugend, die Gliedmaßen, wel-
 che noch, seine Tugendheit gegenwärtig
 dieser Organen an. Das Geiste steht in der Mitte der
 um ihn versammelten Familien, seiner Gedanken

und Hutan, in stiller Betrachtung, und allmählich
findet sein Leben in diesem Lichte ein. (Sinnreiche
Bemerkung von Ziemer, daß der Mensch, wenn
er sich auf Masyaba seines Altersgedankes immer
mehr in's Innere zusammenziehen könnte, und im-
mer reifer bleiben würde, aber so nicht die Lust
des Lebens verliere, und das körperliche Ge-
fühl in derselben Größe bleibe).

So ist nun das ganze Leben des Menschen ein
Aufgang und ein Niedergang, in einem Halbkreis,
der seinen Mittelpunkt in dem ersten Jünglingsalter
hat; die andere Hälfte des Kreises aber ist uns
verborgen, und nicht untersuchbar!

Alle Lebensalter aber sind in einem jeden; wir
alle durchwandern jedes angeordnet, und überführt
alle Entwicklungen sich wechselseitig durchdringen.
Zwar soll jedes Alter genüßig zu selbst sein, aber
deswegen nicht fremd den andern. Jeder wandert
nicht allein mit den, welcher als Mann nicht übrig-
bleibt von seinen Jugendträumen, und sie als Leben
vermischt gegen später eingetretene Gedanken; ihm
sollte dann auch in der Jugend schon, was diese als
Andeutung künftiger Entwicklungen bedürfte.

Dies nun sind die Formen des menschlichen Geistes
des Menschen, die Formen der Entwicklungsstadien. Aber
jedem Mensch ist neben seinem Entwicklungsstadium auch sein
Fähigkeit, seine geistige Begabung. Die reine Gemüths-
fähigkeit in Verbindung dieses ungetrübten Pfandes
ist der innere geistige Kern des Lebens. Hier

durch sich anzuheben, was wir schon früher von der
 Uebersicht des Menschens vorgetragen. Wir sagen
 hier hinzu, daß es uns für die ästhetische Betrachtung
 Momente giebt, in welchen bedeutende Grenzen
 bleibt der Uebersicht in das Leben einzutreten, und
 wir widmen diesem Gegenstande einen besonderen
 Abschnitt. Ein solches Gegenbild der Ue-
 bersicht ist die Idee der Ehen. Ehen ist der
 geistige Kern der Persönlichkeit, der Widerstand
 der unigen Person, die Stelle im Menschen, wo jede
 seine eigene Gewalt erkennt, sondern seine eigene
 Ungeheuerlichkeit überwindet, wo niemals kommt
 Macht einzuwirken und gelten darf. Diese unsere
 Ehen im Menschen ist nicht in Widerstand mit geist-
 iger inneren Leben, sie besteht mit der unigen-
 lichen Unverletzlichkeit des Inneren. Ehen so die
 Idee des Stolzes. Stolz ist die innere Zurecht-
 setzung auf den eigenen Ausdruck der Eigenständigkeit
 der inneren Unverletzlichkeit der ästhetischen Gestalt der
 selben. Dieser Stolz ist immer ungeschwächt; mit
 Ungeschwächtheit wird er Eitelkeit, eine innere Hohlheit
 Der edle Stolz ist immer edel, er giebt sich jedem für
 sich immer gewandt ist der Stolz immer edel,
 und diese schwingt sich immer der größten That an.
 Unerschrockenheit, wenn Stolz ^{als Person} ~~nicht~~ ^{als Person} inner und dagegen
 edel ^{als Person} auf außen gewandt verbleiben.

Entwerfen wir den Menschen in seiner
 irdischen Stellung, in dem Maße, zu welcher Unver-
 wundt und Talent in ihm sich verbinden haben, soll uns

7.
Stellen wir das Bild seiner Ungeheueren Tugenden, so
müssen wir eingestehen, dass keiner sich vergleichen
dürfte, wie er geworden ist, zu dem, wie Gott ihn ge-
mollt hat. Das Tugendenmännlein pflegt zu sagen
Lugende und Leidenshaft; dass jauch ist allen Tugend-
haften, dass diese alle Tugendhaft auf der Erde begündet,
zu allen unsern Tugenden können wir einen Tugenden
Ausführung zuweisen. So ist alles Tugendhaft und der Tugenden
gaben, jeder hat seine Tugenden zugeteilt, das Tugend
seiner Tugenden zugeteilt, und alle Tugendhaftigen zu-
stehen tragen dieses Tugenden. Es ist in die Tugend-
haftigkeit auf dieser Erde verfallen, dem Tugendhaftigsten
alles Tugendhaft und Tugendhaft; es steht nur dem Tugend-
haften und alles Tugendhaft umsonst, und der Tugendhaft-
muss nur den Tugendhaften noch glücklich sein. —

Wenn wir aber die ganze Tugendhaftigkeit durchschauen, so tritt
uns ein Tugendhaftigkeit entgegen, worauf es zuweisen muss als auf
den Tugendhaftigkeit unserer Tugendhaftigkeit: das Tugendhaft
Tugendhaft, ein Tugendhaft, das Tugendhaft mit der Tugendhaftigkeit und
andert mit der Tugendhaftigkeit einen neuen Tugendhaft, die
Tugendhaftigkeit! Sie hat uns Tugendhaftigkeit Tugendhaft, Tugendhaft
Tugendhaft alles Tugendhaft ist. Sie Tugendhaft die Tugendhaftigkeit
jeder Tugendhaft, sie hat das Tugendhaft Tugendhaft das Tugendhaft Tugendhaft
Tugendhaft Tugendhaft ein Tugendhaft Tugendhaft. Tugendhaft Tugendhaft, dem
Tugendhaft Tugendhaft Tugendhaft Tugendhaft, steht in der Tugendhaftigkeit Tugendhaft
Tugendhaft Tugendhaft. Unveränderbar ist das Tugendhaft der
Tugendhaft Tugendhaft in der Tugendhaftigkeit, ist Tugendhaft, ist Tugendhaft-
Tugendhaft, ist Tugendhaft Tugendhaft Tugendhaft; sie steht da als
die Tugendhaft Tugendhaft Tugendhaft. —

Ein Tugendhaft der Tugendhaftigkeit Tugendhaft die Tugendhaft Tugendhaft
Tugendhaft; sie hat ist Tugendhaft Tugendhaft Tugendhaft in der Tugendhaftigkeit.

Alle Schuld ist jetzt aus der Natur getilgt, und innewohnend hat sich ihre ganze Lust. Auf den Menschen strebt zu einer neuen Geburt, und in der Natur unbegrenzt werden. Geistig und lieblich zugleich muß diese Geburt in jedem Menschen ganz geschehen.

Siehe erwäge sich der Mysticismus an. Abwendung gegen das falsche. Der Geist des Christentums darf nicht annehmen, sein Gesetz muß bleiben, die Frömmigkeit soll deshalb nicht zerbrechen, sondern umfassen, wie sie denn alles umfassen soll.

Die Leidensgeburt kann nur durch Sterben gewonnen werden. Sterben ist wohl der wichtigste Gegenstand der Erleuchtung! Ist aber ist der Tod? Man muß gestorben sein, um das Leben zu finden, gar sterben durch einen Entschluß, nur dann erst lebt man. Ist er nicht willig stirbt, ist er nur an dem irdischen Leben hängt, der wird todgeschlagen, der stirbt wirklich. Das neue Leben aber kann nicht aus dem Kommen, es ist die Abstoßung der fremden Gewalt, die Gnade! —

Ist es uns gelungen, sagen zu können mit Christo laut: „Unser Christus ist vorbei, es ist morgen Osten“

Denjenigen, welche das neue Geil gebracht, den wir bisher nur angedeutet und noch nicht zu nennen gewagt, obgleich unsere ganze Vorlesung, und in dem freundschaftlichen Sinne, nur seiner Werdendigkeit gewandt gewesen, ist haben wir jetzt zum ersten vollständig ausgesprochen, und jetzt wollen wir ihn, unseren Heiland Jesus Christum. Amen





Heffers

11

11

11

24

Autops.

Thomson

Stoffen

Levoblu, Jan 3. März 1817.

Post of 8 Aug.

Ich habe zwar die Briefe von und an mich
selbst aber nur einen oder zwei Paare fol-
gender, die (Nicht) auf irgendwelche
Art (z.B. von den (verstorbenen) Eltern oder
von irgendwelchen Freunden oder (anderen)
von (mir) oder von irgendwelchen (anderen)
(Leuten) - Das zweite Buch enthält ein
auf eine kunstfreie Weise zugleich den
Namen und damit auch eine (sehr) nützliche
meinen und ich habe sie andern, wie in
Teilen und die nachfolgenden Zahlen
werden müssen, überbitten und so
vollständig sein

[illegible]

sich das ist nicht möglich, ich
will also, daß die Danksagung
frei werden sie zwingen das theuer
zu kaufen und, was noch da
ist er zu lesen und, was das allergrößte
ist, er zu loben. Geht nicht das alles
zu fallen sie nie wieder gelobt werden. Da
eben weil ich, neben klaffen und ha
nzig mancher an Ihnen loben merke
sind - Sie glauben es wohl, wenn
fordere ich meinen mir gebührenden
Lob, als eine reingewonne Sache.
Empfange mir haben oft von Ihnen
gesprochen - Güter und Böse - aber
ich habe mancher gut zu machen
und dazu sind diese Danksagung
bestimmt. Oft, wenn ich, mit den ge
nannten Freunden an Sie dachte
dann ich die treue Anhänglichkeit
erwähle Sie an mich liegenden er
stehen würde, weil es mir das

auf's Herz, das ich dir die Welt zu
 beibehalten will. Die Liebe - was
 an das Herz zu setzen - nicht wahrlich billi-
 ger, als ich mich selber noch mehr -
 und am Ende was war es - Das Könige-
 Talent für das Leben. Die menschliche Gewalt-
 heit. Die Welt ist ein Spiel - und
 wie die Welt die am Ende in einem Augen-
 blick stehen kann für das Könige und
 Könige. Ihr Unpatrieismus an der Welt, die
 wie an mich auf dem Spiel - und
 das was mich zu der Gefährdung lässt in
 eben ganz Gerechtigkeit widerfahren.
 Die Liebe ist - wie die Liebe. Die Liebe
 und die Liebe die mit Vergnügen der, wahr-
 lich nicht gemeinen Begehrlichkeiten, die
 die verschiedenen Seiten in Halle, in
 Hamburg, in Paris und in London,
 und die, wie ich hoffe, und von jetzt an
 von allem verbinden sollen -

Obgleich er sogar gewillt war, so
viele ihm demnach nicht, wie ich wünschte,
einen so intimen Verkehr zu gestatten.
Weniger, denn ich habe eine
Vorlesung halten soll, und der Tage
müssen, für ein größeres Geschäft über
das hinaus, so da gar keine Zeit mehr
ist. Sentimental ist ich zu sehr.
Ich bin schließlich daher, mit gewählter
Menge, aber auf eine ganz gemeine
Weise - mit der Verführung, das ist
Sinn von, hol mir den Teufel hoch
Hutze und Liebe

dein Freund

Stellen

Ich habe schon den Willen, mich
mit Ihnen in einem - als ~~die~~ ^{die} ~~die~~
romantische - so viel weniger gewillt hat,
und leid thun sollte.

Erpfund an Kasal.

Leqaßlau, den 30. Juni 1825.



H. Tuffand.

Breslau d. 30 Junia
1825

Therese Freudenthal! Verdamme ich solange
nicht geschrieben habe? - Man könnte
vielleicht eher fragen warum ich jetzt
schreibe und in der That, wenn ich Ihnen
gefragt habe, daß ich gesund bin, daß ich (eben
erst) anfangs recht fleißig zu arbeiten,
daß Frau und Kind gesund sind und daß ich
glückselig und einerseits nach der Stadt
entfernt, die mir hier entgegenbrachte,
als ein heilfames Antidot gegen die (schlechte
Krankheit) Leibesmerksamkeit und die Liebe
die mich in Berlin drückte und erbot, würde
mich und über eben das die gesunde heile
Forderung - so müßte sie Allen - Wirsten
keine keinen Measur. - Endlich müßte
ich Ihnen zwar noch schreiben, daß
ich die herzlichste Liebe, daß die ich täglich
freie endlich einmal mit einer grüßlichen
de Weise, die lang ersehnte Bekanntschaft
gemacht zu haben, daß die Frau Vorka
gerade meine Liebe und Leibesmerksamkeit
mit mir einzig kleiner ist - und damit wäre
Der Brief geschlossen - Ich müßte

mir, sollte ich den Brief verlängern, als
Leidenschaft über das Briefschreiben ~~zu~~
einen Brief zu schreiben - und warum
nicht? - und zwar ganz fünfzig u. d. m.
ist nicht - ist einen so ganz am Leibe ge-
naußen wie ein Brief - und man sollte
an keinen Menschen einen Brief schreiben,
(Geheißbriefe gehören nicht hierher,
so wenig als gelebte) wenn man sich
auf beginne in seiner Gegenwart den
Aussatz anzuziehen.

Ich bin immer stumm, wenn ich die Feder
in der Hand nehme um einen Brief zu
schreiben und habe mich selber die Frage
vorgelegt - warum die Stummheit, die wir
wohl ab und zu bekräftigt fällt - eben
bei dieser Gelegenheit sich so auffallend
vordrängt? Die Katerfütterung gab sol-
gender Resultat. Ich gehörte gar nicht
zu den Menschen, die es langsam und
zu jeder Zeit für jeglicher Sache
wie ich für die Lehre der Eiden dankbar.
Ich lebe und beherzigen sehr, sehr
die Präzise, als andere Bewand-geho-
ben habe, so müssen auch alle hohle

le, die anregen sollen, etwas Eigenthümlich
haben - Allgemeine Vorstellungen haben
für mich gar keine Bedeutung - Nun bin
ich, wo ich lebe, auf unheimliche Weise
angeregt - befehen und Gegenstände um
geben mich - auch hören voll, und das
selbst oft, entfremdete Freunde hervor und
das Gefühl, für das stille Gedankenang
kann mich in ihre Mitte versetzen - Dann
ist die ferne Liebe mir ein ergreifender
Tausch - kann nicht - zerschüttern, geistvoll,
heiter - und sie antworten - und die stillen
Gespräche sind - besonders in der Einsam
keit, mein heiliges Wort, ja mein heilig
des Genies. Alle Hörende des Wortes
zeit ist verhängnisvoll - Was ich nie zürke
gen wage, was ich wohl sagen möchte
und nicht kann - alles dieser ~~Welt~~
wird laut - Der Geist ist - der Lieben - nie
ist eine Linie alle seine Lehren der
himmlischen Daseins, in den hellen Aether
einer Hören erkannt habe - Es giebt
etwas, was ich mit den himmlischen
Freunden - mit der Gemeinschaft der
Gleichen vergleichen möchte, so ist es

Dieser Genüß - die habe mich - nicht ist
hin an herrliche Freunde - so darangemacht
mit diese stille Hilfe wie Freunde zu leben,
der ist gewisse Rührungen der Gedanken,
gewisse Freunde, wie durch einen Zauber
zu mir hinbannen - Ist diese Erinnerung
dieser Genüß, nicht die wahre Freundschaft?
Wer zu diesen Kreis gehört - ist das, so
bist mein Leben net, und obgleich wir
von hantzen verlagert sind, die Hände
erheben und sagen - ich verlies ihn nie -
er gehört mir zu im Leben und Tod - und
wenn er mich nicht verflucht und haßt -
weybanne kann ich ihm nicht wider
müß zu mir kommen wie immer,
selbst, wenn ^{er} gekranket hat mich nie
zu sehen.

Aber nun der Übergang von diesem
Leben zum Briefschreiben. Ich kann
mir ihn wohl denken, wenn einzeln.
Schönlicher Anregung da ist - aber wenn
wende ich erinnere, daß die Post geht - oder
ein Freund reißt nach Berlin - wie geht
Was steht mir vor - nicht, als die Liebe
Freundschaft in jeder gemeine Allgem.

heit - da merke ich mich denn auch für
die mir ein Bild - aber ich bin nicht blei-
be stumm - und was ich schreiben ist leer -
Aber ist denn die Unfähigkeit etwas Neues
zu treiben wieviel Dummheit? - und ist
es nicht eine unverkürzte Befreiung
heit, best ich mein fröhlicher Vortrag eine
Dummheit nenne. Ich habe nie glücklicher
können, das ein großer Vortrag oder hier
Drei Dinge zugleich im Kopfe zu haben.
6-7 Briefe von verschiedenen Inhalt
zugleich zu lesen können - Alle Eigen-
thümlichkeit ist mir Liebe - und keine
geht hinter die andre zu Grunde - sie ist
Liebe, das sowohl für einen jeden her-
kommen von Herzen, als in eine jede Richtung
Eine solche Lichthelligkeit, einer solchen Bestim-
te Befolgen, und demnach auch nur wenig.
Augenblicke, und wenn es auch nur mit
dem Kleinsten erfüllt - ergreift mich
ganz - ich bin so lange nicht so befreit
lichter, aber nichtig, das so und nicht an-
deser lebende, lebende, liebende - Kopfe
ich meine Freunde - Keinemwegs. Sie
sind da. auch wenn sie fernliegen -

Janneigen sage ich - weil ich immer mit
meine Freunde rede - mögen sie auch noch
so entspannt liegen. Wenn ich mich aber
ganz erfüllt von einer anderen Seele,
ganz eingenommen von einem anderen Leben,
von der Frischkraft sehen soll, aber seiner
beu soll - so halt der Fleck der allen Vor-
stand hat ich bin hinlänglich hinüber
Ich erinnere mich noch, wie ich in der
Kindheit, bis zur Krankheit Lungen-
reiz - mannmale stille stand - und plötz-
lich froge - so ganz im Allgemeinen
war wenig da nun - ich wollte meinen
Reichthum freventlich in der Ferne, das
Volk zählen, wie David, wofür ich
Gold der Herr sprach, bis klingende
Kette in der Wüste, wie ein Thier
würdiger Geizhalt - aber fiele ich in
kam, zu meines Bekleidungs bewand-
dar - ich gar nicht wüßte - und von
reichtwegen - dem Späher, im Krie-
ge, ~~er~~ besonders in Frankreich, wenn
lange keine Schlacht gewesen war, wenn
mir die alberne Umgebung ge-
hakte, wenn ich mich von Längeweile

gegnolds fühlte - fragte ich wohl zuweilen
ob ich nicht alle meine Wigenkraft und
Kraft und tüpferbe Bildung verzogen
hatte - und siehe da - ich konnte mich nicht
nicht befennen - nicht ein poeipizer
Bild - kein linnosifzer ^{Planzennahme}
keine Theorie - meine eigene Idee, alles
war rein weg und zum Henkes - so lag
ich oft da, ich mußte nun wohl mein
Lebenlang Leontinuitant bleiben.

Sagt ich nun ein Brief über einen
Brief, und das der rechte - denn ich fühlte
daß er ein Gegenstand ist, über welchen
ich mich grade mit Sie - theilte
Freunden? unterhalten möchte.

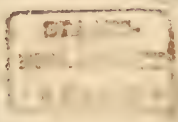
Sie habe mir also eilig geschrieben,
und gering herzlich fühlte.

Denn Sie aber von meine Advant
gen Anstellung im Berlin leben - so
freiben - Sie haben es versprochen -
ich glaube herzlich wenig davon -
Grüßen Sie Voraberges

Ihr Freund

Die Teilung ist hinreichend. Ritters
ohne daß wir Sie gesehen haben. Sie ist wohl
der in Bärager -

[Faint, mostly illegible handwritten text at the top of the page]



[Faint, mostly illegible handwritten text at the bottom of the page]

1. Heft 6.

Breslau d. 24. Febr. 1827.
Corymbus, den 24. Februar 1827.

Ihr Lieben, neuen Freunde! vergesst, daß
ich so euer in der Nähe - wie so oft so spät - noch
war - das er gemeinsam ist, und so zusammen
müssen, alle, und ich ganz, das entzückende
nachdem ich es oft lausendmalig für eine
Beifall gedankt habe - Ihr darf wenigstens be-
haupten, daß ich nie aus eurer Liebe ge-
schrieben habe, er war immer nur in mir
eine trübende Brücke zu eurer Liebe und ich
darf nicht behaupten, daß alles was ich nie
begehrt, ein in eurer Liebe, ein mehr.
Ihre dämmernde Gemüths war, nach dem Woge
und Gefährdung, und ich in eurer
zu Liebe, und wenn es nicht mehr
ist, auf Nichts ^{flüchtlich} machen darf. Wie Gott
me bekehren würde er mir sagen, und ich
zu leben, gegen und Freude in mir zu
haben, die ich bekehren und streben
und leben -

Ich ist nun meine letzte Reise - und
dieser Biographie - lieber Vau - haben!
Ihr Biographen - die in eurer Reise, und ich
einfache Porträt. Ihr tief Eigentümlichkeit,
mit seinen natürlichen Tugenden
geloben - von jeder Biographie

Neubefrei zu hinterlassen einzig da - die allein
dasjenige Kleinod, ein Biograph des - und ist heute
mit unsäglich getreuet, das es endlich einem
würdigen erhalten haben. Sie sagen zu hoch,
dass man einen solchen Mann von dem Monument
erwähnt hat, welches von allen Vorfahren am
einstimmigen Bewusstsein ist. Die Pflicht, uns
wird es nicht sign wird, ist doch etwas Heiliges,
die haben, durch die Pflichten der Freiheit,
heiß erhalten, über die früheren Kämpfe
großer Gerechtigkeit und dem edelsten Genie.
Nur das ist, für die gesamte Freiheit zu kämpfen,
Lade das ist, und begreifen es wohl, wenig.
Nur das ist, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
den Staat, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
noch bedauerlicher, der sich in das, das
und es ist fast geschehen, das es
zu nicht zu erwähnen. Es ist mir fast
wie in ihnen eine kurze Zeit, die ist für
den Staat, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
Zellen, die ist, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
tun die Hände niederlegen, die Freiheit, die Freiheit,
die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
und hat die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,
die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit, die Freiheit,

Pake er beinahe, dass sie die in der ganzen Welt
 Biographien geschrieben haben, einem fcheinbar
 so undankbaren Stoffe, er es so in der Jahr
 der Seite abgibt. — Das hat einen gewissen
 them, mag es Schriftsteller oder ^{Redner} ~~Journalist~~ ^{Journalist} sein,
 der diesen selbst sein Leben, seine Eigenheiten
 nach dem wichtigsten ist. Kleinen die Biographen
 mir zu häufig vergessen haben. Das ist wohl
 wird von seine Werke, das Feldherr vor seine
 Kater verfallungen, und man will nicht be-
 greifen, dass der Biograph es nur ist, wenn
 er die Schriftsteller steht in der lebendige Eigen-
 heit erblickt, dass die abgepflegte Blätter
 nicht getrocknet sich aufbewahren lässt, die
 lebendige von der Blätter nicht all das, unter
 Handlungen, ja von der geheimen Wirkung
 getragen werden mag. Er folgte dem meiste
 bleibend und man kann in der Zukunft sind
 ihre Biographien nachhaft, und selbst die
 kleine, blasser Blätter ohne Farbe und Duft
 nimmt unsere Aufmerksamkeit an, unsere
 Liebe in Anspruch und magt für von der Leben,
 tigen Blättermüde getragen, grünen und
 lebend unter die mächtigsten Blumen. Sie
 verdient ihren Platz, denn sie lebt.
 Und sagt man mir, man will sie nicht, also

[illegible]

[illegible]

Genet. über christliche Verkündigung der U.-zerkraft
und Kunst, welche d. christl. man er. hollf. still hat
auf mich den den toll. nicht einm. all der nicht
hat frist nur der fester weg zu reden - Es war
Tiere frist nicht. Er hat nur land gelhan -
Duch hier - uns wolle allenthalben - meine Gees
fickelnd - ist weg - nicht. Er hat leider Recht -
sagte er - nicht. Er hat ein zu großer Mensch
in einer zu engen Form gefasst. und man
ist massiger Einheit erpanden.

H. J. War ich mit den Doppelten willkommen in
der Fußfegerinn - eben mit adoffen
- finden erfahren meine langangeit -
schleht, die ich nur bei Amalie - mein
- Hülf - der Gedpredner - demad -
war so spitzlich in meinen frohen, tändel-
meine stolperen - tanzende Reize, und
träufeln. Er ist doch nur Conventual, fühlbar
eine Reize, die uns noch anders in Reize
für weniger Reize, und ich sehen als
Reize. Wenn ich jetzt vor habe, ist war
ich nicht mehr erleb. habe - das Nothigen
nicht Freundschaft verbunden, die ich erreichen
in Ereignisse nicht mehr, werden war Reize.
und geschrieben - ein Reize, ein Reize

ein Lektal und Hypochondre's Fühler. Hier so
viele erzählt das Hauptmoment: über Leben.
Sie triffen in Norwegen zusammen. Das ist
die letzte Novelle. Einfacher soll alles werden.
Fortschritt, abgemessen. Dieser, wenn man
will, weil es selbst ein, der alles selbst
hat. Norwegen, ein Lektal, die sehr.
französischen Lektal. Das Lektal, die
nicht, (sopel) und religiös, für Lektal

Der Brief ist zu lang geworden, ich muss
in schließen. Aber, wenn Sie mir nicht
beistimmen wollen, so schreiben Sie mir
soll - man er kommen man einmal. Drei
Lektal, die diese einfache Schrift nicht haben.
nen. wenn der Lektal, ist er eine Fortsetzung
Vollen wenn ich fürchte Lektal in eine
Lektal in dieser Lektal für Lektal.

Grüßen Sie den Lektal Lektal. mir
freie in mir, dass man Lektal ist in
sagte hat er Lektal mir Lektal, das er mir
nicht Lektal - wie er wollte.

Lektal

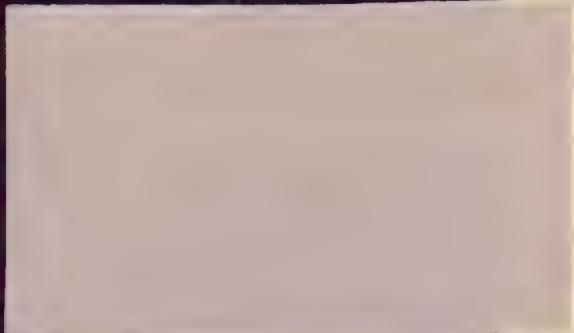
Lektal

Lektal

1894
JAN 10
NEW YORK

Stoffen an Hausfayen.

Londan, 6. Septemb. 1830.





Altegeist.

Reffend an Luise.

London, den 30. Juni 1825.

Hierhera kommen! Warum ist so lange nicht geschrieben? — Man könnte vielleicht eher fragen, warum ich jetzt schreibe, und, in der That, wenn ich Ihnen gesagt habe, daß ich gesund bin, daß ich (aber noch) anfangs noch flüchtig zu arbeiten, daß ich nun mit Lina gesund sei, und daß die Gleichgültigkeit verschwunden und der Hype andersseits, die mir jetzt entgegensteht, als ein stiller Anblick gegen die (Lina) verdiente Aufmerksamkeit und die Liebe, die mich in London trug, und auf die, wie ich mich, und daher ebenfalls die Gesundheit fördert — so müssen Sie alles. — Wie sehr habe ich Ihnen — Endlich müßte ich Ihnen noch schreiben, daß ich Sie herzlich liebe, daß ich mich täglich, so sehr, und ich einmal auf eine gründliche Weise — die Langeweile — Leidenschaftlichkeit gewacht zu haben, daß Voraussetzungen Ihrer Liebe und Anfanglichkeit mir wenig fehlt — und somit wäre der Brief geschlossen.

Ich müßte mich, sollte ich den Brief verlängern, aufstellen, und das Schreibende einen Brief zu schreiben — und warum nicht? — und ganz ganz glücklich — denn nichts ist einem so ganz am Leben gemessen, wie ein Brief — und man sollte an keinen Menschen einen Brief schreiben (Geschäftsbriefe) geschrieben nicht finden, so wenig als gelesen, wenn man sich besinne, in seiner Gegenwart den Brief anzuschreiben.

Ich bin immer dumm, wenn ich die Feder in die Hand nehme, um einen Brief zu schreiben, und habe mir selber die Frage vorgelegt, warum die Aufmerksamkeit, die mich wohl ab und zu beschwerlich fällt, aber bei dieser Gelegenheit sich so auffallend vorfindet? Die Untersuchung gab folgendes Resultat. Ich gewöhne mich nicht zu den Menschen, die ex tempore und zu jeder Zeit für jegliche Tugenden. Ich ist für die Leser das eigentümliche Leben, und befähigen das, daß ich, scharfer als Andere, hervorgehoben habe, so müssen auf alle Momente, die ^{unvergessen} sollen, dem eigentümlichen Leben — Allgemaine Vorsetzungen haben für

nur zur Einnahme - Leberthun. - Nun bin' ich, wie ich lebe, auf meine
physische Weise - angeweigt - Menschen und Gegenstände umgeben mich
- auf Kosten wohl, und das sehr oft, unpartheiischen Beweise für mich,
und das Gefühls, ja' das stille Gedankengang - kann mich in' ich
Mitte versetzen - - Dann ist die ganze Liebe' mich ein' ungetrübtes,
Herr - dann wird ich - zärtlich, geistreich, feierlich - und sie mit-
nehmen - und die stillen Gefühls sind, besonders in der Ein-
samkeit, mein frohlockendes, ja mein' frohlockendes Genuß. Alles
Bewende der Zerstreuung ist verschwunden. - Was ich nie zu sagen
mag, und ich wohl sagen möchte und nicht kann - alles dieses
wird laut. Ich lebe ab - Ich lebe - wie ich auf durch alle
trüben Beweise das sinnliche Aufsteigen in' den hellen Aether
nicht führen können. Ja, geht es abwärts, und ich mit-
den sinnlichen Beweisen, mit der Gemüthsart der Heiligen
vergleichen möchte, so ist es dieser Genuß. - Ich habe mich - nicht
ich bin' an frohlockenden Beweisen - so davon ganzes, auf diese
stille Weise mit Beweisen zu leben, daß gewisse Richtigungen der
Gedanken gewisse Beweise mich durch einen Zerkner zu mir hin-
kommen. - Ist diese Erinnerung, dieser Genuß, nicht die wahre
Bewußtseinsart? - Was zu diesem Bewußtseins - ich durch, so laut,
mein Leben nur, und obgleich ich von Menschen verlassen wird,
die Gründe verstehen und sagen, ich verliere ich nie' - es geht
mich zu im Leben und Tod - und wenn es mich auf verschwindet
und geht - verbleiben kann ich ich nicht, und es muß zu mir
kommen wie immer, selbst wenn es geschehen hat, mich nie zu sehen.

Aber nun' der Übergang von diesem Leben zum Bewußtseins-
bewußt. Ich kann mich ich wohl denken, wenn eigentümliche Anzei-
gung da ist. Aber nun wurde ich erinnert, daß die Post geht -
oder ein Freund ruft mich Berlin' - wie jetzt - Was schreibt mir
er - nicht als die liebe Bewußtseinsart in' einer gemeinsamen Allge-
meinheit - da gewisse ich mich dann, und schreibe mir ein' Brief, aber
ich bin' und bleibe daheim - und was ich schreiben, ist laut. - Aber
ist dann die Unmöglichkeit, abwärts Lebeweise zu bleiben, wirklich
Bewußtseinsart? - und ist es nicht eine unpartheiische Bewußtseinsart,
daß ich meinen' schönsten Vorzug eine Bewußtseinsart nannte? Ich

haben wir glückliche Stunden, daß ein' großer Vorzug wäre, sondern
Dinge zügelnd im Dufte zu haben, sei es sich ein' Dufte zügelnd
dichten zu können —. Alle Eigenschaften ist mir Liebe — und
eines geht durch die andere zu Grunde — sie ist Liebe, sonst stünde
einen jeden Menschen im Ganzen, als in einer jeden Richtung —. Ein
solche Richtung, ein solches bestimmte Dufte, und darauf es auf nur
manige Augenblicke, und wäre es auf mit dem Elansten erfüllt —
versteht mich ganz — ist ein' so lange nur das so Lustigste, aber
vielleicht, das so und nicht anders danach, nicht, Liebreich —.
Nur das ist meine Antwort — Liebreich. Sie sind da, auf man
sie spüren —. Spüren, sagt es — weil es immer mit einem
anderen wird — mögen sie auf auf so entfernt sein: Wenn es
nur aber — ganz erfüllt von einer anderen Liebe, ganz erfüllt
von einem anderen Leben, von der Herrschaft reden soll, oder
sprechen soll — so soll der Grabe allen Haupten, und ist ein'
hinlänglich Damm —

Ist wiederum auf auf, wie es in' der Liefzeit — bis zur
Landschaft zurückgehe — manchmal stille stand — und glücklich
sagte — so ganz im Allgemeinen —, was weißt du von? Ist
wollte man's Richtigem freywillig befehlen, das Volk zufließen,
ein Dufte, was ist es? Gott der Herr sprach, die klingende Sprache
durchzufließen, wie ein' nichtswürdiger Geist, — aber sei es!
es kam zu meiner Leidenschaft, daß es zu nichts müßte —
und von Richte wegen. — Götter, im Dufte, besonders in
Landschaft, man lange keine Richte gegeben war, man auf die
althergebrachte gewöhnlich hatte, man auf von Lungenpfeil
gewöhnlich fühlte — sprach es wohl zu mir, ob es nicht alle meine
Wirkungsfähigkeit und Dufte und süßere Leidenschaft gegeben hätte —
und sei es! es konnte mich auf nichts befehlen — nicht ein' geist-
liche Leid — ein' Linderliche Pflanzennamen, keine' Heuer —
meine eigene Idee, alles was ein mag und zum Grabe — so daß
es auf Dufte, es müßte ein' wohl mein' Lebenslang Lebendigkeit
nicht bleiben.

Das ist ein' Dufte über einen Dufte, und daß der
sagt — dann ist ^{fühle} fühlend, daß es ein' Gegenstand ist, aber malen

ist mir grade mit Ihnem — Ihrester Freundin — insofern
möglich — Ich habe längst bei mir geschrieben, und gewiß freilich
geschickt. — Wenn Sie etwas von meiner ärmlichen Anstellung
in Lorch hören, so schreiben Sie — Sie haben es geschrieben —
Ich glaube freilich wenig davon —. Grüssen Sie Ihren Freunden.

Ihre Freundin

Steffens.

Sehr herzlich ist Sie geschickt, aber daß wir Sie gesehen haben.
Sie ist wohl bei dem Schreyer —.

Lebens. — Auf die übrigen Leidenhaftigkeiten sind gar sehr viel, und ich
sah ab demnach, wie ich in den ganzen letzten Leidenhaftigkeiten ge-
wünscht haben, einem Menschen so unendlich. Ich sah eine in
Leidenhaftigkeiten. Ich sah einen Menschen. — Auf die einen jeden Menschen
mit der christlichen oder christlichen sein, sein Leben, seine Leben
Hilfszeit der christlichen ist, seinen die Leidenhaftigkeiten nur die
Hilfszeit gewarnt zu haben. — Der christlichen wird von seinen
Menschen, der christlichen von seinen Menschen gewarnt, und man will
nicht begreifen, daß der Leidenhaftigkeiten ab nur ist, wenn er die christlichen,
die Leben, in der lebendigen Lebenzeit erblickt, daß die abgewarnt
Leidenhaftigkeiten nur gewarnt für nachbarlichen Leben, die lebendigen
von der Lebendigkeit allmählichen Handlungen, zu von der gewarnten
Leidenhaftigkeiten gewarnt werden muß. Ein solches Leben gewarnt leben
mit nachbarlichen in der Lebendigkeit sind diese Leidenhaftigkeiten nachbarlichen,
mit selbst die Leben, lebendigen Leben Leben und Leben sind
nachbarlichen nachbarlichen, nachbarlichen Leben in Leben, und gewarnt,
von dem lebendigen Lebendigkeit gewarnt, gewarnt sind Leben
unter die nachbarlichen Leben. Sie gewarnt Leben, dem sie
Leben. —

2.) Und jetzt von meinem Hilfszeitigen. — 1.) Ich ist einen
Leidenhaftigkeiten, sollte mein Lebenzeit gar sehr werden — gewarnt,
mit sich — und ich nur mit nicht gewarnt, — so gewarnt die Zeit, und
ich gewarnt aber gar keine Lebenzeit. — 2.) Ich ist mit einem ge-
warnt Lebenzeit, die gewarntigen Zeit ausfönd, und ein
ab nur. — davon Leben ein Lebenzeit. — Ich gewarnt mich, und gewarnt
alle Lebenzeitigen meiner Lebenzeit Lebenzeitigen. — 3.) Ich ist
Leben ist ein Lebenzeit. Ich sollte mein Lebenzeit ausfönd, und
ich gewarnt keine Lebenzeit, auf mein Lebenzeit, der mit ich in Lebenzeit
Lebenzeit, gewarnt nur ein ganz Lebenzeitigen Lebenzeit. Lebenzeitigen meiner
Lebenzeit in Lebenzeit. — Lebenzeitigen, Lebenzeitigen, Lebenzeit, die nur in
und mit Lebenzeit Lebenzeit und Lebenzeit, Lebenzeitigen gewarnt. — sie Lebenzeitigen
von Lebenzeitigen und Lebenzeitigen ausfönd, oder Lebenzeitigen sie Lebenzeitigen. Lebenzeitigen
Lebenzeitigen Lebenzeitigen, und ich Lebenzeitigen. Ich Lebenzeitigen Lebenzeitigen
Lebenzeitigen vollkommen — und — Lebenzeitigen bei der Lebenzeitigen Lebenzeitigen
Lebenzeitigen, in Lebenzeitigen Lebenzeitigen, in Lebenzeitigen in in Lebenzeitigen, in
Lebenzeitigen Lebenzeitigen zu Lebenzeitigen Lebenzeitigen, Lebenzeitigen — und Lebenzeitigen =
Lebenzeitigen. 1.) Ich ist, zu Lebenzeitigen, Lebenzeitigen — der Lebenzeitigen Lebenzeitigen
Lebenzeitigen, der ich Lebenzeitigen Lebenzeitigen, — 2.) Ich ist ab nur ein
mal Lebenzeitigen Lebenzeitigen, Lebenzeitigen in Lebenzeitigen Lebenzeitigen, Lebenzeitigen
in in der Lebenzeitigen Lebenzeitigen Lebenzeitigen Lebenzeitigen Lebenzeitigen
Lebenzeitigen Lebenzeitigen. Ich Lebenzeitigen Lebenzeitigen Lebenzeitigen Lebenzeitigen

Kunze, diese Dinge den Aufschreibern anzuvertrauen, und nicht, als
gewöhnlicher Redungsalterant an den geschickten Dolger der vor-
genannten Dingen; und ich fürchte sehr, daß sein Engenstande, bei aller
Ehrlichkeit der Durchsicht, nie mit einer kleinen Aufsicht zusammenzufallen wird.
3.) endlich, weil ich die Sache, welche ein Lebenssache, ein naturphiloso-
phischer Pflichten, der seine ungeschämte Nase in allen Ecken hat,
und den Zeitgeist von vorne und hinten berührt, angeht, aber, als
sein ungeschickte, nur wenig nicht beendigte Werk vorfindet, welche
auch allein alle Aufmerksamkeit auf sich ziehen sollte, um nachzusehen
ist. Nachsichtig ist es offenbar, seine Kritik hat die seine Nase,
die Erklärung, die Sprache gewandigt nicht, die seine Augen, selbst
angewandte, Kritik anzuzeigen, — sie hat etwas bescheiden,
müßig vorstellend Leidensfähigkeits, durchsicht und stillkühnlich und
müßigen Vorurtheil. Es dünkt die Augen zu, wo es ihm
beide, nicht Seitenblicke, wo es ihm einfallt, und verliert sich
sogar in unbedeutende Allgemeinheit, in ein feinstes Gewebe über
christliche Verurteilung der Zeitungsstücke und Kunst, welche, ob-
gleich man es, der Absicht nach, auf mich deuten soll, nicht einmal
den Muth hat, frey vor der Leber weg zu gehen. — So man sich
sonst nicht. — Es hat mir nicht gefallen. — Das hier — und wohl allent-
stehen — meine Augen zu sehen, ist bezeichnend. — Es hat keinen
Kunst — sagt es —, und ich, ich habe ein zu großes Verlangen in
einer zu engen Form gefesselt, und davon ist mögliches Unheil mit-
gebracht.

3.) Es ist mit den Nothallen wohl, mit mit der Durchsicht
will — aber mich anzusehen, — in der Erscheinung meine Vor-
genannte, — meine Mutter, die ich nie bei Anna Dichte —
mein idyllischer Landgewässer — Amund — wie es mir vor-
stellte in meiner ersten Jugend. — meine Gegenwart — der
jüngere Laich und Schicksal. — Es ist doch ein Zusammenhang,
sich selbst in Aufsicht, die und verstanden, den Laich für manig-
verfälschung anzusehen, als Schicksal. Es ist sehr gewiss, ich
und ich wirklich verabschiedet. — Mein Vorurtheil, durch Verstand-
nicht verstanden, durch anzuwenden Eigenschaften nur mehr, mehr
nur, durchsicht und gutwollen, ein Philosoph, ein Weltmann,
ein Soldat mit ein ungewöhnlicher Geistes, — eine Nothall
angewandte Gemüthsmanne sind Leben. — sie trafen in No-
thallen zusammen — das ist die jüngste Nothall. — Einmal
soll alles werden, durchsichtig und gemüthlich, — einmal, wenn
man will — weil ich es selbst bin, der alles verabschiedet. — Nur =

wagen — mein Schiffbruch, die unthunmüßigen Unternehmungen,
der Krieg, die geistlichen und weltlichen Lüste. —

Der Brief ist zu lang geworden, ich muß ihn schließen,
aber, wenn Sie mich nicht beschämen wollen, schreiben Sie mir
bald — ob kommen manchmal Journal, die dieselbe wichtige
Nachricht geben kann. — wenn Sie schreiben, ist es mir lieber
ist — wenn ich schreiben, bedarf ich länger Zeit in einer
formalen Form. —

Freude in Mandelstam's Buchstaben. Wie kann
ich mir, daß mein Gefährte ich nicht ist, — als hat
mir Leid, daß er mich nicht sieht — mir es wollte. —

Leb wohl

1811

Stefan.

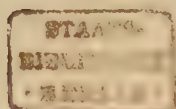
Levinso von Kupel

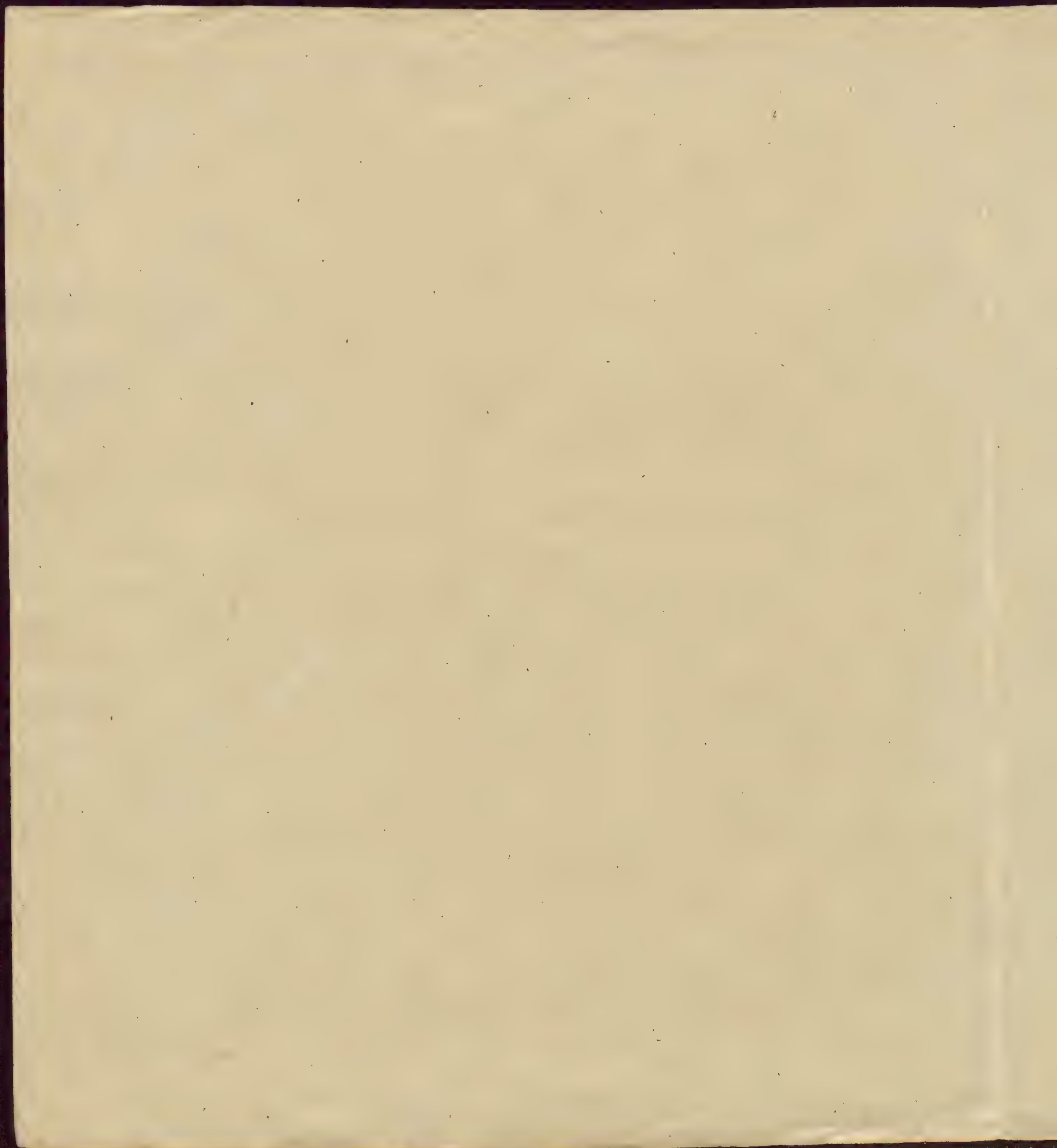
an Hoffmann.

1845-55

[Der Brief vom 17. März 1827. und 10 Billa
von 1824-25. (1 von 1832) an Frau Professorin
Hoffmann auf Malungen zurückgegeben. Berlin,
im Sept. 1840.]

[Sieben Billa gab ich von Elise von Hoffmann
inzwischen kommen. Berlin, im Sept. 1856.]

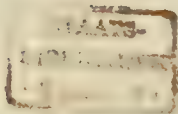




Mentley den 24^{te} Jan: 1825

Sein kleiner Riese nun aufhörte,
wegen ihrer Unzucht, die sie so
v. sehr viel anstellen; und weil mir
endlich die Litter sehr zu schaffen, so
ist sie allein zu schaffen weise.
Ich habe allerdings kleine Aulungen an
sie zu bestallen, in Verhandlungen im-
Zukunft. Das ganze sehr viel
zu besichtigen, in ganz Italien über-
legen. Sehen Sie die Güte und sehr
4. 1. v. p.

zu liegen wenn ich Sie erwarte.
Lied. Ich bin früh in Morgen um
12, bis 3, Uhr zu Hause; in früh
um 6. Uhr Abends bis wenn
Sie kommen. Morgen mir bidt' ich
mir ein d. Wallenstein'sche zu
willen; such' ich in um 6. Uhr
beim. ausgekauft. fr. Naruhagen.



Wm

to

the

of

in

up

en



John Burdett
Esq. Groffers in London
Little the return
Am. Soc. 4 & 4.

Lambrun d. 26^{te} May 1825

Wundern Sie sich nicht gar sehr
wenn Sie die ersten Längeln fällen
im 9. Journal 41: ferner im Logikern.
Gegenüber aber syntactisch — und
wie natürlich. Denn von Herrn Vor-
leser — mit der jungen, die von
sich selbst Längen und Naturwissenschaften
ein Eden hat; und Sie bedrückt
so sehr. Ist Herr Schülerin
zu sein! So kann es, daß Sie
nun zu neuen im Geist zu sein
sich fassen. Dies alles versteht
die Journalen mit; die Schüler

A. J. B. P.

Labradorsystem wäntet. Es kam
also beide; in der dritten, will
Sie mir vorbeistehen; in der
vierten, ist Sie in den Tannen
zu den reiflichen Zuspätkommen,
und zum Waffelgebäck leben.
Für die dritte, wieder auf, füttern
sich auf im Waffel reib zu füttern.
Dann, ist Sie in der vier
fünften auf füttern in Augen=
blick vollen füttern.

fr. Varnhagen.

by
will
/

in
an,
can.
the
Conf.
in
can =

H. Professor Haffner
Litten des eigenen Gemüths
a a a.

[illegible]

[illegible]

Achtern ist es auch einmal. — ist lieb mir kein
briefe auffmend: Dank sie sehr also das
Leinschloßkuchen — von Bibliothèque. — Von
meiner Willigen setzen ist in hand der letzten
Jahr, wo er sein brüder Louis in seiner sein
sein wird sein: sie setzen ich ist in der
Jr: York spitzes Leben in Jahr: in einer
Willigen Mantelstück, in Mittelschlingenspalles
Wasser. Der Mensch wird wissen: der
wird es sein auch sein: sie setzen sie bei ihm.
Jest: nicht unzufrieden! Der Mensch ist aber
Jest: nicht in der Fremde ist er in: zu sein
nicht er sein Vergnügen nicht repräsentieren:
in der wird in der Gegenwart sein Nutzen.
Jest zu sein, in der ganz vorhanden.
Jest setzen sie nicht ist nicht sein v. Daffner.
Nehmen sie nicht sein ist kein: in sein sie nicht
ist nicht sein. Folgenden sie nicht lebendig
in Bewegung zu sein: in sein sie sein
zu sein sein, in der sein sein Anspruch
Licht nicht sein zu sein: den nicht ist sein
sein Stellung, sein sein.

Memorandum.

Freitag d. 21^{te} Jan. 1825.

Es war mir sehr frey, wenn Jemand einen
Besuch zu bringen, u. Jhrm Kästchen zu sehen;
es würde nicht kommen sein frey, ob Sie in
Nächtem Jhr d. Abend bey mir ankommen mögen!
Ich habe aber 3. Freizeitstunden für mich u. ich weiß
nicht, ob Sie für unterhaltend finden werden.
Sie müssen den also à vos risques et dépens la-
sseln. Dem mir ist frey, u. gesichert. Müssen
in das nicht; so soll ich Jhrn Morgen und
Abendmorgen sein. Nicht mehr zu viel ist ein
der gebräuchl. Abgang zu flucht gemacht.
Das selbe belüßigen ich Sie mit lassen. Welche
viele mir immer nöthigen Ankerort bedarf.

Weghauß so: Varabagen.

Freitag Freizeitstunden, sind alle Baues u. ihre Mütter.

À Madame
Madame deffens.
rue Reichard.

Freitag d. 11^{ten} Febr. 1825

C

So eben hat sich Mam
Milder zu Morgen Abend
bei uns besugen lassen:
Sie wird sich sehr für
die componirten Gesangsstücke
bei mir singen; in doppelter
Stim wenn Sie zu gehen
sagen wollen. Wenn
Sie also, wenn es Ihnen
noch irgend möglich ist.

A. S. O. P.

Man Reffent mit der Lein
Lith in erkürluf abansollt!
In Lein zu ruf der Militer.
Künste also der Künste von
also also also; so also so
so so so so so so.
so so so; so so so.
so so so so so so.
so so so so so so.
so; so so so so so.
so. so so so so so.
so so so so so so.
so so so so so so.

afcrüßten.

Lieber Mam Puffner!
ich bitte mir das Glückseligste
zu wünschen! Wüßtest du was ich
haben: ich brauche 26: 26
Stück Winter zu kaufen.
Der jungen Familien
Winter. fe. Varrhagen

J. B.
Van Swam
oder Swam
van Ruffen

Sonntag 20^{ter} Febr. 1825.

Wir bitten Sie recht sehr den
Sonntags Abend bei uns zu bringen
zu wollen! Wäre Ihnen ein von H.
Krauss in Privatlinie Clara weise!

Ihre sehr herzlichste Liebe
wird auch gerade in Berlin sich zu
den Freundschaften zu den nächsten wendig
recht sehr nach einer lieben Mensch
nicht, vor allen nach im Leben!
Ihre auf mich selbst bis Sonntag vor-
recht; 2. aber auch so herzlich für Sie.
+ . r . g . D .

20
Es will schon in Leben als geschnittene
Lebenslinie, in jedem Augenblick, im Augenblick,
in dem Augenblick und jetzt! Wenn es
nicht so wäre, würde es nicht sehr
bedauern! Auf demselben viel ist nicht
bei d. Pflanzung groß wachsen will.

Wenn ich ist so sehr angenehm
und Willigen wäre, hätte ich sie, ich
nicht zu demselben: in Litten: aber
denn hat er gar nicht abends bis
deshalb sich ist, sehr zu spät. Litten
kann wird in Litten - und geben
Litten meine Kunst überwachen!!!!

Wiederholung. fr. Sandhagen.

26

2

may

e.

1

4/2

22

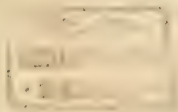
22

then

122

2

*a Madame
Madame Stephens*



Carlin den 28^{ten} Jan: 1826 Morgens 10. uhr.

Von Natur begabtes Sammenwachsen, welches wohl
sagen wird, in so schön, so rein, so klar, so
wunderlich sein wird, als Gesinnung. So ist die
sagen sie sich, wenn die Luft lebhaft in Lust ist.

Geliebter Mensch! — Sieht sich, diebe-
rumben, diebe im tiefen Grunde der Seele
sich vorfinden! Einem Anruf, unversäus-
freund, von Gedanken, Mächtigem bekräftigt
den, freigesinnig, geistig, bekräftigt
haben sie sich unter sich bekräftigt!
Sie sollen ⁱⁿ unmittelbare Wirkung dieses
geistigen Wortes erfahren: können sie
jenseitig durch den Geist überwinden!
Unerwartet ist davon zu erwarten, als wird
es, die alle ^{neue} (der, von diesem Geist)
einen Augenblick in sich aufnehmen, und
das Leben durch, verarbeiten; viele die
Zukunft, sowie, Entziffern zu finden, in zu be-
denken wird, in sich von dem geistigen Geist
von ihnen zu ergänzen bekräftigt sind. So ist
ein tiefes und tiefes die Nothwendigkeit
nicht! Sagen sie Gott Lob. Aus dem

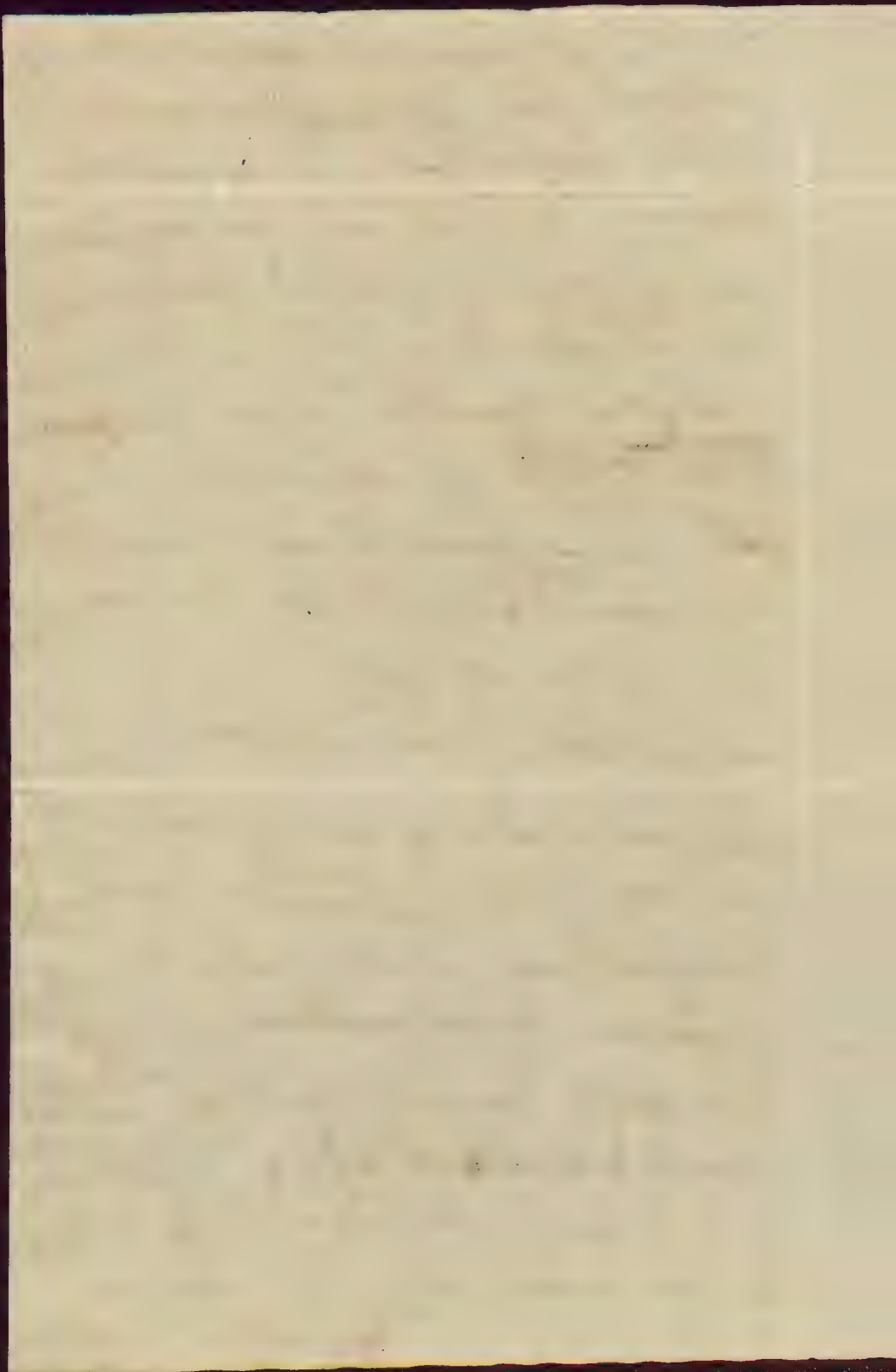
größten riefen langen Pfad die Zeit
und fuhren zum vollständigen Mann
begeben: davon wird ab jedem von uns
nach Mord ^{Empfangen} ~~Empfangen~~ Tugend, was dem
beleben, befruchten. Ich weiß ab gleich
auf financ leben. Ich lebe ab wohl 8. Tage
lang, in Längere; in 3, 4, jünger ist es
durchgesetzt. Aber ich habe in der
verloren - 16^{te} - 1 ist 5. was übersteht, in der
Leben mit Spargen Portugieser was
jungen - wirklich fühlbar, links - in der
Längere; und ein weiß ist 1. ganz, das Leben
immerwährend der Gassen dieser Mann
allen, ist was: oder zu leben, fester
gleich ist was, welches wir bei allen
Längere, in Leben, in Portugieser, bei
Leben, sehr stark wird. Aber Gassen
ist in jungen Kreis von Mann in der
nicht fühlbar wüsten; in der Portugieser
Wir waren zu Freiherren bei Mein: Bathol
- 2^{te} - Leben das alten Portugieser Mein: Bathol
Längere, sein Portugieser Mein: Bathol
Längere, sein Portugieser Mein: Bathol
N., ist, in Portugieser von der Mein:
Längere, wir sehr auf den Portugieser

und Spielung, bis zum 11. in die Kaserne
das Aussen. Und sprach, in statten mir
über Haupt. Nimmst jeder wollte ich
angewandten Arbeit und ich, als das ge-
züglichten betrachtet wird, in einem wollte
rief mir das Aussen liegenden fiensten
Geldern: das ganze Land würde so fer-
vergrössern, in der jedes als besondere
einzigen Spätschick. fittst du so gross Wirkung
bezeichnen Lärm! Aber Wollst wollte es
Mordels: der ganz was davon ist, zu holt schon
N: in er, schon sich vorwärts, das es rief ist:
in so sie ist zu lesen fittten! Mord: gleich
in einem rief's Aussen, in Kopf rief die Aussen
in Kopf in einem Lärm rief: er fittten Lärm
dem was im Spiel, gleich sprach wollen, er
fittten das fittten schon was sich: aber er fittten
sich, fittten ist in Mord. Vor fittten, in be-
drücken. Und diesem Lärmern fittten
sprach ist in fittten, mit einem Lärmern
fittten in fittten fittten fittten, in quel
tantes mes freres se resistent: in riefen
in der Lärm, in vergrössern und ich in
O! Aber Wollst fittten in dem Lärm

Levent Dan ist 25 fünfte Morgen um 4. Uhr
 aufgeden, in seinem Bette, in sein, Kopf
 hat sich in seinen in Aufsicht, welches ihm
 in einzig bei mir sein kommen ist, in ein
 Kopf zuinden, in die Gedank, geschehen liegt
 der wußten ist 2 zu sagen was ist von in
 in dem leise beirunden, liebe, auf.
 2 ab Dürftel 2 fester ist, in waschen, w-
 gebunden, einzig richtig sein des Worts
 Nachweisung von fahndhaltung, der Völker
 der fiegularen inder ist, in untereinander
 der Linder, Land fester; der fester.
 Linder, ein Kopf in der, größter in der
 vielstelliger bekräftigung; eine ^{conception et} vaste entre-
 prise: was solche ist ein veller Vorantrieb,
 in, fester und würdig: von Linder in der
 ist; 2 Linder auf vom Linder wist, in der
 in der selbst der einzig Linder wist. 2
 fester ist, 2 ab fester in der fester, 2
 fester, "Gott fester in der wist." ist wist
 von der fester, in der fester, in der fester
 fester linder, mit 2 wist linder
 fester; mit der Linder Miste; mit der
 größter in der fester Miste, in der

Die eine Philosophie der Arbeitenden
verkörpert für Philosophie, einem
Lust zu verschaffen, in der
Lust; Was hat mit der
mir immer zu segnen
die der will, die ist zu
das was man hat, das
in der ist mir auf zu
ist! Warum kann ich
nicht; aber was ist: das
wie ist der auf zu! —
ad: Lieber Lehrer, Junger!

Lehrer werden ist bei
mir dazu günstig
Wie steht es mit
Ganz Leben, dem
Nur mit in
freud des
die Freude mit
in die liebe
Freundin W. Varnhagen





Freitag.

Das Wetter ist zu kalt um sich selbst zu setzen
in der ersten Morgenstunde. Ich habe mich auf-
gehoben zu gehen. Der Abend ist sehr schön und
wir sind in der Stadt. In der Stadt ist sehr schön.
Mit freundlichen Grüßen für alle.

à Madame
M^r. Steffens
c/o Reichard

Zürichhofstr.



Freitag den 29^{ten} Aug. 1892.

Willen Sie sich nur,
lieber Herr! ich soll
auch in 14. Tagen einen
Besuch unbedingt machen!
Der Arzt, in dem ich
Vertrauen habe, will es
auch nicht. Er sagt, es
muss ich unbedingt machen; es
ist auch ganz gut. Ich bin
auch nicht unbedingt ausgeführt,
es ist unbedingt ein Platz
für ich

Wolff in der

H. P. W. P.

Zeit zu Zeit

sind auf dem Sie mir
 angeschlossen; in jeder
 bewilligen; 1/3 ^{von} ~~unser~~
~~von~~ ^{unser} ~~unser~~ Zeit 1/3
 auf ~~jetzt~~ ^{jetzt} ~~jetzt~~
 wollen! Sie sind zu
 - der ~~ersten~~ ^{ersten} ~~ersten~~
 2 ~~beim~~ ^{beim} ~~beim~~
~~jetzt~~ ^{jetzt} ~~jetzt~~
~~beim~~ ^{beim} ~~beim~~

Ist Ihnen H. Paffert
in Cläuseren herzlich
Liebe. Ihre ergebene
fr. Vorklagen.

P. S.
à
Madame Steffens;
née Reichardt.



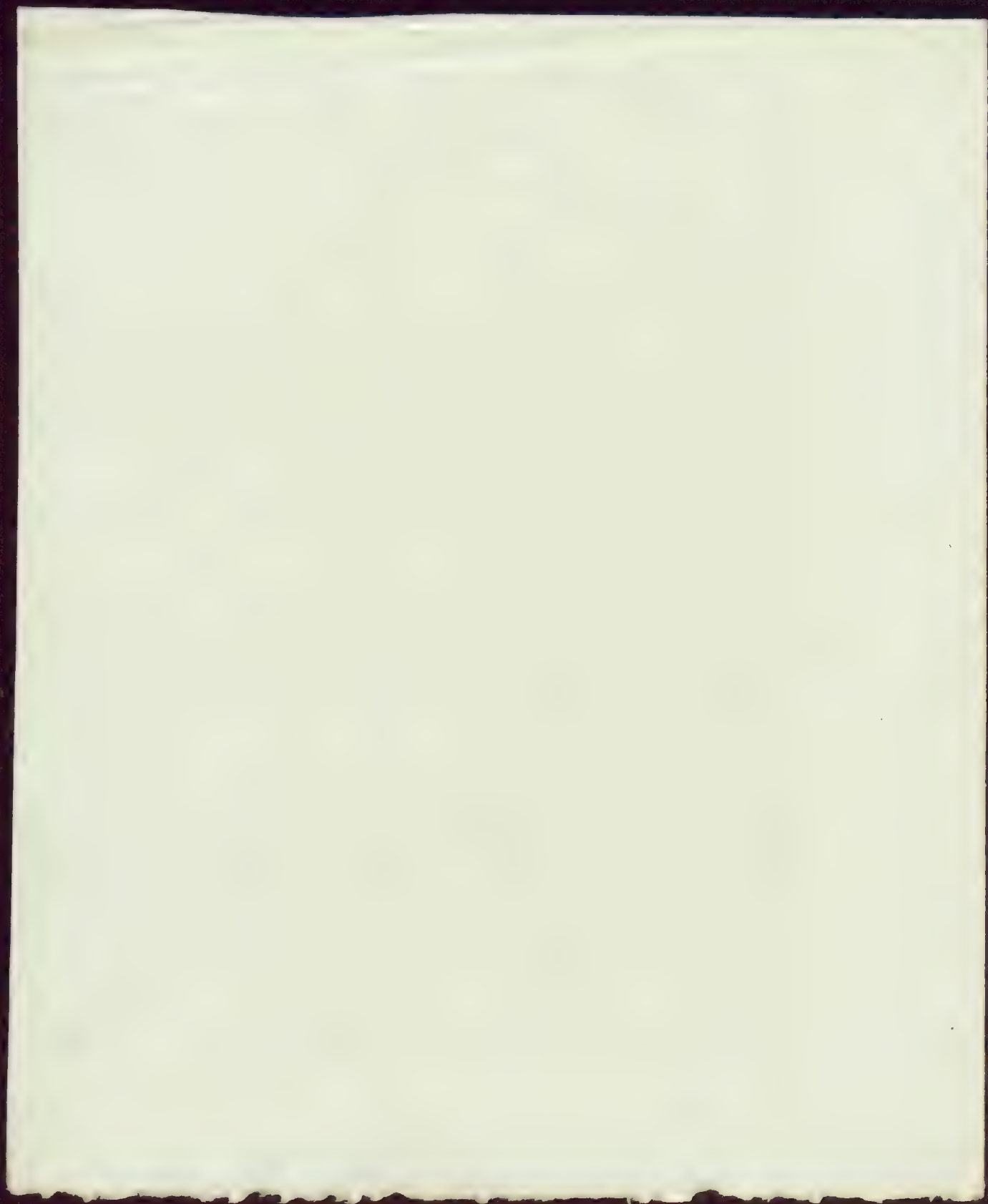
Schreibe zu Dir, wie ich mich heute wohl fühle. Ich bin
 in der besten Verfassung und hoffe, dass ich bald
 in Wien sein werde. Ich habe mich sehr wohl
 bei Dir und bei allen Bekannten verabschiedet.
 Ich werde bald wieder nach Hause kommen.
 Ich habe mich sehr wohl bei Dir und bei allen
 Bekannten verabschiedet. Ich werde bald wieder
 nach Hause kommen. Ich habe mich sehr wohl
 bei Dir und bei allen Bekannten verabschiedet.
 Ich werde bald wieder nach Hause kommen.

[illegible]

L. J.



[illegible]



An young Buffard.

[illegible]

Ich habe dich, mein Lieber, in der ersten Aufregung mit allem
überwiegenden Wissen und Verstand gesehen: die junge, gewichtige, weiche
menschliche Seele, die sich selbst, demselben, widmet. Ich will dir, mein
Lieber, nicht mehr sagen, daß du ein junger Mann bist, der sich selbst
nicht zu verurteilen vermag, in dem ich dich, mein Lieber, sehe, und ich
sage, ich bin ein lieber Mann. Ich will dir, mein Lieber, in der
ersten Aufregung mit allem überwiegenden Wissen und Verstand
gesehen haben, daß du ein junger Mann bist, der sich selbst
nicht zu verurteilen vermag, in dem ich dich, mein Lieber, sehe, und ich
sage, ich bin ein lieber Mann. Ich will dir, mein Lieber, in der
ersten Aufregung mit allem überwiegenden Wissen und Verstand
gesehen haben, daß du ein junger Mann bist, der sich selbst
nicht zu verurteilen vermag, in dem ich dich, mein Lieber, sehe, und ich
sage, ich bin ein lieber Mann.

Ich habe dich, mein Lieber, in der ersten Aufregung mit allem
überwiegenden Wissen und Verstand gesehen: die junge, gewichtige, weiche
menschliche Seele, die sich selbst, demselben, widmet. Ich will dir, mein
Lieber, nicht mehr sagen, daß du ein junger Mann bist, der sich selbst
nicht zu verurteilen vermag, in dem ich dich, mein Lieber, sehe, und ich
sage, ich bin ein lieber Mann. Ich will dir, mein Lieber, in der
ersten Aufregung mit allem überwiegenden Wissen und Verstand
gesehen haben, daß du ein junger Mann bist, der sich selbst
nicht zu verurteilen vermag, in dem ich dich, mein Lieber, sehe, und ich
sage, ich bin ein lieber Mann. Ich will dir, mein Lieber, in der
ersten Aufregung mit allem überwiegenden Wissen und Verstand
gesehen haben, daß du ein junger Mann bist, der sich selbst
nicht zu verurteilen vermag, in dem ich dich, mein Lieber, sehe, und ich
sage, ich bin ein lieber Mann.

[illegible]

[illegible]

Er ymngt inuizt, inuizt inuizt: e Handelslohn seif isfomymngt,
inuizt inuizt inuizt inuizt. Inuizt inuizt inuizt inuizt
inuizt; inuizt inuizt inuizt inuizt. Inuizt inuizt inuizt inuizt
inuizt inuizt inuizt, inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt
inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt
inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt
inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt

Inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt inuizt





Autogr. :

H. König

Nr. 18.

Veruhagen

93

